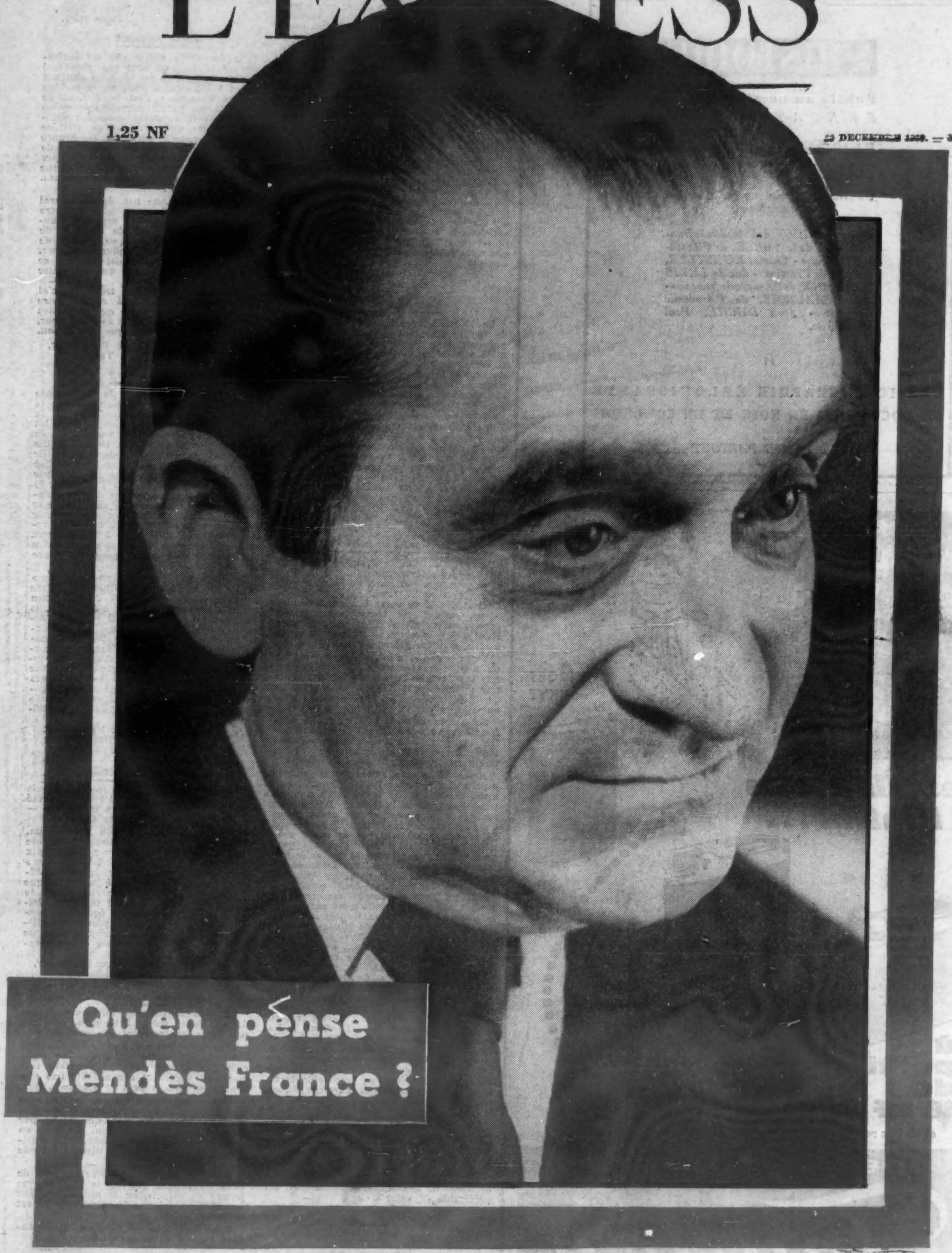
ENQUETE EN BELGIQUE

par Michel BOSQUET (pp. 10 et 11)

L'EXPRESS

1,25 NF

[illegible] DECEMBRE [illegible]. — N° [illegible]



(Charpentier.)

PIERRE MENDES FRANCE *(voir pp. 7, 8, 9)*

« Un homme ne peut être admiré sans être cru. »

(Jean Cocteau)

Après
la légende
Napoléonienne
Insurrections, guerres civiles
Couleurs
de Paris

MIROIR DE L'HISTOIRE

Publie un numéro spécial
SENSATIONNEL

REINES ET GRANDES DAMES DE FRANCE

Un grand sommaire, une collaboration prestigieuse

Émile HENRIOT, de l'Académie française - duc de la FORCE, de l'Académie française - Charles KUNSTLER, Membre de l'Institut - duc de LEVIS MIREPOIX, de l'Académie française - André MAUROIS, de l'Académie française - Jean DUCHÉ, Paul GUTH, etc.

et

UNE ICONOGRAPHIE ÉBLOUISSANTE
150 DOCUMENTS EN NOIR ET EN COULEURS

EN VENTE PARTOUT

et de très nombreux autres modèles jusqu'à 1.166 NF (or massif)

une seule marque
Feudor

Courrier

Référendum très logique

Dans cette affaire du référendum, il me semble que tout le monde discute dans le vide, faute d'avoir lu 1° la question; 2° le texte du projet de loi.

D'abord, il n'y a pas deux questions différentes et contradictoires comme on le répète partout. Il n'y en a qu'une : « Approuvez-vous le projet de loi, etc. ? »

Reportons-nous alors à ce projet de loi. Son article premier traite bien de l'autodétermination mais décide que « les conditions de cette consultation seront fixées par décret pris en conseil des ministres ». Cette disposition exclut donc nettement toute négociation sur les conditions d'application de l'autodétermination : c'est le gouvernement qui décide seul. Ensuite, « les actes qui seront éventuellement établis en conséquence de l'autodétermination seront soumis au peuple français », ce qui veut dire, si l'on traduit ce charabia en bon français, que la libre disposition du peuple algérien sera subordonnée au consentement de la France.

La cause est entendue. Nous devons rejeter non seulement l'article 2 sur « l'organisation des pouvoirs publics », mais aussi l'article premier qui est rédigé de telle façon qu'il contredit le principe même de l'autodétermination. Il n'y a aucune contradiction entre ces deux articles. Il faut repousser en bloc ce projet de loi, puisque c'est bien sur lui que nous sommes consultés. Il faut voter « non ».

A. Péret,
Paris.

L'annonce claire

Le 10 novembre, vous écriviez : « Si de Gaulle accepte l'épreuve ouverte, s'il poursuit sans fléchir la logique de ce qu'il a mis en marche le 4 novembre, il verra venir à lui l'immense majorité du pays et le succès (...). L'annonce claire d'une politique débouchant sur la négociation, l'appel au peuple pour l'imposer, sont les seules armes dont il dispose pour vaincre. »

L'« annonce claire » a été faite, l'« appel au peuple » a lieu le 8 janvier. De Gaulle ayant, une fois encore, suivi vos conseils, n'y a-t-il pas quelque lâcheté à vous dérober à vos promesses et à lui répondre, comme dans votre dernier éditorial, au lieu d'un « oui » enthousiaste : « Je n'en sais rien, monsieur Laniel » ?

A. Bonaldi.
Paris (16e).

De Gaulle immobile ?

Devant l'attitude équivoque de la Gauche face au référendum, je pense qu'il ne reste plus aux partisans de la paix qu'à voter « oui ». Si tous, sans exception, avaient décidé de voter blanc, leur cause aurait sans doute remporté un grand succès, mais cela s'est produit, certains étant pour le « non », d'autres pour le « oui », d'autres prônant l'abstention, etc.

Voter « non », c'est, qu'on le veuille ou non, aider les ultras. Il est évident que le triomphe du « non » ne serait pas une victoire de la négociation mais bien de l'Algérie française. Voter « non » c'est aussi voter contre l'autodétermination.

S'abstenir est maladroit, c'est être confondu avec les pêcheurs à la ligne. D'autre part, des abstentions peuvent toujours être interprétées par quiconque comme une passivité bienveillante à son égard.

Reste le « oui ». Evidemment, voter « oui » c'est accepter l'exécutif provisoire, mais ce passage de la question ne doit plus être pris à la lettre. Il s'agit en réalité de se prononcer sur autre chose de plus vaste que l'exécutif provisoire. Si le « oui » n'ouvre pas la porte à la négociation, il est toutefois certain qu'il ne la ferme pas. Le général de Gaulle voit très bien que, comme l'ont demandé les manifestants de la Casbah, les Africains à l'O.N.U., les syndicats le 27 octobre, il devra un jour où l'autre discuter avec Ferhat Abbas. De Gaulle n'est pas immobile, quoi que l'on dise. Depuis le « Vive l'Algérie française ! » de Mostaganem en 1958 jusqu'à la « République algérienne » du 4 novembre, n'a-t-il pas parcouru un grand chemin ? Depuis les exclamations de la population algéroise en juin 1958 jusqu'aux cris de « de Gaulle au poteau ! » de ces mêmes Algérois en 1960, n'a-t-il pas évolué ? Alors, pourquoi ne continuerait-il pas à progresser ? Parce qu'il y a des obstacles ? Certes, raison de plus pour que nous l'aidions à les surmonter. En matière coloniale, de Gaulle nous a déjà donné un exemple, on a l'air d'oublier assez souvent les treize Républiques africaines indépendantes aujourd'hui. Peu de présidents du Conseil, même de gauche, auraient pu, su, ou même voulu accorder l'indépendance à ces pays.

Voter « oui », ce n'est en aucune manière entériner toute la politique de de Gaulle. Au contraire du référendum 1958, celui du 8 janvier ne porte que sur la question algérienne.

Pour toutes ces raisons, et devant la désunion de la Gauche, je pense qu'il est préférable de voter « oui ».

Michel Cassou,
élève de philo,
Issy-les-Moulineaux.

Le motif de de Gaulle

Chaque semaine vous démontrez d'une façon admirable quelle est la politique du général de Gaulle, mais vous êtes très discret sur les motifs de cette politique comme si vous n'étiez pas tellement sûr de leur bien-fondé.

Je me permets d'avancer cette explication : rien n'empêche de Gaulle de négocier, sinon — et c'est triste à dire — la passion du pouvoir.

Il fait traîner les choses parce que, s'il arrête la guerre, la droite parlementaire se hâtera de le virer pour prendre sa place, avec la certitude d'occuper cette place pour d'autant plus longtemps que la Gauche aura été parfaitement inactive.

Robert Sapin,
Paris (15e).

Et le respect ?

Bien des chefs d'Etat ont été caricaturés — et ne s'en sont pas plus mal portés — mais il en est un, plus glorieux que les autres, qui a droit au respect de tous les Français : c'est le général de Gaulle. Il me paraît inqualifiable qu'au moment où il se débat dans des difficultés inouïes, qu'il cherche, au péril de sa vie souvent, à garder à la France l'amitié de l'Algérie, la direction de « L'Express » ait payé des caricaturistes pour le bafouer, le ridiculiser et donne comme prime à ses abonnés ces albums... dûment dédicacés !

Je ne me réabonne pas. Je regretterai de ne pas lire certains articles de votre journal, surtout ceux où François Mauriac exprime avec tant de force et de sérénité son attachement au général de Gaulle, mais je ne veux plus participer, même d'une manière infinitésimale, à ce que je considère comme une mauvaise action.

Ne m'en veuillez pas trop. Je n'ai aucun mauvais sentiment contre votre personne, je suis certaine que vous êtes très intelligent, et, si vous avez du cœur, vous penserez peut-être que j'ai raison.

Mme Puyaubert,
Tulle.

Non tout sec ?

Voter « non » tout sec ? Je ne l'accepte pas. Je ne voterai pas exactement de la même façon que Lagaillarde ni de la même façon qu'Arthur Conte, dont les mobiles sont à peu près semblables. Je ne veux pas donner à la Droite, je dis bien l'Extrême Droite, la joie de recueillir plusieurs millions de « non » et d'aller proclamant (mais où sera le décompte mathématique qui pourra l'empêcher ?) que la France souhaite une Algérie française. Voter « non » tout sec, mélanger Gauche et Extrême Droite, c'est entretenir à plaisir la confusion politique, c'est redonner du poil de la bête à des factieux qui ont déjà reçu de rudes coups, qu'on peut espérer vaincre, sur qui il faut taper encore.

Je prendrai donc un bulletin « non » et j'y ajouterai « négociation immédiate avec le F.L.N. ». Etait-il difficile, peu réaliste, de demander cela à des millions de Français ? Oui, mais il le fallait cependant, il le fallait pour isoler l'Extrême Droite, lui faire subir une nouvelle défaite, éloigner le danger d'insurrection fasciste mathématiquement représentée en métropole comme une infime minorité de « non » tout secs et plusieurs millions de « non » assortis d'un « négociez ». La majorité relative des « oui » eût perdu le plus clair de sa signification.

Fernand Villacèque,
instituteur,
Perpignan.

Je tiens à le dire

Lecteur assidu de votre journal depuis de nombreuses années, j'ai toujours prêté grande attention aux idées exprimées — entre autres — dans votre Courrier.

A quelques semaines du référendum, ayant d'abord incliné à annuler mon vote en y explicitant mon désir d'une paix négociée, je me suis décidé à dire « non » au projet proposé. Pour lever l'ambiguïté de ce vote, j'ai pensé justement que le recours à votre Courrier était le meilleur moyen de donner son sens véritable à cette réponse sans équivoque possible. J'y tiens d'autant plus particulièrement que je suis à quelques mois de l'expiration de mon sursis d'incorporation.

Jean-Pierre Chevillot,
Strasbourg.

Le courage

De tout le courrier que vous reproduisez dans votre hebdomadaire, fort peu de lettres relèvent du courage.

L'un se déclare partisan de l'abstention, l'autre du bulletin nul ; d'autres enfin compliquent une situation pourtant très claire en suggérant des additifs tels que « négociation », « paix en Algérie », etc.

J'aime les choses claires, nettes, sans ambiguïté. Le 8 janvier, nous sommes invités à répondre par « oui » ou par « non » à une question qui, en fait, en contient deux, comme elle aurait d'ailleurs pu en contenir une dizaine à l'aide de virgules.

A la vérité, c'est bien se moquer de tout un peuple que de le traiter avec autant de mépris, en le mettant devant un dilemme tel que la conscience en est ébranlée.

Pour moi, pas d'hésitation je répondrai « non » au référendum.

C. Ch.
Bordeaux.

(Suite du Courrier page 4) →

LE CADEAU 1961

Pour les fêtes offrez à vos amis un double-cadeau

1 **Un abonnement d'un an pour l'année 1961.**
(prix au numéro 65 NF)

2 **Un magnifique album de Effel, Tim ou Siné, dédicacé à leur nom.**
(prix en librairie 15 NF)

POUR 50 NF

Pour profiter de cette offre réservée à nos lecteurs, il vous suffit de renvoyer le bulletin ci-dessous à « L'Express » 29, rue de Marignan, Paris (VIII^e)

(Si vous souscrivez DEUX abonnements-cadeaux vous pouvez recevoir ou envoyer, les TROIS albums.)

EFFEL 60

TIM 60

SINÉ 60

M. ....
Adresse : ....
....
désire souscrire, au prix de :
— 5.000 F un an (tarif France), tout compris.
— 6.000 F un an (tarif étranger), tout compris.
des abonnements-cadeaux au bénéfice de :
1° Nom : ....
Adresse : ....
....
2° Nom : ....
Adresse : ....
....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs
— par chèque ;
— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.
Je désire qu'un album 1960, avec une dédicace personnelle de l'auteur, soit adressé gracieusement aux personnes ci-dessous :
(Ces personnes peuvent être soit les destinataires des abonnements, soit d'autres amis.)
Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....
Nom : ....
Adresse : ....
....
Album choisi : ....

DES réception de votre bulletin vos amis seront avertis, par lettre, du prochain envoi d'un cadeau de votre part.

ILS recevront, ensuite, de votre part, le premier exemplaire de leur abonnement à « L'Express » et, par un autre envoi, l'album que vous aurez choisi pour eux, dédicacé à leur nom par Jean Effel, Siné ou Tim.

Vous pouvez souscrire cet abonnement par l'intermédiaire de votre marchand de journaux habituel.

100 JOURS, UNE MAISON AU SOLEIL !

JANVIER qui est officiellement considéré comme le début de l'année reste pour beaucoup d'entre nous le « milieu » de l'année. Réminiscences scolaires, ou rythme de vie ? Janvier est le milieu de l'année par rapport aux vacances. Six mois déjà de passés, encore six autres mois et « elles » arriveront.

Si vous avez acheté, au cours de l'été dernier un terrain dans le Midi, ou si vous avez décidé en 1960 de « faire bâtir » vous commencez sans doute à vous poser des questions : l'été 61 approche et votre terrain attend toujours les bâtisseurs.

Il vous reste cependant une chance de pendre la crémaillère dès les prochaines vacances... DE PAQUES ! c'est-à-dire dès avril 1961.

Une entreprise spécialisée dans tous les problèmes de construction pour le Midi de la France s'engage à tenir cet incroyable pari. Elle a pour devise : « 100 jours clefs en main ».

Son principe :

Se charger de tous les « corps d'Etat », c'est-à-dire prendre en main l'ensemble de la réalisation depuis les démarches administratives jusqu'aux finitions intérieures.

Si vous avez un problème construction, « PREMOB » le résoudra donc complètement.

Votre intervention ne sera nécessaire que pour le tout premier stade : celui où il vous faut choisir et décider.

« PREMOB » met tout d'abord à votre disposition un bureau d'études dirigé par un architecte qui étudiera votre construction soit à partir de vos désirs personnels, soit à partir de modèles-types qui vous seront soumis. Vous aurez même la possibilité de « juger sur place » si vous allez dans le Midi puisque « PREMOB » y a déjà édifié de nombreuses constructions.

A partir de ces modèles-types et en tenant compte de vos goûts, de vos besoins familiaux et aussi... du paysage ou du terrain, l'architecte réalisera pour vous une « étude personnalisée ».

Si elle a votre accord, une estimation pourra être faite et tous les devis vous seront immédiatement fournis. Puis vous recevrez un « contrat » où figureront les honoraires de l'architecte et de l'entreprise. Vous ne vous engagerez donc pas à la légère : les forfaits sont établis sans révision de prix possible.

Mais « PREMOB » ne garantit pas que les prix, il garantit aussi les délais : ceux-ci ne varieront pas en cours de réalisation et la date prévue pour la remise des clés sera effective !

Ses méthodes :

Pour réussir cette véritable « course contre la montre » « PREMOB » n'a pas de secret, il utilise tout simplement un matériau moderne qui possède toutes les qualités des matériaux « traditionnels » mais qui présente sur eux une importante supériorité : il n'a pas besoin de « sécher ».

La paroi extérieure est réalisée en parpaings de ciment évidés avec enduit extérieur hydrofuge, isolation thermique par écran de fibres de verre et doublage intérieur en panneaux de « placoplâtre ». Les cloisons de distribution sont en « placoplan » d'une épaisseur de 6 cm autoportante. (Ces matériaux sont homologués par le Centre scientifique et technique du bâtiment).

Toutes les parois (y compris les plafonds) offrent donc des garanties assez rares d'isolation thermique et phonique. Ce procédé de construction est actuellement homologué par les Services de la construction pour des logements-types.

● LES PEINTURES intérieures et les enduits extérieurs font l'objet de soins particuliers, tant sur le plan « esthétique » que pratique.

● LES SOLS : en dalles de « granito » sont faciles à entretenir et très décoratifs.

● LES SANITAIRES complètement installés au moment de la remise des clés, comprennent, en plus des éléments habituels (baignoire, lavabo, bidets, w.c., évier, etc.) un chauffe-eau individuel.

● LA TOITURE peut être réalisée soit en tuiles romanes (elles permettent d'intégrer la demeure à l'ensemble du paysage) soit en terrasse.

Mais la Société PREMOB n'a pas de « parti pris » : elle accepte de construire en utilisant n'importe quel matériau, qu'il soit « traditionnel » ou d'avant-garde. Dans tous les cas, une garantie de 10 ans est donnée au propriétaire, qui est assuré d'obtenir une parfaite exécution de ses projets des plus simples aux plus originaux.

Pour tous renseignements s'adresser à la Société PREMOB, domaine de La Bouillabaisse. B.P. 9. La Croix-Valmer (Var). Tél. 71. La Croix-Valmer.

DANS SIX MOIS LES VACANCES SERONT LA.
Il vous reste encore une chance.

(COMMUNIQUÉ.)

Libération des échanges

Les enregistreurs magnétiques en provenance des pays du marché commun sont, depuis peu, libres à l'importation.

Le choix de magnétophones et machines à dicter offerts en disponibilité immédiate s'est donc largement ouvert.

A PARIS, la MAISON DU MAGNETOPHONE, la plus importante Maison spécialisée d'Europe, s'est depuis plus de dix ans consacrée à la recherche, la sélection, l'essai et la vente des meilleurs appareils venant de tous les pays du monde : U.S.A., GRANDE-BRETAGNE, HOLLANDE, ITALIE, SUISSE, BELGIQUE, ALLEMAGNE et FRANCE.

La libération des échanges lui donne un essor nouveau.

Vous trouverez dans ses salons, 9, rue de la Paix, **immédiatement disponibles,** toute la gamme des grandes marques françaises et européennes :

POLYDICT, PHILIPS, G.B.G., TELEFUNKEN, SABA, MINIVOX, SAJA, MINIFON, GRUNDIG, LUGAVOX, GELOSO, etc.
répondant à tous vos besoins, depuis les appareils de poche, à transistors (à 490 NF) jusqu'aux enregistreurs HI FI.

LA MAISON DU MAGNETOPHONE
9, rue de la Paix
PARIS (2e)
Tél. : RIC. 73-29

Communiqué

La situation la mieux assise de France

C'est M. SELLIER qui vous la procurera : c'est un spécialiste en fauteuils, banquettes-lits, sièges et salons qui met sa grande compétence à votre entière disposition.

Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes. AUX GALERIES BARBES, Département « Sièges », 55, boulevard Barbès, Paris. Tél. ORN. 55-55.

Magasins ouverts tous les jours sans exception de 8 heures à 19 h. 30 sauf le dimanche.

Revue complète d'ameublements gratuite sur demande, joindre quatre timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.

Courrier

(Suite de la page 2)

Oui au moindre mal

Ainsi, les positions se précisent : le parti communiste votera « non ». Sa position est logique, si elle n'est pas raisonnable. Son but — à tort ou à raison — n'est pas de consolider le régime, qu'il soit IVe ou Ve République. Mais a-t-il bien réalisé le danger que fera courir au pays l'échec éventuel de de Gaulle ? Sans doute, oui. Aussi certains responsables voteront-ils « non », avec le secret espoir que les « oui » seront majoritaires. Dans tous les cas, les bulletins communistes viendront augmenter les « non » de la Droite : indépendants, poujadistes et autres Soustelle, Lagaillarde, ultras, activistes de l'Armée, dont certains paraissent attendre le jour J.

J'ai lu avec intérêt l'exposé très objectif de F. Mitterrand, « Les cinq questions » (« L'Express » du 16 décembre). Il paraît fournir les motifs d'un vote positif pour tous ceux — ou celles — qui, sans distinction d'étiquette politique, chercheront dans le tréfonds de leur conscience, les raisons de leur vote.

Ceux-là voudront-ils témoigner leur satisfaction, leur confiance entière au général de Gaulle ? Certes non. Que de critiques, que de griefs justifiés ? D'ailleurs, de Gaulle est-il libre de faire sa politique ? Quand il a pu, en matière coloniale, n'a-t-il pas donné la preuve de son esprit réaliste ? Pour l'Algérie, la question est autrement difficile à résoudre — et combien ! Qu'a-t-on fait avant lui ?

A mon sens, les Républicains résolus et clairvoyants qui voteront « oui », diront « oui » à un moindre mal. Ceux-là se souviendront de la situation politique qui a permis le 13 Mai 1958. Ceux-là envisageront la situation probable du pays — Algérie comprise — dans l'hypothèse où de Gaulle, mis en minorité, serait obligé de se retirer. Quelle politique fera-t-on à sa place ?

E. B.,
Foix.

Siné, s. v. p.

Mon cher Siné,

Comme beaucoup de mes concitoyens et sans doute pas mal de lecteurs de « L'Express », je n'ai envie de répondre au référendum du grand Charles ni par « oui » ni par « non ».

Je sais bien ce que j'ai envie de répondre. C'est pas poli... et je voudrais le dire avec des fleurs...

Aussi, j'ai pensé qu'un dessin de Siné constituerait un joli bulletin de vote.

De toute façon, et s'il n'est pas possible de réaliser en format réel le bulletin de vote signé Siné dans « L'Express », puis-je en demander un pour moi ? Je le ferai, bien sûr, photocopier et garderai l'original ; ce sera mon petit cadeau de Noël...

Je vous en remercie bien sincèrement, même si la chose n'est pas possible, et vous prie d'agréer, mon cher Siné, l'expression de mon admiration et de ma sympathie.

André Mastras,
Montpellier.

Du « non » au « oui »

J'ai voté « non » au référendum de 1958 ; lecteur assidu de votre journal, je songe depuis longtemps à militer dans les rangs d'un grand parti de gauche.

En 1958, la nation avait apporté un singulier démenti aux aspirations de la Gauche. Je ne crains plus, j'espère désormais, hélas ! que le même phénomène va se reproduire.

Car, en fait, il s'agit désormais de faire front contre les ultras, d'empêcher, comme en janvier dernier, le coup de force qui ne cesse de manacer le pays.

Bien sûr, nous avons le sentiment d'avoir été dupes. Bien sûr, nous ne comprenons pas les détours ou les tergiversations du général de Gaulle. Ou plutôt nous ne voulons pas les comprendre, comme si la politique à suivre était simple !

Ancien chef de poste en Algérie, j'ai pu toucher du doigt sur place l'extraordinaire complexité de ce problème. Un de ces problèmes dont on ne vient pas à bout avec des préjugés, à priori, ni à coups de vérités simplistes. Tout déçu que je sois de l'échec de Melun, je fais néanmoins confiance au grand Français qui, malgré les écueils et les complots, tente d'imposer une solution de sagesse. Même s'il n'y a qu'un espoir infime qu'elle réussisse; ne vaut-il pas mieux tenter cette chance, que jouer avec le feu, au prix soit d'une dictature, soit d'un chaos de type congolais outre-Méditerranée ?

J.-C. Payen,
assistant de français à la Sorbonne.

Le devoir de « L'Express »

Je m'étonne que vous n'exprimiez pas avec plus de satisfaction les progrès réalisés sur la voie d'une solution qui, sans être parfaite, — qu'est-ce qui l'est dans ce monde ? — du problème algérien.

Que peut faire de plus le général de Gaulle ? Que peut-on lui reprocher ? Peut-être d'avoir abandonné le pouvoir il y a un peu plus de dix ans, laissant ainsi la France aux mains d'incapables notoires qui ont accumulé les sottises.

Cet homme, doté de prescience, ayant prévu d'une façon magistrale, en 1940, l'avenir de la guerre, aurait pu, par cette qualité, éviter les erreurs d'après-guerre.

Qu'il couvre son action future, celle qui va être déterminante, par la certitude d'un soutien populaire, découle de la plus élémentaire logique et d'un souci majeur du respect de la volonté populaire.

Des Français ignorants ou mal intentionnés critiquent ses intentions en restant attachés à un rêve chimérique, celui d'un Charles X, fatigué de l'opposition et de l'ennui de ses guerriers, et qui crut bon de se lancer dans une aventure qui ne fut après tout qu'une chasse à courre sur terrain d'autrui.

J'estime qu'un journal comme le vôtre doit donner à fond pour le « oui » au référendum et le soutien inconditionnel à la politique du Général.

M. Pons,
Grenoble.

Je ne pourrai pas dire « oui »

Je ne pourrai pas dire « oui » à un régime où règne l'arbitraire, où tout homme qui, d'ores et déjà, crierait « Vive la Liberté, Vive la République » serait considéré comme un original à surveiller...

Je ne pourrai pas dire « oui » à un régime qui admet la censure.

Je ne pourrai pas dire « oui » à un gouvernement qui écrase les salariés et n'hésite pas, ensuite, à s'appuyer sur eux après la tentative de coup de force du 24 janvier à Alger.

Je ne pourrai pas dire « oui » à un gouvernement qui ose prétendre que le pouvoir d'achat de la masse n'a pas diminué depuis deux ans.

Je ne pourrai pas dire « oui » à ceux qui veulent nous imposer une morale d'Etat, en attendant — pourquoi pas, — la religion d'Etat.

Je ne pourrai pas dire « oui » aux fossoyeurs de la laïcité...

Je ne pourrai pas dire « oui » à un système de scrutin qui ne tient pas compte, dans le résultat du dépouillement, des « bulletins ou enveloppes portant des mentions quelconques ». (Décret n° 60/324 du 13 décembre 1960, art. 9.)

Et pourtant, j'aurais volontiers dit « oui » à l'autodétermination !

A. F.
Paris.

La cote gaulliste

Ou l'Algérie française de M. Soustelie ou l'Algérie indépendante. Le reste est chauve-souris, voyez ses pattes, voyez ses ailes. L'Algérie préconisée par M. de Gaulle est une Algérie non viable, demi-française, demi-musulmane, où les musulmans joueraient un rôle d'acteurs apparents comme dans un théâtre de marionnettes. Lorsque les Hollandais ont perdu leurs grandes îles du Pacifique, ils ont cru qu'ils étaient perdus. Ils se sont rapidement aperçus qu'ils n'avaient jamais été aussi heureux, commerçant autant avec elles et n'ayant plus à payer leurs budgets intérieurs et leurs investissements. Nous avons perdu le Canada et la France n'en est pas morte, bien au contraire.

En septembre 1958, deux électeurs inscrits sur trois ont voté « oui ». Sur 100 électeurs, 66 ont voté « oui », 17 ont voté « non » et autant se sont abstenus. Pour conserver la même proportion, de Gaulle devrait avoir, le 8 janvier, au moins 17.838.400 « oui ». Ce qui importe le plus, c'est de savoir s'il aura plus ou moins des 66 % des inscrits, s'il est en baisse ou en hausse, le reste est balivernes.

Car le « non » est ambigu. Les partisans de l'Algérie française ou la véritable Gauche peuvent revendiquer à leur profit tous les « non ». Quel imbroglio et quelle triple atteinte à la clarté française !

Il répugne à beaucoup d'électeurs de gauche de mettre dans les urnes des « non » semblables à ceux de l'Algérie française. Les partis proposent et les électeurs disposent. Aussi bouderont-ils nombreux le référendum. On ne joue pas au poker avec des dés pipés, on regarde les nigauds perdre. Ainsi l'honneur est sauf, et c'est toujours ce qui importe le plus. Que la Gauche observe simplement si la cote d'amour gaulliste est davantage ou moindre que 66 %.

A. Dubuc,
Boisguillaume-lès-Rouen.

Le seul moyen efficace

Les enseignants soussignés constatent que les derniers événements tragiques d'Algérie montrent avec évidence la profondeur et la puissance du soutien des masses algériennes au Mouvement de libération nationale.

Ces événements confirment que le refus d'une négociation immédiate et loyale avec le G.P.R.A., portant à la fois sur le cessez-le-feu et les garanties de l'application de l'autodétermination, ne fait que prolonger et aggraver la guerre. Le mythe de la troisième force de l'Algérie algérienne sans le F.L.N. s'effondre.

Les enseignants soussignés estiment que, non seulement le Référendum-Plébiscite ne réglera pas le drame algérien, mais qu'il retardera au contraire l'heure de la paix. Le peuple algérien vient de le montrer, il n'acceptera jamais un statut octroyé.

Chacun sait que par le plébiscite, de Gaulle cherche à faire approuver l'ensemble de sa politique. Or les enseignants et les laïques ont des raisons particulières de condamner cette politique antinationale.

C'est pourquoi les soussignés estiment que le seul *moyen efficace* de montrer leur opposition est de dire « non », « non » à la poursuite de la guerre, « non » à une politique réactionnaire dans tous les domaines.

60 enseignants.
Gennevilliers.

Forums régionaux

● *Hérault.* — Le Forum de Montpellier organise, le jeudi 5 janvier, à 21 heures, au Palais d'Hiver, rue Mareschal, sous la présidence de J.-F. Lévy, une grande réunion d'information sur le référendum avec le concours de P. Antonini, secrétaire fédéral adjoint du P.S.U., Vincent Badie, ancien ministre radical, et P. Balmigère, secrétaire fédéral du P.C.F. Exceptionnellement, il ne sera pas envoyé d'invitation pour cette réunion (les retirer à l'entrée).

Réseau Fournier

● *Lecteurs des Pyrénées-Orientales.* — Réunion le 5 janvier à 21 heures · ordre du jour : le référendum. S'adresser à Yvan Pelletier, 12 bis, quai Nobel, à Perpignan.

Communiqué

Le général de Gaulle doit parler vendredi 6 janvier, à 20 heures.

Dès 20 h. 45, les dirigeants du Parti Socialiste Unifié commenteront son discours et exposeront leurs raisons de voter « non » au cours d'un grand meeting qui se tiendra au Palais de la Mutualité, rue Saint-Victor, Paris.

Edouard Depreux, Gilles Martinet, Robert Verdier, Jean Poperen et Laurent Schwartz prendront la parole à cette occasion.

Preuves

La revue « Preuves » nous demande de signaler que Mme Germaine Tillion — dont « L'Express » publie actuellement le nouveau livre — a confié à « Preuves » plusieurs articles au cours des dernières années. Adresse de « Preuves » : 23, rue de la Pépinière, Paris (8e).

Solutions

SAČHEZ AU MOINS POURQUOI

1) b.
2) c.
3) Parti communiste : non. — Parti Socialiste Unifié : non. — S.F.I.O. : oui. — Parti radical : non. — M.R.P. : oui. — U.N.R : oui — Indépendants : pas de consigne. — Regroupement pour l'unité de la République : non.
4) d.
5) a.
6) c.
7) c.
8) a et c.
9) 1 b ; 2 c ; 3 d ; 4 a.
10) d.
11) c.
12) 1 f ; 2 d ; 3 e ; 4 g ; 5 a ; 6 c ; 7 b.
13) c.
14) b.
15) 1 d ; 2 a ; 3 b ; 4 d ; 5 c.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

« L'Express » présente à tous ses lecteurs ses vœux sincères pour 1961.

LA NATION

Pas sérieux

● *Plus les débats sur le Référendum se développent, plus on découvre que c'est l'opération « confusion ». Jean Daniel en fait l'analyse et donne sa conclusion.*

LES événements sont devenus clairs pour tout le monde en ce qui concerne l'impasse algérienne. Comme viennent de le déclarer, avec une concordance d'expression saisissante, MM. Raymond Aron, Belkacem Krim et Jacques Soustelle, il convient de savoir si le général de Gaulle entend s'orienter vers la paix négociée avec le F.L.N. ou vers une guerre destinée à imposer des institutions en tous points comparables à la loi-cadre du 5 février 1958, dont M. Robert Lacoste était le héraut.

A cette question claire, les différents mouvements politiques qui représentent l'opinion française ont cherché une réponse dans les paroles du chef de l'Etat et ils ne l'ont pas trouvée.

Certains, il est vrai, sont assez heureux de ne pas l'avoir trouvée. Les Indépendants, par exemple, n'auraient pas pu donner, aussi confortablement, une liberté de vote à leur clientèle si de Gaulle avait, dès le début, proclamé son intention de dialogue avec le G.P.R.A. D'un autre côté, dans la conjoncture internationale actuelle, les communistes auraient-ils été satisfaits d'abandonner leur « non » ?

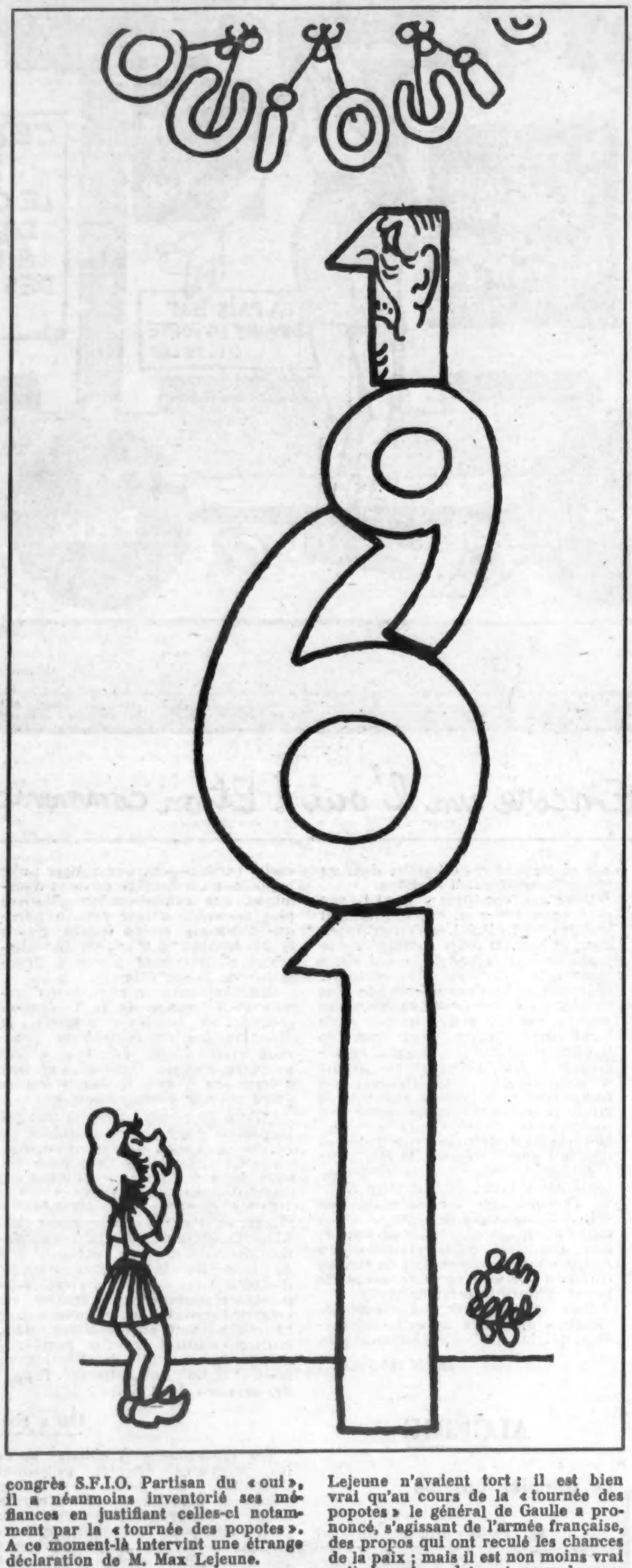
L'obscurité volontaire du chef de l'Etat rencontre ainsi des complicités objectives et tactiques qui peuvent expliquer ce machiavélisme.

Le précédent

Les conditions actuelles du Référendum transforment les libres citoyens de ce pays en exégètes talmudistes ou en croyants.

Les débats du congrès extraordinaire de la S.F.I.O. ont été particulièrement édifiants à ce sujet. A une très forte majorité, les socialistes se sont prononcés, derrière MM. Guy Mollet et Gaston Defferre, en faveur du « oui ». Mais la résolution votée est ombrageuse. La S.F.I.O. exige *« qu'on ne se méprenne pas » !* Elle *« récuse à l'avance toute exploitation tendancieuse du geste positif qu'elle fera le 8 janvier en faveur de la paix en Algérie » !*

A un moment précis, la confusion a été symbolique. Il était question d'un point fort important : cette fameuse « tournée des popotes » qui a suscité, en France comme à l'étranger, de si nombreux revirements dans tous les sens. Jean-Marie Domenach dit avec raison, dans un communiqué aux amis de la revue « Esprit », que cette « tournée des popotes » devrait servir de précédent à la Gauche. Selon lui, sans qu'il ait été besoin de référendum, le 24 Janvier le peuple français avait pris parti massivement pour le général de Gaulle. La « tournée des popotes » lui a cruellement montré que de Gaulle pouvait se servir de n'importe quelle façon de l'appui populaire. C'est ce qu'a exposé de la même façon Gaston Defferre au congrès S.F.I.O. Partisan du « oui », il a néanmoins inventorié ses méfiances en justifiant celles-ci notamment par la « tournée des popotes ». A ce moment-là intervint une étrange déclaration de M. Max Lejeune.



L'ambiguïté

L'ancien ministre de la Guerre, partisan, comme on sait, de l'Algérie française, s'est écrié qu'il avait perdu confiance lui aussi dans le général de Gaulle depuis la « tournée des popotes ». Pourquoi ? Parce que c'est au cours de cette tournée que le Général a prononcé les mots « Algérie algérienne ». De ce fait, M. Max Lejeune s'est prononcé en faveur du « non ».

Or, ni Gaston Defferre ni Max Lejeune n'avaient tort : il est bien vrai qu'au cours de la « tournée des popotes » le général de Gaulle a prononcé, s'agissant de l'armée française, des propos qui ont reculé les chances de la paix ; mais il est non moins vrai qu'à la même date, et pour la première fois, il a fait allusion à une « Algérie algérienne ». Et finalement, il avait si peu convaincu qui que ce soit de sa volonté de faire une Algérie algérienne que les plénipotentiaires français à Melun ont expliqué aux délégués du F.L.N. qu'il s'agissait d'une expression équivalant à l'expression « Bretagne bretonnante »... L'ambiguïté, aujourd'hui encore, est aussi totale.

Le « oui » de l'U.N.R. ne pose évidemment aucun problème et ne reflète que les triomphes de M. Debré sur ses propres déchirements. Mais que dire de celui du M.R.P. ? On peut tout y trouver. Le secrétaire général, M. Simonnet, convient que les institutions provisoires rappellent la loi-cadre de 1958, mais il ne s'en indigne pas. M. Coste-Floret préconise le « non » parce que « la confiance inconditionnelle » mène au fascisme, tandis que M. Teitgen estime que « le « non » fermerait les portes à la paix et les ouvrirait au fascisme ». Le 19 décembre, pendant cette réunion du comité national M.R.P., la quasi-unanimité se prononce en faveur du « oui ». Pourtant, un délégué suscite l'intérêt et trouve audience en préconisant le « non ». C'est le député de l'Aube, M. Raymond Clergue, qui exprime une sorte d'indignation cartésienne. Il trouve les mots du paysan du Danube pour exiger la simplicité, la netteté, la compréhension. Il exprime le sursaut d'une conscience violée, à la manière du Français moyen, et il provoque la gêne : « On nous propose à la fois d'approuver l'autodétermination — *ce qui est fait depuis quinze mois* — et d'approuver la pré-détermination, même provisoire, ce qui est contradictoire. » C'est vrai : l'assistance entière le sait.

Mais on n'y peut rien « parce qu'au fond, la question n'est pas là ». La question n'est pas là, mais c'est la question qui est posée...

Rendons cette justice à tous les partis politiques, quels qu'ils soient : aucun d'entre eux n'approuve la consultation en Algérie même. Les dernières échauffourées d'Oran où les provocations d'ultras ont encore précédé les explosions musulmanes, font craindre le pire (1). L'état-major d'Alger a déjà prévenu, à plusieurs reprises, le ministère de l'Algérie des graves inquiétudes qu'il nourrissait à ce propos. Le général de Gaulle ne s'est résigné à ce que la consultation ait lieu en Algérie que pour un argument constitutionnel.

Contre les massacres

Cela dit, il s'y est résigné et les tragiques mascarades habituelles vont de nouveau se dérouler. La quasi-totalité des Européens votera « non ». Le vote des musulmans aura-t-il une signification ? De Gaulle aurait fait savoir à l'Armée que si les musulmans votaient « non », il s'en irait. La ficelle est un peu grosse, mais certains états-majors en font état à Alger... Bref, ce référendum en Algérie est encore plus condamnable que celui qui se déroule en métropole.

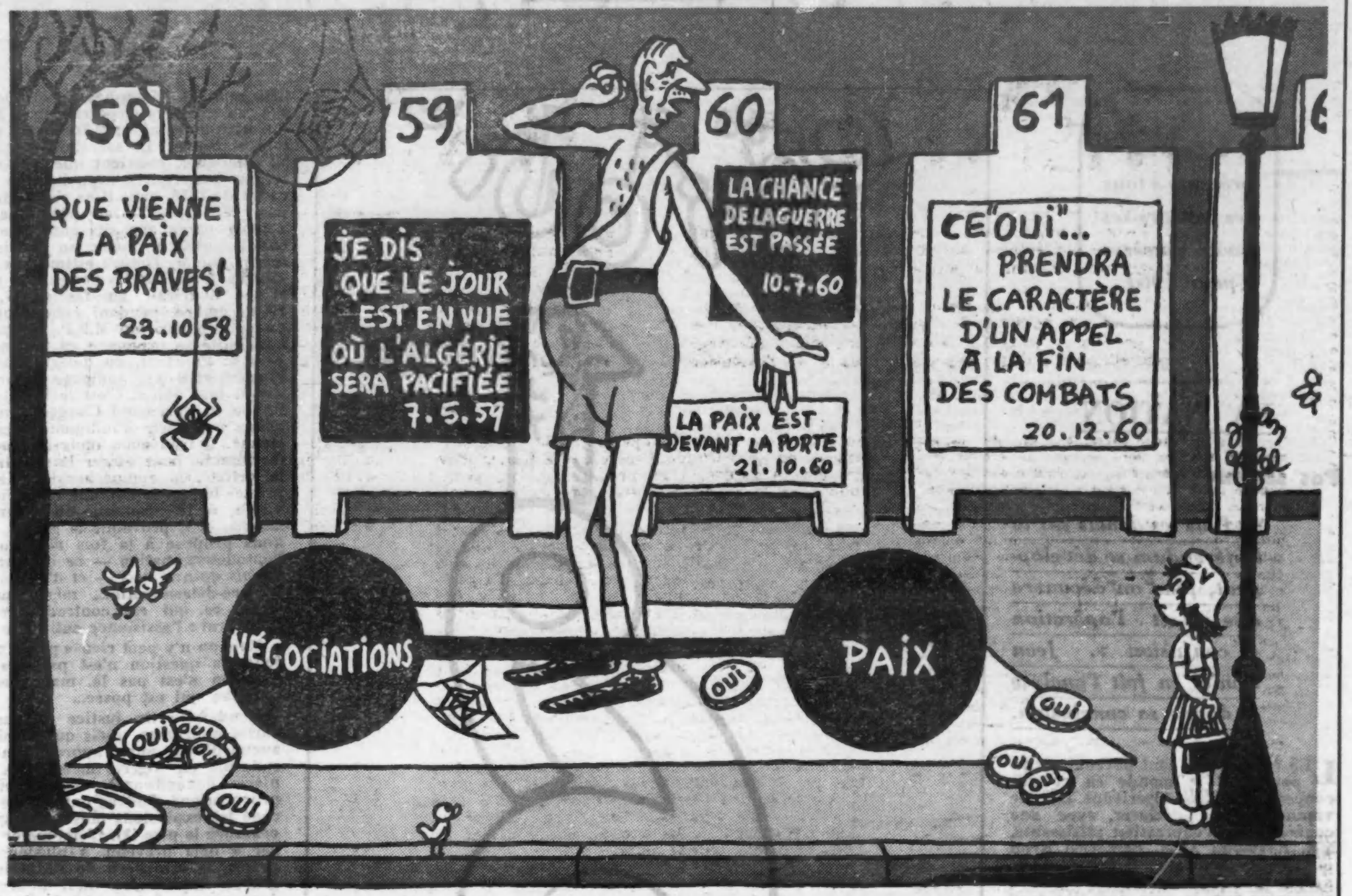
Mais on ne peut pour autant éluder la question de ceux qui vivent là-bas et qui souhaitent que de Gaulle puisse continuer d'exercer sur l'Armée une autorité dans laquelle ils voient une garantie contre les massacres. Cette autorité sera d'autant plus grande — aux yeux de ces Algériens — que l'appui donné à de Gaulle par le peuple français sera massif.

Acceptons le raisonnement. Supposons, en effet, que l'Armée, en ce moment, et malgré qu'elle en ait, ne puisse appuyer une politique libérale qu'entraînée par de Gaulle ; supposons, en somme — ce qui est vrai pour beaucoup — que l'Armée accepte sa défaite politique simplement parce qu'elle considère que de Gaulle soit pour elle Pétain, abandonnant l'Algérie dans l'honneur et la dignité. Encore faudrait-il être certain que cette autorité pétainiste ne soit pas faite de marchandage et que l'on se dirige réellement vers la négociation. Sinon, livrée à elle-même, comment cette autorité ne conduirait-elle pas à la prolongation des situations explosives et des massacres ? Et d'ailleurs, le F.L.N. ne va-t-il pas mêler ses voix à celles des ultras ? La distinction entre les mauvais « oui » et les bons « non » sera aussi difficile en Algérie qu'en métropole. Le référendum en France risque-t-il de mettre de Gaulle en échec ?

Il n'est mystérieux pour personne que les communistes n'estiment pas pouvoir entraîner même les deux tiers de leur clientèle habituelle dans un vote négatif. Le rapport d'Etienne Fajon au comité central d'Ivry est très significatif. Rarement, tant d'ef-

→

(1) Voir, en page 6, l'article de notre envoyé spécial P.-M. de La Gorce.



— Encore un l'oui ! Et on commence...

→

forts de persuasion ont été dépensés au profit d'une assistance supposée acquise. Etienne Fajon a analysé avec patience tout ce qui pouvait « en apparence » séduire dans la politique algérienne du général de Gaulle. La démonstration est articulée comme si on sentait, dans l'auditoire, un malaise : on ne voit d'ailleurs pas pourquoi les communistes seraient seuls à échapper aux intoxications de l'ambiguïté.

Un avenir d'union

Etienne Fajon utilise comme l'un des pivots de sa démonstration l'argument selon lequel « les forces principales de la réaction diront « oui » au référendum ». L'argument oublie que la réaction a permis l'indépendance de la Tunisie et du Maroc, comme celle des Etats de la Communauté. Mais, enfin, cet argument est important du point de vue tactique. Il sert à rassurer ceux qui voudraient à la fois marquer leur opposition à de Gaulle et qui estiment prématuré son renversement. Est-il fondé ?

Il semble bien, en effet, que les conservateurs voteront « oui » et que les leaders des Indépendants n'aient accordé la liberté de vote à leurs électeurs que parce qu'ils étaient certains de n'être pas suivis. M. Duchet, dans un sens complètement opposé, se donne presque autant de mal que M. Fajon pour prendre ses auditeurs « là où ils sont », c'est-à-dire dans un gaullisme nonchalant et diffus.

Dans ces conditions, y a-t-il une position moralement et politiquement judicieuse ? Le P.S.U. se l'est demandé avec sérieux. Il avait envisagé de se prononcer en faveur de ce qui est, à mon avis, la meilleure attitude : l'abstention. Le raisonnement le plus sérieux que j'aie entendu en faveur du « non » consiste à dire qu'il y a de nombreuses chances pour que de Gaulle ne négocie pas et qu'en conséquence il faut préparer un avenir d'union entre le peuple français non compromis et le peuple algérien. Je crois, personnellement, que cette préparation de l'avenir peut être au moins autant défendue par l'abstention que par le « non », et elle a cet avantage de respecter la responsabilité des votants, de leur faire réaliser l'accord avec soi-même, de leur éviter de dire « non » parce qu'ils sont sûrs que la majorité dira « oui », bref, d'exprimer qu'ils refusent d'être l'un des pions dont se sert de Gaulle. (Croit-on que le Général ne se félicite pas de l'hostilité communiste ?)

Quoi qu'il en soit, les choses sérieuses auront lieu après le référendum, qui, lui, ne l'est évidemment pas.

JEAN DANIEL.

25 ANNEES D'EXPERIENCE DANS LE POSTE A PILES

Le POCKET-MARTIAL
dernier écho des POUSSINETS Martial, vrai modèle de poche : poids 850 grammes. Dim. : 14×7,5×4 cm., étui cuir, prise pour écouteur, 5 combinaisons de coloris : tilleul, corail, gris, jaune, bleu
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. C.E.R.T.
34, rue des Bourdonnais, 34
PARIS (1er) LOU. 56-47

ALGÉRIE

Le premier bastion

● ***Paul-Marie de La Gorce examine les nouveaux troubles d'Oran.***

QUELQUES jours avant la dissolution officielle du F.A.F., l'un de ses dirigeants montrait à plusieurs amis la carte de son implantation en Algérie : Oran venait en tête de tous les grands centres tenus par les partisans de l'Algérie française. Les dirigeants ultras trouvaient en effet dans l'Oranais une zone plus abritée où ils pouvaient jouer de plusieurs cartes perdues pour eux à Alger : une population européenne dense et dynamique, une administration policière plus favorable à leur dessein parce que beaucoup moins épurée depuis le 24 Janvier, des appuis incontestables et très haut placés à l'état-major du corps d'Armée.

Cette implantation ultra dans l'Oranais était connue de la Délégation générale. A plusieurs reprises, la direction des renseignements généraux avait donné l'alerte : *« C'est peut-être d'Oran,* disait-elle, *et non d'Alger que viendra le danger le plus grave pour le gouvernement. »*

Quinze jours plus tard, la menace immédiate pour les responsables de l'ordre vient d'un tout autre horizon. On sait maintenant qu'Oran peut être l'une des zones les plus critiques des manifestations musulmanes.

Celles du début de décembre y avaient eu d'autres conséquences qu'à Alger. Le général de Pouilly, commandant du corps d'armée, partagea l'avis de tous les états-majors français d'Algérie : ces émeutes avaient ruiné plusieurs années de pacification, un coup de barre était urgent pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Mais, à Oran, aussitôt la crise passée, il décida de reprendre la situation en main et obtint, sans difficulté, l'appui des services de police.

On a tiré

Les renseignements obtenus après les premières émeutes permirent d'identifier une partie des cadres F.L.N. de certains quartiers musulmans. C'est l'opération tentée en pleine nuit pour les capturer qui déclencha la riposte des manifestants musulmans, provoqua la mobilisation du service d'ordre, mit en route l'engrenage de l'émeute et de la répression...

Pourtant, à Oran comme ailleurs, les consignes du F.L.N. étaient impératives : arrêt des manifestations publiques, prudence extrême pour les cadres, interdiction d'employer des armes. Les émeutes de cette semaine ont donc donné à certains services français l'occasion de mettre en doute l'autorité du F.L.N. sur la population musulmane.

En ripostant par des manifestations de rue aux opérations policières tentées dans leurs quartiers, les musulmans ont réagi exactement de la même façon qu'aux émeutes européennes, le 10 décembre. Leur combativité est désormais le « fait nouveau » qui, à chaque crise nouvelle, entrera d'abord en ligne de compte.

Cette semaine, pourtant, à Oran, les émeutes musulmanes ont pris un tournant dont les conséquences sont encore imprévisibles. Des terrasses des quartiers arabes, des balcons des immeubles où étaient réfugiés les manifestants, on a tiré, de vraies fusillades ont opposé émeutiers et service d'ordre. D'un seul coup, la tension a monté à un point critique.

Plus de « zone refuge »

A l'état-major, on a posé ouvertement un problème nouveau dont la solution peut infléchir tout le cours des événements en Algérie : si des armes sont entre les mains des musulmans en nombre tel que ceux-ci puissent faire échec aux forces de l'ordre, ne faut-il pas, de toute urgence, « aller les chercher » ? Ne faut-il pas revenir au quadrillage intense par l'Armée des quartiers musulmans des grandes villes ?

Dans les milieux ultras, on a compris la portée de ce débat. S'il est confirmé que des civils habillés en tenue d'anciens U.T. ont tenté un coup de main en quartier arabe, les signes apparaissent peut-être déjà d'une entreprise systématique destinée à provoquer la crise d'où devrait venir une intervention en force de l'Armée pour « rétablir l'ordre ».

Mais avant même d'avoir abouti, ce plan s'est retourné contre ses inspirateurs. Oran devait être le bastion principal de la « zone française » d'Algérie au cas où les événements auraient conduit à un partage du pays. Les émeutes de cette semaine ont prouvé déjà que ce bastion était entamé et qu'il n'y aurait pas à Oran de « zone refuge ». Au drame des hommes lapidés à mort dans la rue, aux rafales échangées dans la nuit il y a dès maintenant une conclusion politique : l'idée de partage a sans doute déjà reçu un coup irréparable.

P.-M. DE LA GORCE.

QU'EN PENSE MENDÈS FRANCE ?

Pierre Mendès France, qui est rentré d'une longue tournée de conférences aux Etats-Unis et au Mexique, reprend cette semaine la parole dans « L'Express ».

C'est évidemment le drame algérien — surtout depuis les événements du début de décembre — qui est au centre des problèmes français. Nous l'avons donc interrogé essentiellement sur les aspects nouveaux de l'évolution algérienne, sur le comportement du pouvoir, et sur les perspectives de 1961.

Au passage il prend aussi position sur le prochain référendum. Les lecteurs de « L'Express », souvent déroutés par cette opération bien confuse, nous ont manifesté depuis deux semaines qu'ils étaient anxieux de connaître l'opinion de P. Mendès France à cet égard. Ils la trouveront ici.

— Il y a quinze jours, à Alger, les masses musulmanes se sont mises en mouvement. Pour la première fois, des foules ont osé descendre dans la rue pour proclamer leur adhésion au F.L.N. et leur volonté d'indépendance. L'Armée, dans sa majorité, ne s'est pas comportée, devant cette situation, comme on aurait pu le redouter et, sauf quelques éléments, elle ne s'est pas rangée aux côtés des « ultras ». Sauf ces quelques éléments qui demeurent dangereux, elle semble disciplinée. Les Européens d'Algérie, eux, ont été mis brutalement en présence d'une réalité qu'ils avaient réussi jusque-là à se dissimuler : la solidarité des masses algériennes avec le F.L.N. Beaucoup d'entre eux paraissent avoir compris que la formule de l'Algérie française n'a pas de sens et que le vrai problème, c'est celui des garanties qu'ils pourront et devront obtenir dans un futur Etat algérien.

En somme, quelque chose de nouveau et d'irréversible semble déclenché.

P. M. F. — Rien de tout cela ne constitue, à vrai dire, des facteurs nouveaux, du moins en Algérie. Il y a simplement apparition au grand jour d'une situation qu'on était jusque-là parvenu à cacher au pays. Cette révélation, ce sont les événements qui y procèdent cruellement.

En ce qui concerne tout d'abord les musulmans, nous venons d'assister au Dien-Bien-Phu de l'action psychologique. En fait, l'action psychologique n'a jamais convaincu un seul musulman. Sa propagande a fait impression sur les Européens d'Algérie et sur beaucoup de Français de la métropole ; elle n'a jamais converti un musulman. La résistance psychologique des masses algériennes devait nécessairement apparaître un jour ou l'autre à l'occasion de telle ou telle circonstance.

On discutera encore longtemps des raisons pour lesquelles, ce dimanche-là, les musulmans des Casbahs sont sortis de leur long silence et de leur accablement. La guerre dure maintenant depuis six ans et le durcissement des populations s'est accentué. Il y a eu aussi les excès et les provocations des Européens. Ajoutez que le service d'ordre, occupé ce jour-là à contenir les ultras, découvrait ainsi l'autre flanc. Certains prétendent que des officiers S.A.U. ont encouragé les premières manifestations en espérant les contrôler. Tout cela, c'est du détail et très secondaire. L'explosion était inscrite dans les données du problème et elle ne les a pas modifiées.

L'Armée française

Sur l'attitude de l'Armée, je ne dirai pas autre chose. Nous avons toujours su qu'il y a, dans l'Armée, une minorité agressive, activiste et factieuse et une majorité en gros favorable à l'Algérie française mais qui n'a pas du tout la volonté de se rebeller contre le gouvernement (même quand elle ne le comprend pas parce qu'il ne lui parle pas franchement et clairement, tandis qu'il laisse propager les mots d'ordre les plus faux et les plus néfastes).

J'ai toujours pensé que, si le pouvoir parlait à l'Armée du ton qui lui appartient, l'immense majorité serait loyaliste — même si, chez certains, c'est à contrecœur — et qu'un petit noyau seulement oserait tenir tête. N'oublions jamais que l'Armée française, ce sont avant tout les soldats du contingent. Les voyez-vous s'élever par la force contre une politique vraiment orientée vers la paix ?

Là encore, en tout cas, les événements d'Alger n'ont fait que révéler quelque chose qui existait déjà avant.

Troisième point : les Français d'Algérie. Ils sont essentiellement conduits par un sentiment bien compréhensible dans leur situation. C'est la peur. Tout leur comportement, y compris leurs fautes les plus blâmables, s'explique par cette peur qui a été systématiquement entretenue et stimulée depuis des années par ceux qui ne voulaient à aucun prix une politique d'émancipation en Algérie ; on a systématiquement travaillé à persuader les Français d'Algérie qu'une pareille politique les livrerait pieds et poings liés à l'humiliation, à l'arbitraire et à la cruauté. C'est cette peur qui les a conduits à s'opposer à toute évolution raisonnable. Aujourd'hui, le même sentiment pousse certains d'entre eux à passer d'un extrême à l'autre, à se préparer à tout abandonner et à choisir la valise pour éviter le cercueil.

Cette nouvelle réaction de panique est aussi négative que l'autre et ne favorise pas plus le règlement du conflit. Comme auparavant et plus encore, il faut expliquer aux Français d'Algérie qu'une politique évolutive est indispensable mais qu'elle n'est pas du tout exclusive des garanties et des protections auxquelles ils ont droit.

C'est la politique négative et bornée qui conduit aux pires dangers et désastres et qui risque de les priver de ce qui peut et doit être légitimement sauvegardé et efficacement garanti pour eux. J'ai souvent exposé ce que devrait être la politique française à ce sujet ; j'ai toujours pensé qu'il fallait étudier cela avec rigueur. Des hommes, des femmes, des enfants sont en cause et ce n'est pas par la démagogie verbale qu'on les protégera. Les dispositions nécessaires ne sont possibles qu'à travers le dialogue avec l'adversaire et par un règlement négocié. Là encore, il n'y a rien de changé depuis quinze jours.

Le fait nouveau

— Vous venez de décrire, cependant, une situation qui a au moins évolué, ne serait-ce que pour rendre apparentes des réalités jusque-là cachées. Cela ne crée-t-il pas une dynamique qui peut conduire à des négociations ?

P. M. F. — A vrai dire, il y a tout de même un fait nouveau, mais c'est en France. Un certain nombre de Français métropolitains y voient maintenant plus clair. Les événements d'Alger ont constitué une tragique démystification par les faits. L'opinion publique est mieux avertie. On ne lui racontera plus les contes de fées de la fraternisation. Elle voit qu'une fois de plus, on lui avait effrontément menti.

En ce sens, il serait beaucoup plus facile aujourd'hui qu'il y a un an de s'appuyer sur l'opinion pour engager une politique de négociation.

Rien ne dit d'ailleurs que ce sera encore plus facile dans trois ou dans six mois. Une évolution psychologique et politique ne se fait pas en ligne droite. Il y a des hauts et des bas, des poussées successives plus ou moins divergentes. Un gouvernement doit toujours profiter, et rapidement, des circonstances favorables.

A l'heure actuelle, si de Gaulle veut négocier comme on le chuchote ici et là, on ne voit pas ce qui pourrait l'en empêcher. Or il déclare en descendant d'avion, à son retour d'Algérie : « Il n'y a qu'une seule politique, c'est la bonne et il faut la suivre » (c'est, si l'on comprend bien, celle dont les pavés d'Algérie portent encore les traces). Et puis, le Président de la République s'adresse au pays pour répéter ce qu'il avait dit avant les événements que vous savez.

Oh ! je sais bien, certains laissent entendre qu'il en a tiré les conséquences et qu'il négociera aussitôt après le référendum. C'est la politique des préalables. On agira, nous dit-on depuis des années, « après Suez » ou « après l'O.N.U. » ou « après le référendum » (celui de 1958). Mais pourquoi attendre ?

Je dirai plus : une annonce non ambiguë de négociation immédiate et sans aucun préalable, une pareille annonce faite aujourd'hui par de Gaulle, augmenterait sa majorité au référendum.

En fait, si l'on s'en rapporte à son dernier discours, il continue à poser les conditions — toujours les mêmes — qui ont constitué jusqu'à présent des obstacles insurmontables et ont empêché la négociation à Melun et depuis.

— A supposer que de Gaulle propose aujourd'hui l'ouverture de négociations politiques avec les dirigeants du F.L.N., croyez-vous que ceux-ci accepteraient ? Ne préfèrent-ils pas s'en tenir à leur nouvelle diplomatie, qui repose sur l'intervention des Nations Unies et sur l'appui que leur accordent maintenant les Russes et les Chinois ?

P. M. F. — Le G.P.R.A. ne pourrait pas récuser une initiative franche et irrécusable. S'il prenait la responsabilité de refuser une négociation face à face, il serait blâmé par tout le monde, et d'abord par les Algériens eux-mêmes. Au-dehors, je ne vois aucun pays qui puisse faire obstacle à une discussion bilatérale. Les « très grands », en tout cas, les Russes et les Américains, ne s'y opposeraient certainement pas.

Les relations entre le F.L.N. et les pays communistes sont récentes. Ce n'est un secret pour personne que, longtemps, les dirigeants F.L.N. ont répugné à une alliance de ce genre. Evidemment, comme la guerre durait et qu'ils avaient besoin d'aide, sur le plan militaire comme sur le plan diplomatique, ils ont fini par accepter celle qui leur était offerte, avec chaleur, de l'Est. Nous aussi, pendant la guerre, nous avons été bien contents que les Soviétiques soient à nos côtés contre l'Allemagne !

Si nous cherchons aujourd'hui un accord avec le G.P.R.A., et même compte tenu des erreurs accumulées, du temps perdu, des contacts qu'il a pris, etc., nous pouvons encore compter que des relations serrées, étroites et fructueuses pour les deux parties, seront maintenues durablement et solidement entre la France et l'Algérie. Plus le temps passe, bien sûr, plus les liens du F.L.N. avec Moscou et Pékin se resserrent, plus notre marge de négociation devient étroite. Raison de plus pour discuter avec le G.P.R.A. le plus tôt possible.

Un double patronage

— Si les dirigeants du F.L.N. continuent à réclamer l'internationalisation de l'affaire algérienne, c'est qu'ils n'ont plus confiance dans les garanties qui pourraient leur être données par la France. Pour eux, la logique de l'autodétermination implique que la consultation se déroule sous la surveillance de tiers.

P. M. F. — Ici, encore une fois, nous payons nos fautes. Comme nous avons falsifié les élections passées — y compris celles de 1958 et 1959 dont de Gaulle avait promis qu'elles seraient honnêtes — les musulmans ont de bonnes raisons de se méfier d'une autodétermination que l'Armée française serait seule à contrôler. Ils demandent des garanties. Depuis le 16 septembre 1959, ces garanties nous les refusons. Si on va au fond des choses, c'est là-dessus que Melun a échoué.

→

SOLDES EXCEPTIONNELS chez *Lorenzo*

43, rue de Rennes

Maintenant sa tradition de vrais soldes, renouvellement complet de sa collection en chemises, cravates, pulls importés, impers exclusifs, vestes et manteaux daim, chaussettes, fuseaux, etc... et surtout pardessus, costumes, vestes, pantalons...

Tous ces articles seront démarqués et vendus au dessous du prix coûtant, les

vendredi 6, samedi 7, lundi 9 janvier 1961

de 10 h. à 20 h. sans interruption

Qu'en pense Mendès France ?

Mais, du coup, le G.P.R.A. se méfie de plus en plus et cherche des garanties ailleurs, par exemple à l'O.N.U.

Le problème n'est heureusement pas insoluble.

Si l'autodétermination est correctement appliquée, tout le monde sait bien maintenant à quoi elle conduira : à l'indépendance de l'Algérie. Ce n'était sans doute pas le cas il y a cinq ans. C'est sûrement le cas en 1960.

Les modalités de la situation nouvelle, il faudra bien, qu'on le veuille ou non, les discuter un jour avec les forces politiques algériennes et, tout d'abord, avec la plus puissante d'entre elles, le G.P.R.A. Il faudra bien en venir à un accord négocié. Cet accord, ne vaut-il pas mieux le rechercher dès maintenant ? Si on y parvient — et c'est l'intérêt bien compris des Français d'Algérie comme des musulmans — on le soumettra à la ratification du peuple algérien sous le patronage conjoint du gouvernement français et du G.P.R.A. Ce double patronage ne vaut-il pas toutes les garanties dont on discute aujourd'hui à perte de vue ?

L'homme de l'unanimité

— Vous pensez donc que le général de Gaulle finira par négocier ?

P. M. F. — La guerre d'Algérie se terminera par une négociation, c'est certain. Quand ? Qui sera alors Président de la République ? Je n'en sais rien.

Beaucoup de circonstances imprévues peuvent se présenter en chemin et retarder ou accélérer le mouvement. Mais, sur le point d'arrivée, la confrontation finale des aspirations et des intérêts légitimes à concilier, il n'y a pas de doute.

— Si l'intérêt du général de Gaulle est de négocier, et si la situation est mûre, quelles considérations le retiennent, à votre avis, de le faire ?

P. M. F. — Je ne pense pas du tout qu'il en soit empêché, comme certains l'ont dit dans divers milieux de gauche, par la pression de groupes d'intérêts, capitalistes d'Algérie ou de métropole. De Gaulle est un homme extrêmement indépendant.

Le temps n'est pas galant homme.

Il prend ses décisions seul. Sa politique ne lui sera jamais dictée par ces milieux, et ils le savent bien ; c'est pourquoi, d'ailleurs, ils n'ont pas confiance en lui même s'ils ont, pendant un an, utilisé son nom (sans qu'il fasse rien pour les en empêcher).

Au sens du schéma marxiste, il n'y a pas d'homme plus isolé, donc plus faible, que lui. Le jour où il y aura une tension grave, on s'en apercevra encore mieux. D'une certaine façon, c'est à son honneur. Mais cela signifie aussi une fragilité, une précarité de toute son entreprise politique.

Ce qui l'a empêché de négocier jusqu'ici, c'est plutôt sa conception de son rôle dans la nation. Depuis le début, il n'a jamais voulu être l'homme d'une partie du pays contre une autre partie, fût-ce de la partie qui a raison contre celle qui a tort.

Il ne peut ignorer que la force militaire ne conduira jamais à une solution en Algérie et que le nationalisme algérien est une force authentique à laquelle il faudra bien un jour laisser son rôle et sa place. Il y a en France de plus en plus de gens qui pensent aussi comme cela. De Gaulle ne veut pas du tout être à leur tête contre ceux qui pensent autrement et qui se trompent. Il veut rester l'homme de tout le monde, de l'unanimité, l'homme de ceux qui ont raison mais aussi de ceux qui ont tort !

Pierre Mendès France.
Combien croyez-vous ? 3 % ? 4 % ?

C'est pourquoi il n'a jamais voulu trancher.

Pour lui, les bons et les mauvais, la droite et la gauche, les civils et les militaires, les Algériens et les métropolitains, les musulmans et les chrétiens, tous constituent un ensemble dont il demeure le seul arbitre ou plutôt le chef commun. Il refuse de choisir.

Avec les cartes dont il dispose, il pourrait aller de l'avant. Mais justement il faudrait alors choisir, s'appuyer sur une masse qui veut la paix, sur la majorité contre les autres, contre la minorité. Il lui suffirait par exemple de poser la question clairement et loyalement au référendum. Il aurait une réponse nette, un mandat non équivoque. Mais voilà ce qu'il ne veut pas.

Il préfère laisser « mûrir » les choses dans l'espoir de solutions qui viendront d'elles-mêmes et que l'unanimité acceptera alors, soit avec joie, soit avec résignation. C'est le contraire d'une politique d'action. Mais cela coûte cher en temps perdu, en chances perdues, en vies perdues.

Après son arrivée au pouvoir, de Gaulle aurait dit un jour : « Qu'est-ce que vous voulez faire ? Ces Français d'Algérie sont impossibles ! Ceux du F.L.N. sont butés ! L'Armée ne comprend rien ! Mais, avec le temps, tout cela se calmera, s'émoussera. Le F.L.N. s'apercevra qu'il ne peut pas gagner la guerre. Les Français s'apercevront qu'ils ne peuvent plus faire la loi comme autrefois. L'Armée s'apercevra que cela n'avance à rien de gagner des batailles. Alors, à la fin, les choses finiront bien par s'arranger ».

Un subterfuge

C'est sur cette résignation générale, sur cette usure qu'il comptait. Et, bien sûr, à force de laisser aller les choses toutes seules, la situation mûrit (...ou pourrit). A la fin de toute guerre, la paix finit bien par arriver. Mais pour gouverner ainsi, ce n'était pas nécessaire d'aller chercher de Gaulle. Nos chefs débiles de la IVe République pouvaient aussi faire cette politique. De Gaulle, même ceux qui ne votaient pas pour lui, attendaient mieux et autre chose.

La politique de laisser-faire, elle conduit aux solutions finales qui sont les plus mauvaises. Il y a des intérêts français importants à défendre en Algérie, des positions à maintenir, des limites à faire respecter. Pour cela, il faut agir et conduire et ne pas compter sur le temps pour tout user, et pour décider. En matière de décolonisation, le temps n'est pas galant homme !

— Le référendum peut-il clarifier les choses ?

P. M. F. — La question posée, en réalité, en comporte deux ou trois qui sont presque antinomiques. On dit d'abord : « Voulez-vous que les Algériens décident eux-mêmes de leur destin ? » ; puis on ajoute : « Etes-vous d'accord pour que nous leur donnions un gouvernement Bao Daï ou Glaoui ? » ; puis les officieux ajoutent encore à mi-voix : « Voulez-vous qu'on négocie avec le F.L.N. ? »

Quelle que soit la réponse, on ne saura pas ce que les Français ont ratifié ou rejeté. Que le référendum clarifie la situation, voilà ce que personne ne peut espérer.

— Pensez-vous qu'un « oui » massif serait interprété par l'Armée et les ultras comme une volonté de la métropole et pourrait aider de Gaulle à négocier ?

P. M. F. — Si de Gaulle veut négocier, il peut le faire sans référendum. La preuve, c'est qu'il y a eu la Conférence de Melun et qu'elle aurait pu aboutir sans certaines exigences inacceptables présentées dès le départ du côté français.

Si de Gaulle ne veut pas vraiment négocier, il continuera à ne pas le faire — quel que soit le résultat de la consultation.

En fait, le référendum ne change rien à rien.

Il y aura une majorité de « oui », tout le monde le sait. A tous les référendums organisés de cette façon, la majorité répond forcément « oui ». Elle n'a pas le choix.

Si la question posée avait été claire, et si l'opposition avait eu le droit de présenter un contre-projet, le référendum aurait pu servir à quelque chose. Ce n'est pas le cas.

En 1870, Napoléon III a ordonné un référendum. Il a, dans la même question, obligé les gens à se prononcer pour des réformes libérales et pour la confirmation de son investiture. Les Républicains étaient divisés. Les uns disaient : « Il faut faire passer les réformes libérales » ; les autres : « Napoléon III ? On n'a pas confiance ! »

Finalement, il y a eu une écrasante majorité de « oui ». Personne n'a jamais su si c'était pour approuver les réformes ou pour confirmer le pouvoir à Napoléon III. Mais celui-ci n'en a pas tiré un véritable surcroît de pouvoir politique contre les oppositions (les royalistes à droite, les républicains à gauche). On l'a vu quelques mois plus tard quand les épreuves sont venues ; malgré 7 millions 1/2 de « oui » au printemps, il n'y avait derrière Napoléon III aucune force véritable pour le soutenir à l'automne.

Napoléon III voulait une grosse majorité au référendum. Il l'a bien eue, mais sur quelque chose qui n'avait pas de sens politique, qui ne permettait pas de construire.

Il en va de même aujourd'hui, car le référendum est de nouveau un subterfuge.

Ce qu'il faut expliquer aux Français, si on veut faire mûrir la question et approcher la paix, c'est qu'à défaut de négociations directes, militaires et politiques, il n'y a pas de solution et pas de paix. Tant que les Français n'imposeront pas la négociation, il n'y aura pas la paix.

Les « mécontents »

La question du référendum étant intentionnellement posée « à côté », j'étais au début partisan de ne pas tomber dans le piège, de ne pas accepter de jouer avec des cartes biseautées, c'est-à-dire que j'étais partisan d'un boycott du référendum. Les paysans de l'Eure ont un vieux dicton : « A sotte question, point de réponse. »

Cette attitude, si tous les partis de gauche, si tous les syndicats l'avaient adoptée, aurait eu un grand avantage : les seuls « non » auraient été ceux des ultras, ce qui aurait permis de les compter. On aurait vu, alors, ce qu'ils représentent dans le pays. Combien croyez-vous ? 3 % ? 4 % ? Ç'aurait été fort intéressant.

Mais un certain nombre de formations se sont prononcées pour le « non » ou ont laissé la liberté de vote à leurs membres. Dans ces conditions, il est souhaitable que les « non » soient aussi nombreux que possible. Plus il y en aura, plus il sera clair que commence à s'exprimer une protestation de la gauche et de ceux qui veulent imposer la négociation à un pouvoir qui sur ce point reste équivoque, silencieux ou hésitant.

— Le partage entre les « non » de l'extrême droite et les « non » de la gauche sera très difficile à faire ; il est possible aussi que des électeurs mécontents du régime pour des raisons économiques, les paysans par exemple, votent « non ».

P. M. F. — Certes, il y a des mécontents ; croyez-vous vraiment qu'ils voteront « non » en

Nos princes savent ce qu'ils font.

masse, pour des raisons économiques ou professionnelles ? Ce n'est pas mon avis. Ils voteront en fonction de ce qu'ils pensent de de Gaulle, de l'Algérie, et en fonction de leur crainte de voir le pays se diviser dans une nouvelle crise de régime, etc. Ce sont les facteurs essentiels du vote.

Le « non » et la gauche

Dans l'ensemble, les Français veulent la paix et un grand nombre croient (à tort, à mon avis) qu'en votant « oui » on augmente les chances de la paix.

Quant à l'extrême droite, aux ultras, je suis persuadé qu'ils sont très peu nombreux dans ce pays. Les gens qui croient encore au slogan de l'Algérie française et considèrent de Gaulle comme un traître à la patrie, comme un bradeur, combien y en a-t-il ?

éventualité de ce genre, si une majorité de « non » serait faite de « non » d'extrême droite ou de « non » de gauche ?

P. M. F. — Les événements électoraux s'entourent toujours d'une atmosphère que chacun connaît et subit. S'il y avait 80 % de « non », tout le monde saurait immédiatement si cela signifie un raz-de-marée Algérie française ou au contraire une volonté de paix. Il n'y aurait pas de malentendu, je vous l'assure. Mais, encore une fois, c'est discuter une hypothèse tout à fait vaine. Un référendum, à caractère plébiscitaire, et avec une double question contradictoire... cela ne peut donner qu'une majorité de « oui ».

Les princes qui nous gouvernent savent ce qu'ils font et ont tout très bien organisé en conséquence.

— Il y a des gens qui pensent que la bataille importante qui se livre actuellement est entre de Gaulle d'une part, l'Armée et les ultras de l'autre. Ils estiment qu'il faut l'aider contre eux. Tel est le sens qu'ils donnent à leur « oui ».

P. M. F. — La réponse de la majorité est, je crois, fondée et réaliste. Sur le plan international comme pour l'affaire algérienne, l'année 1960 a été une mauvaise année. Le nouveau système devait rétablir la paix, reconstruire la Communauté, refaire l'unité de la nation, relever le prestige de la France dans le monde, prendre la tête de l'Europe, préparer la renaissance d'une vie politique interne saine, susceptible de donner une nouvelle base aux forces de progrès. Rien en fait n'a avancé ; et au total, c'est partout et toujours à cause de l'Algérie.

Heureusement un espoir vient d'apparaître. C'est le début d'une prise de conscience de l'opinion. Aujourd'hui le pays comprend de mieux en mieux la nécessité de rechercher une paix par la négociation pour mettre enfin un terme à une guerre contraire à tous ses principes, à toute sa morale traditionnelle. Si le pouvoir veut maintenant adopter cette politique, aucune force ne pourra l'en empêcher.

Peut-être donc de Gaulle finira-t-il par négocier. Ce n'est pas sûr du tout, mais ce n'est pas exclu.

Ils ne sont forts que de la faiblesse du pouvoir.

Non, vraiment, le contingent important des votes « non », il viendra de la gauche et de l'extrême gauche. Le parti communiste, à lui seul, fera beaucoup plus de voix négatives que « Jeune Nation » et *tutti quanti !*

Le 9 janvier, la gauche et l'extrême gauche seront donc en droit de revendiquer l'immense majorité des « non ».

— Beaucoup de gens s'inquiètent à l'idée qu'il pourrait y avoir une majorité de « non ». Si de Gaulle, désavoué, se retire, disent-ils, ne sera-ce pas le chaos et la guerre civile ?

P. M. F. — La question est bien abstraite car le succès des « oui » me paraît certain. Mais, s'il y avait une large majorité de « non », il n'y aurait, par hypothèse même, aucune difficulté. Cela signifierait en effet que le pays veut la politique du « non », c'est-à-dire la négociation ; et ceux qui ont prôné cette politique seraient portés au pouvoir sans que cela provoque de drame. Le pays aurait opéré lui-même le changement de politique et de gouvernement.

On objecte l'Armée — et certains dangers. Dans sa majorité, je l'ai dit, l'Armée est loyaliste — même si on l'a laissé intoxiquer par certaines théories. Elle est composée principalement de garçons du contingent. Les voyez-vous se prêter à une révolte militaire contre leur pays, contre leurs parents, leurs semblables qui viendraient — c'est l'hypothèse dont nous parlons — de se prononcer pour la paix ?

Une armée ou une fraction de l'armée peut se soulever contre un pays inerte, découragé, quasi consentant. Mais pas contre un pays dont émane une volonté catégorique, indiscutable.

— Comment pourrait-on savoir, dans une éventualité de ce genre, si une majorité de « non » serait faite de « non » d'extrême droite ou de « non » de gauche ?

P. M. F. — Les ultras ne sont forts que de la faiblesse du pouvoir et, on peut le dire, de la complicité de certains qui sont très haut placés, au sein de ce pouvoir. La mainmise progressive sur l'Etat par les ultras se poursuit discrètement mais sans relâche. L'Etat se laisse infiltrer par eux. En revanche, il réserve ses coups pour la gauche, ses journaux, ses formations. On a été jusqu'à refuser à la gauche non communiste le droit de parler officiellement à l'occasion du référendum ; pas de radio, pas de panneaux d'affichage ; c'est symbolique.

Un espoir

A vrai dire, comme le référendum est sans grande importance, cela aussi est sans grande importance. Car le dénouement de la crise profonde s'opérera autrement. On a tellement étouffé les débats qui auraient dû se développer au grand jour, on a laissé s'exaspérer les antagonismes de telle sorte qu'à un moment donné se produira, je le crains, un choc bien plus brutal entre la gauche et les ultras. Ce choc, je ne sais ni quand ni comment il se produira ; mais le système actuel le rend de plus en plus inévitable.

— Un institut de sondage d'opinion vient de demander aux gens s'ils estimaient que l'année 1960 avait été bonne pour la France. La réponse négative a été majoritaire. Il y a un an, la même question posée pour 1959 avait donné une majorité dans l'autre sens. Qu'en pensez-vous ?

Nous devons tout faire pour l'influencer, l'orienter dans ce sens, pour animer et stimuler de plus en plus une opinion publique qui le poussera à négocier. Il faudra encore durement se battre pour cela.

En fait, d'ailleurs, il faudra aussi voir plus loin et plus large. Car, même si nous avions la paix demain, qui sait quelle autre aventure militariste ou réactionnaire remplacerait l'Algérie comme aliment pour le fascisme et le racisme que certains essaient d'inculquer au pays, à sa jeunesse mobilisée ? Qui sait quelle revanche prendraient, sur la métropole, les forces que nous ne nous serions pas mis en mesure de réduire ? Qui sait vers quelle extravagance internationale se porteraient cette psychologie de violence et ces rêves romantiques qui suscitent les complots et les barricades, si nous n'avions pas fait le nécessaire pour remettre la nation debout et pour lui assurer la souveraineté de son propre destin ?

Oui, même si nous avions la paix en Algérie — sans qu'elle soit accompagnée par un véritable redressement intérieur, par la mise en place d'un nouveau régime à la fois démocratique et efficace — le fascisme, plus ou moins militaire, resterait possible et même probable. Et il s'accompagnerait de la politique économique la plus réactionnaire malgré les démagogies verbales auxquelles ses chefs recourent parfois.

C'est donc, tout ensemble, la paix, la reconstruction de l'Afrique d'expression française, l'établissement d'une démocratie efficace, la restauration des chances du progrès économique et social, qui doivent être assurés par un sursaut du pays, enfin conscient des dangers qui le menacent et des vrais moyens d'y faire face. Puisse 1961 voir le début de ce redressement !

P. M. F.

BELGIQUE

Inoubliable décembre

● ***Le drame belge est-il le signe avant-coureur d'une crise économique européenne ? Voici l'enquête de notre envoyé spécial Michel Bosquet.***

« *PARTEZ tranquille, Sire, je vous garantis que pendant votre voyage il ne se passera rien en Belgique.* »

C'est par ces paroles que M. Gaston Eyskens, Premier ministre, aurait pris congé du roi Baudouin partant pour l'Espagne en voyage de noces. Une semaine après le départ du souverain, la Belgique était paralysée par la première grève générale illimitée depuis dix ans, par la première grève générale et totale des cheminots depuis 1936.

La chose est donc encore possible. Cette classe ouvrière d'Europe occidentale, que l'on disait chloroformée par la télévision, la machine à laver, les avantages sociaux du néocapitalisme, se révèle capable, soudain, d'un sursaut de type révolutionnaire.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, quelle que soit l'issue du mouvement. Depuis le 20 décembre, malgré les communiqués gouvernementaux ; malgré l'appel de l'archevêque de Malines, condamnant une action « *désordonnée et irraisonnable* » ; malgré les silences de la radio gouvernementale (« *on croit entendre la R.T.F.* », me dit un journaliste belge); malgré les saisies de journaux, l'appel des réservistes de la gendarmerie, le déploiement des forces policières, de parachutistes et même d'unités rappelées d'Allemagne et soustraites au commandement de l'O.T.A.N., la grève, au début de sa deuxième semaine, s'amplifie et jette dans la lutte des forces neuves du Brabant, du Centre et des deux Flandres.

Parti de la base

A Liège en état de siège, ceinturée de troupes, les places stratégiques occupées de parachutistes, 50.000 grévistes s'étaient massés dès le 14 décembre place Saint-Lambert. Sur l'immense arbre de Noël, le drapeau rouge fut hissé, bientôt flanqué, à l'intention du souverain, du drapeau de la République Espagnole. Le lendemain du mariage royal, l'emblème républicain flottait sur les deux plus grandes entreprises du bassin liégeois. C'est de là que le mouvement est parti.

A Charleroi, morte, éclairée de maigres quinquets, les meetings se succèdent sans interruption à la « Maison de huit heures » surveillée par les jeeps bleu foncé. « *Les gars veulent marcher sur Bruxelles,* me disait dès lundi un militant. *C'est les dirigeants qui nous retiennent.* »

Le militant venait de me rejoindre dans un café voisin quand entre un policier botté.

« *Baissez les lumières,* lance-t-il à la patronne.

— *Autant s'éclairer à la bougie alors,* proteste celle-ci.

— *Si vous n'êtes pas contente, fermez !* menace le représentant de l'ordre.

— *Ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre mouvement,* me dit le militant, *c'est qu'il est vraiment parti de la base. La plupart des chefs des syndicats et du parti* (socialiste) *croyaient que nous n'étions pas prêts. Ils voulaient nous lancer dans une grève d'avertissement. Mais les débrayages de vingt-quatre heures, les grèves perlées, les grèves sur le tas, ça n'impressionne plus personne. Cette fois, on se bat « au finish ».*

Il me raconte comment, la semaine dernière, les 5.000 ouvriers des Ateliers de Constructions Electriques de Charleroi (A.C.E.C.) se lancèrent dans la bagarre malgré l'absence de mot d'ordre central. Les employés municipaux venaient de débrayer, bien que la F.G.T.B. (Centrale Socialiste groupant 700.000 syndiqués) se fût prononcée trois jours plus tôt, à une très faible majorité, contre la grève générale et pour une action de vingt-quatre heures. Les syndiqués étaient allés trouver les responsables, dans l'usine, les traitant de « dégonflés » et rendant leur livret syndical. Réunion dans les ateliers ; grève illimitée décidée par acclamation. Et les 5.000

(Palmer.)

A FONTAINE-LÉVÊQUE, ENTRE MONS ET CHARLEROI.
Les gars veulent marcher sur Bruxelles.

métallos de l'A.C.E.C. se répandent dans Charleroi, débauchant leurs camarades des autres entreprises.

Trente-cinq pour cent des métallos étaient déjà en grève à Charleroi quand leur Fédération, reprenant la tête du mouvement, lança le mot d'ordre de grève générale. Les grands magasins furent contraints à la fermeture, dans la plupart des grands centres wallons, par des cortèges de grévistes ; seuls, les rayons d'alimentation peuvent servir — à condition que les employés aient leur carte syndicale.

Un prétexte

A Bruxelles, que l'on dirait frappée, sauf quelques grandes artères, du black-out des jours de guerre, des monceaux de détritus s'amoncellent dans les rues.

« *Grève au finish* » : c'est l'aile marxiste du mouvement socialiste qui a lancé ce slogan (rapporté des Etats-Unis par André Renard, chef des métallos) dès le 14 décembre, « l'inoubliable 14 décembre », dit l'hebdomadaire « La Gauche », c'est-à-dire avant le comité national de la F.G.T.B.

« *La crise congolaise ? Le mariage royal ? Qu'est-ce que vous n'allez pas chercher, il n'y a aucun rapport* », me répondent des responsables syndicaux visiblement ébahis d'une question aussi saugrenue, quand je les interroge sur les liens possibles de ces deux événements avec la vague de fond actuelle.

La crise congolaise, assurent-ils (et ils le démontrent, chiffres à l'appui) n'a eu que des répercussions minimes sur l'économie belge. Le coût direct des opérations militaires au Congo est de l'ordre de 6 milliards de francs belges ; le coût indirect des troubles congolais (ralentissement d'activité de certains secteurs métallurgiques) peut être estimé à 9 milliards au plus. Au total, l'affaire congolaise a pu coûter un maximum de 3 % du revenu national, cette année ; elle n'a pas fait subir à l'économie belge de dommages durables.

Les investissements belges au Congo ne représentent, en effet, que 5 % des avoirs nationaux. Le gros de ces investissements, qui se trouve au K a t a n g a, a été préservé jusqu'ici. Les banques, de plus, avaient pris leurs précautions ; les investissements belges dans le pétrole et l'aluminium canadiens, en outre, sont suffisants pour assurer la survie des sociétés, même au cas où le Congo serait entièrement perdu pour elles. Les exportations belges au Congo, de leur côté, ne représentaient que 2,5 % du total. Bref, l'économie belge était bien armée pour digérer la perte de cette colonie. Par elle-même, cette perte, qui n'est d'ailleurs nullement consommée, ne pouvait justifier un programme d'austérité et de pénitence nationales.

Mais faute de justifier pareil programme, la crise congolaise, dès juillet, a donné au gouvernement (coalition des sociaux-chrétiens et des libéraux) une occasion (certains disent « *un prétexte bien venu* ») pour rechercher, par les moyens les plus orthodoxes du libéralisme, un assainissement financier.

« *Vous nous avez montré la voie,* me dit un journaliste bruxellois. *La bourgeoisie belge, après ce qui s'est passé chez vous, avait la nostalgie d'un plan Rueff-Pinay.* »

Ce plan, élaboré depuis l'été, visait à mettre fin au déficit budgétaire qui, depuis des années, s'élève à une quinzaine de milliards par an (3 % du revenu national, soit autant que l'impasse que M. Pinay lui-même jugeait tolérable pour la France). Et pour récupérer ces 15 milliards, le gouvernement Eyskens réunit dans une « Loi unique » des mesures, dont la réforme de la Sécurité Sociale, décidée il y a deux ans par M. Rueff, peut être considérée comme un modèle réduit. Ces mesures comprenaient notamment :

— le blocage des salaires des fonctionnaires municipaux pour une durée indéterminée ;

— la subordination du droit à l'allocation chômage à une enquête sur les ressources du chômeur ;

— l'abrogation partielle du droit à la retraite anticipée dont jouissent, comme en France, certains fonctionnaires (les cheminots notamment) ;

— le relèvement des cotisations de la Sécurité Sociale et des prélèvements fiscaux de l'Etat dans les caisses communales ;

— une réduction de 10 milliards des investissements publics ;

— enfin, pour ne pas frapper les seuls salariés, une retenue fiscale de 10 % sur les intérêts perçus par les détenteurs de titres, retenue qui devait fournir 850 millions sur les 15 milliards d'économie ou d'impôts nouveaux.

La goutte d'eau

C'est cette « Loi unique », déposée le 9 novembre avec l'accord des partis de la majorité, qui provoqua, dès le 14 novembre, une grève d'avertissement. Le gouvernement passa outre. L'épreuve de force actuelle s'ensuivit.

Mais l'ampleur et la violence de la riposte ouvrière ne peuvent s'expliquer seulement par le contenu de la « Loi unique ». Celle-ci fut la goutte d'eau (de taille, il est vrai) qui fit déborder un vase rempli à ras bords. La catastrophe minière de Marcinelle, puis les grèves du Borinage avaient déjà fait pressentir que, face à un patronat de choc, il y avait, en Wallonie surtout, un prolétariat de choc.

En septembre 1958, déjà, André Renard écrivait : « *Il faut éviter à tout prix que la prochaine explosion de colère populaire ne s'apaise encore une fois par la promesse de quelques avantages matériels et sociaux dans le cadre d'un capitalisme social. Il*

(Palmer.)

A LIÈGE, DÉFILÉ SOCIALISTE.
Elle ne pourrira pas.

EUROPE AUTO
DANS LE NUMERO DE JANVIER
NOUVELLES VOITURES 1961
Essai international de la nouvelle Taunus
Prix de revient kilométriques (suite)
LE PÉRIODIQUE AUTOMOBILE EUROPÉEN, DANS TOUS LES KIOSQUES 0,75 NF

ANDRÉ KOSTOLANY SI
LA BOURSE
M'ÉTAIT CONTÉE
Voici enfin les secrets de la Bourse dévoilés au profane.. un livre qui l'instruira, qui l'amusera, qui le passionnera.
COLLECTION "MAPPEMONDE" JULLIARD

nous faut de vraies réformes de structure. »

Depuis quatre ans, la gauche du mouvement socialiste fait campagne dans les sections syndicales (qui groupent en Belgique 65 % des travailleurs, contre 25 % en France) pour une rénovation des structures économiques et sociales. La base syndicale a été si bien travaillée par des brochures, des tracts, des conférences, que la grève du 14 décembre dernier eut pour principal slogan : *« Les réformes de structure, le plein emploi, la planification, la nationalisation de l'énergie (électricité, gaz, charbon, cokeries), le contrôle des holdings financiers, la création d'une société nationale d'investissements. »*

Une étrange sclérose

Ce programme économique remarquablement modéré pour un Français et même un Italien, mais qui passe, en Belgique, pour révolutionnaire, donne une première idée de la vétusté de l'appareil et des méthodes du capitalisme belge. Ce pays, pourtant riche en ressources naturelles et humaines, semble en proie à une étrange sclérose. Le taux de croissance de son économie est le plus faible de l'Europe continentale. Une industrie lourde en partie suréquipée, mais aucune industrie de transformation, chimique ou électromécanique, de quelque importance. Un poudroiement de petites et moyennes entreprises qui préfèrent tomber en décadence plutôt que de se placer, par des emprunts, sous la coupe des puissances financières. Une fuite permanente de capitaux, 20 % de l'épargne (30 % en 1958) allant s'investir à l'étranger faute d'oser ou de trouver à se placer dans l'économie stagnante du pays.

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que la Belgique (bien qu'elle compte proportionnellement deux fois plus de petits commerçants que la France, où le petit commerce est notoirement pléthorique) souffre de chômage structurel : 100.000 sans-travail, soit 5 % des effectifs, qui deviennent rapidement 300.000 quand une récession survient.

(Palmer.)

SUR LES QUAIS DE LIÈGE, 5 HEURES DU SOIR.
Décidée par acclamations.

(Palmer.)

A LIÈGE, DRAPEAU NOIR.
Une vérité vieille d'un siècle.

Dans un proche avenir, ce chômage structurel risque de se trouver fortement aggravé par la crise charbonnière qui a frappé, avant toutes les autres, les charbonnages vétustes du Hainaut (qui comprend le Borinage), région atteinte ou menacée de mort lente.

Quaregnon, dans le Borinage, ne compte plus, pour 19.000 habitants, qui 400 ouvriers occupés contre 2.600 il y a deux ans. Framerie, 12.000 habitants, a perdu 1.750 emplois ; Jemmapes en a perdu 700 sur 2.100...

L'année prochaine, quand toutes les fermetures décidées auront été exécutées, les bassins du Centre et du Borinage auront été amputés de 60 % de leur capacité, et les bassins de Charleroi et de Liège du tiers de la leur. Jusqu'ici, alors que le programme d'assainissement minier n'est exécuté qu'aux trois quarts, 30.000 emplois ont déjà été supprimés dans le Hainaut, dont 12.000 pour le seul Borinage.

Là même où, comme en Campine, aucune fermeture de puits n'a eu lieu, la rationalisation évince les travailleurs. La mine a licencié 37.500 personnes depuis 1958. L'agriculture, le textile, le cuir, les transports se débarrassent d'une main-d'œuvre devenue excédentaire.

Le contrôle des banques

Chaque année, il s'agirait de reclasser 20.000 travailleurs tout en créant des emplois pour les 10.000 jeunes qui arrivent annuellement en surnuméraire sur le marché du travail. Qu'est-il prévu pour absorber 30.000 travailleurs nouveaux par an dans un pays de 8 millions d'habitants ? La réponse est dramatiquement simple : rien. La Belgique ne possède pas le moindre organisme de planification ; elle ne possède même pas un service de prévision conjoncturelle. Le capital financier règne sans partage. Un système fiscal archaïque qui permet, dans les professions non salariées, entre 30 et 66 % de fraude fiscale, et qui fait de la Belgique le pays moderne le moins imposé, contraint l'Etat à chercher constamment, auprès des sociétés financières, des emprunts dont il doit négocier les conditions et qui placent toute l'économie sous le contrôle des banques privées.

C'est cette situation d'ensemble qui explique que les « réformes de structure » soient devenues pour le mouvement ouvrier wallon un cri de guerre et une nécessité vitale. C'est elle qui explique qu'une grève générale ait pu être déclenchée, non pas sur des revendications matérielles immédiates, mais sur un programme politico-économique. L'accusation de « grève politique », de « grève insurrectionnelle », lancée par le gouvernement, par les syndicats chrétiens, et par le haut clergé, ne manque pas de fondement : que l'économique passe par la politique est une vérité vieille d'un siècle, que les syndicats chrétiens flamands sont les derniers, en Europe, à ne pas avoir découverte.

Leurs camarades français, eux, en sont pleinement pénétrés : si la France, d'ici quelques années, voit se poser, faute de réformes de structure nécessaires, le problème du plein emploi, sur une échelle plus vaste encore que la Belgique, l'unité syndicale ne manquera pas de s'y faire sur un programme de planification impérative et jusqu'au renversement du capitalisme inclusivement : la C.F.T.C. l'a déclaré en toutes lettres. Les grèves de Nantes-Saint-Nazaire — région qui ne manque pas de similitude avec le Hainaut — en ont donné un avant-goût. La C.S.C. belge, pendant ce temps, s'oppose à un programme beaucoup moins radical.

Un ordre humain

Aussi est-il piquant de voir que la Centrale chrétienne flamande, encouragée par le gouvernement et par le haut clergé à *« s'opposer à la grève révolutionnaire par tous les moyens »*, se trouve désavouée par la Confédération internationale des syndicats chrétiens (C.I.S.C.), qui a exprimé sa solidarité aux grévistes, farouchement anticléricaux pour la plupart. La C.S.C. se trouve même désavouée par des membres du bas clergé qui, à la suite de la condamnation du mouvement de grève et de ses « meneurs » par le cardinal Van Roey, a fait distribuer à la messe de Noël, dans les églises de Seraing, une circulaire signée *« Les prêtres de Seraing »*, qui déclare notamment :

« Entraînée par ses militants, bien sûr, mais soulevée par une vague de fond plus lointaine, la classe ouvrière a cessé le travail. Tout ce qui touche à ses fils atteint l'Eglise. Elle ne se résigne pas à la condition prolétarienne qu'elle tient pour la honte de ce siècle. Que demande le monde du travail ? Simplement sa juste place dans la nation. Il ne veut pas être traité en inférieur... Dans ce domaine, les responsabilités incombent pour une bonne part aux pouvoirs publics. Des efforts ont été faits mais des réformes de base doivent être entreprises. Il ne faut pas craindre de les aborder hardiment. Ce qu'attend la classe ouvrière, ce n'est pas un ajustement partiel, c'est une solution plus entière et durable. C'est un ordre humain. »

Pendant que quinze mille grévistes manifestaient, mardi dernier, dans le bastion ouvrier de Seraing, je me trouvais dans le bureau d'André Renard, chef du Syndicat des métallurgistes et l'un des principaux leaders de la gauche socialiste. La radio diffusait les noms d'une nouvelle série de bourgmestres qui, rejetant la consigne du ministre de l'Intérieur, refusaient de signaler à Bruxelles les fonctionnaires locaux en grève.

Le temps qu'il faudra

Je demande à André Renard :

« Quelle issue voyez-vous au mouvement ?

— *Le retrait de la « Loi unique », rien de moins.*

— Le Parlement s'est mis en vacances le 24. Il ne rentre que le 3 janvier, dans l'espoir que la grève pourrira d'ici là.

— *Elle ne pourrira pas, elle se durcit.*

— Si la loi unique est retirée...

— *Elle le sera.*

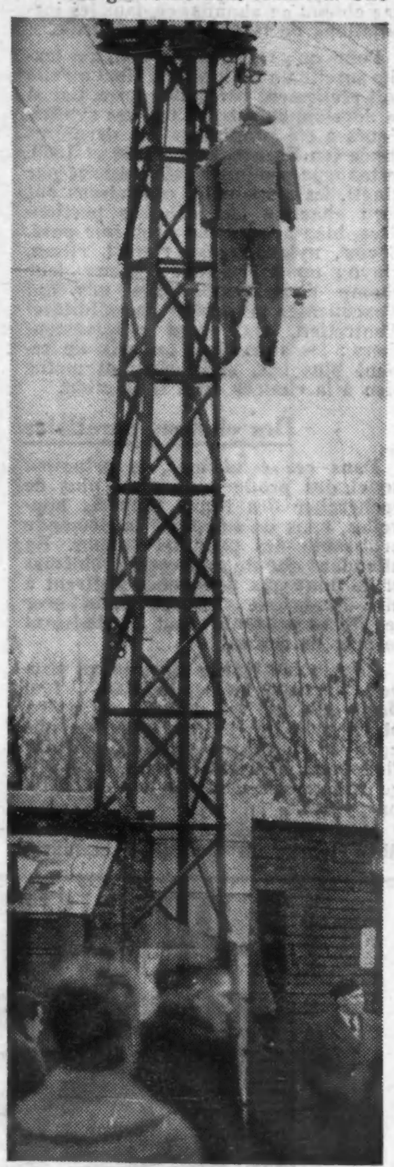
— ...le gouvernement tombera. Une coalition socialistes-chrétiens-sociaux prendra la relève. Quelles sont les chances de voir adopter les réformes de structure ?

— *Nous les imposerons. Nous ne nous contenterons de rien de moins. Elles ont été adoptées officiellement comme programme du P.S.B. à son dernier congrès.*

— Il vous faudra pourtant négocier avec les chrétiens-sociaux. Dans quelle proportion accepteront-ils les réformes socialistes ? 50 % ? 100 % ?

— *Entre 50 et 100 %. Pas moins. Nous tiendrons le temps qu'il faudra.*

MICHEL BOSQUET.



(Palmer.)

M. EYSKENS, PENDU EN EFFIGIE.
On se bat « au finish ».

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT.44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle
"AIGLON"
ensembles décoratifs et fonctionnels

la voie communiste
ORGANE MENSUEL DE L'OPPOSITION COMMUNISTE. Directeur politique G. SPIZER
No SPECIAL pour le
40e anniversaire du parti communiste français
Numéro de JANVIER en vente dans les kiosques
Administration : 60, rue René-Boulanger • C.C.P. 1045927 Paris

SCIENCES

Le chant du polypropylène

● ***Un professeur italien invente une fibre synthétique réellement révolutionnaire.***

LES grandes sociétés mondiales productrices de fibres synthétiques (Péchiney en France, Mitsui et Mitsubishi au Japon, I.C.I. en Grande-Bretagne, ainsi que Royal Dutch aux Pays-Bas et Novamont aux Etats-Unis) négocient actuellement avec la maison italienne Montecatini l'utilisation des brevets concernant une nouvelle matière textile. Cette fibre, fruit des travaux que le professeur italien G. Natta dirige depuis plusieurs années, est constituée par du polypropylène : produit de polymérisation du propylène, gaz obtenu en abondance dans les installations de traitement du pétrole.

Pour qu'une nouvelle matière textile suscite un tel intérêt, il faut qu'elle soit réellement révolutionnaire. Car si le développement des textiles synthétiques a été prodigieux ces dernières année (en France, entre 1950 et 1960, le tonnage produit a été multiplié par vingt), les principales utilisations ont reçu chacune une solution particulière, bien adaptée au problème posé. Crylor, nylon, tergal, rhovyl, rilsan, vinyon ou saran ont chacun leur champ d'application. Les uns ont d'excellentes propriétés de solidité et d'entretien, mais sont relativement chers ; les autres ont un prix de revient plus bas, mais résistent moins bien à la chaleur ou à la traction.

Des chaînes parallèles

Dans ces conditions, le principal souci des producteurs n'est plus de rechercher des fibres toujours nouvelles, mais de satisfaire la demande croissante des produits connus. En attendant que de nouveaux problèmes et de nouveaux débouchés s'offrent à elle, l'industrie s'efforce d'améliorer les fibres existantes tout en abaissant le prix de revient.

Pour qu'un textile entièrement nouveau intéresse les producteurs, il faudrait qu'il ait les qualités du nylon et un prix de revient aussi bas que celui du rhovyl, ce qui paraissait difficilement réalisable. Or il semble que ce soit précisément le cas du polypropylène.

Mais tout d'abord, qu'est-ce qu'une fibre textile et pourquoi certaines d'entre elles sont-elles meilleures que d'autres ?

Toutes les matières plastiques, et en particulier les fibres synthétiques, sont constituées par des molécules très grosses — macromolécules — obtenues à partir d'une molécule de base, le monomère, par polymérisation. Celle-ci soude plusieurs molécules du monomère, qui forment ainsi une longue chaîne qui peut être droite, enroulée en pelote, ou ramifiée en tous les sens. Les propriétés de la matière obtenue dépendent aussi bien de la nature du monomère que de la longueur des chaînes macromoléculaires et de leur forme, comme de la position finale des macromolécules les unes par rapport aux autres.

Ainsi pour qu'une matière soit filable et donne une bonne fibre, il faut qu'elle soit constituée par des chaînes droites et suffisamment longues et que ces chaînes soient disposées parallèlement les unes aux autres. Si la fibre doit être solide, des liaisons doivent s'établir entre les différentes macromolécules voisines pour les empêcher de glisser les unes sur les autres.

Du même côté

Les matières textiles naturelles sont constituées de cette façon ; coton, laine, soie sont formés de longues chaînes macromoléculaires (ces chaînes ne sont « longues » qu'à l'échelle moléculaire ; elles ne dépassent pas, en fait, un ou deux millièmes de millimètre) disposées parallèlement et liées les unes aux autres par des liaisons latérales.

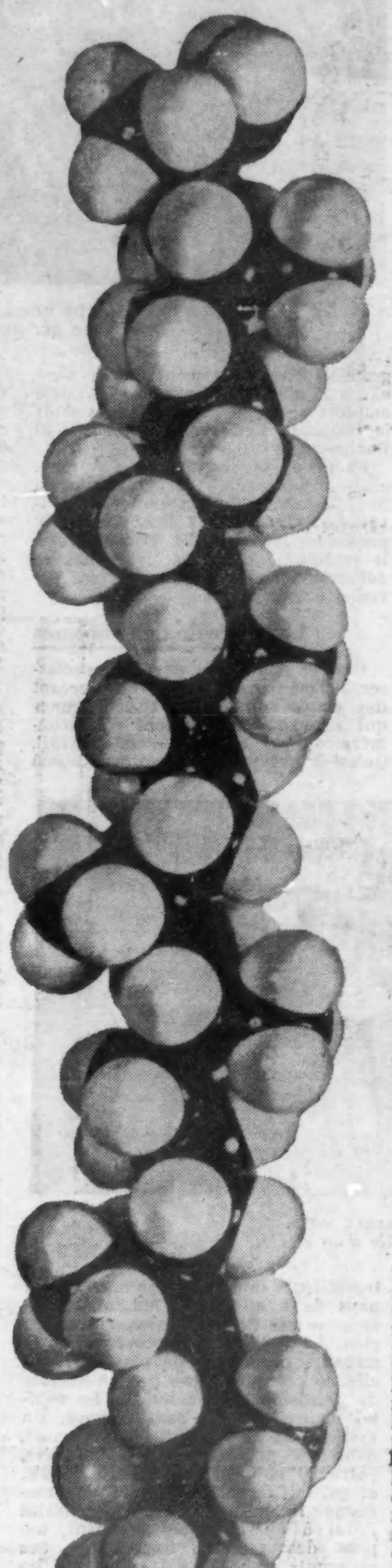
Les chimistes, pour obtenir des textiles ayant les mêmes propriétés, ont un peu imité la nature. Ils ont sélectionné les molécules monomères qui, grâce à leurs extrémités réactives, ont tendance à s'unir en chaînes longues et droites. On force ensuite ces chaînes à s'orienter parallèlement les unes aux autres. Pour cela, le fil obtenu en passant la matière par les trous d'une filière est très fortement étiré, ce qui l'amincit et peut multiplier sa longueur par huit. Simultanément, les longues molécules de la fibre s'orientent dans le sens de la traction, se rapprochent, et permettent ainsi aux forces de liaison secondaires de les unir solidement. Le brin obtenu aura une cohésion, une ténacité bien meilleures que le gros fil initial.

C'est cette orientation des molécules qui fait que les soies étirées et le manche moulé d'une brosse ont des propriétés très différentes, alors que la matière première peut être la même.

Le grand souci des chimistes est donc de ranger les macromolécules le long de la fibre et de les rapprocher suffisamment pour que des forces d'attraction, qui n'apparaissent qu'à de faibles distances, puissent jouer pour donner de la cohésion au fil.

Or les résultats obtenus ne sont pas parfaits, et cela pour deux raisons : d'une part, l'étirage est un moyen assez grossier d'orientation des molécules ; d'autre part, les longues chaînes polymérisées, même orientées parallèlement, ne se laissent pas toujours rapprocher suffisamment pour que des forces de cohésion puissent se développer.

Cette dernière circonstance tient au fait que les molécules élémentaires qui forment les maillons de la chaîne du polymère ne sont pas symétriques, mais portent généralement des ramifications latérales qui forment des protubérances. Quand on opère la synthèse d'une macromolécule à partir de ces maillons élémentaires, les ramifications des différentes molécules du monomère se disposent au hasard tout autour de la chaîne, qui est hérissée de « pointes » à la façon d'un barbelé.



(Archives.)
MOLÉCULES DE POLYPROPYLÈNE.
Une question d'orientation.

On conçoit que deux chaînes parallèles ne peuvent s'approcher qu'autant que leurs « épines » le leur permettent. Leur rapprochement pourrait être pourtant bien plus intime si les ramifications latérales, au lieu de foisonner dans tous les sens, s'alignaient sagement d'un même côté de la macromolécule. Il faudrait pour cela pouvoir orienter chaque molécule du monomère avant de l'accrocher à la suite de ses semblables.

Cette orientation, que la nature réalise souvent, les savants ne savaient pas la faire. L'originalité des travaux du professeur Natta réside précisément dans ce que ses macromolécules sont isotactiques, ce qui signifie que les ramifications latérales de toutes les molécules de propylène qui forment la longue chaîne polymérisée sont situées d'un même côté de cette chaîne.

Comme le gros sel

Ce n'est évidemment pas en orientant les molécules à la main que ce résultat a été obtenu, mais en choisissant un catalyseur convenable. (Les catalyseurs, par leur présence lors d'une réaction, souvent en quantité infime, rendent celle-ci plus rapide et plus facile. Quand il y a plusieurs réactions possibles, le catalyseur peut en favoriser une au détriment des autres). La nature du catalyseur employé reste secrète, quoiqu'on ait beaucoup parlé du trichlorure de titane, ainsi que des corps apparentés au groupe des alfines.

La façon d'agir de ce catalyseur est très intéressante. Sa surface se couvre au cours de la réaction d'une multitude de chaînes macromoléculaires, qui sont fixées au cristal par une extrémité, l'autre restant libre, comme les poils d'une barbe. L'analogie ne s'arrête pas là, car ces « poils » s'allongent non pas par leur extrémité libre, mais par la racine. Une molécule de propylène se glisse entre la surface du catalyseur et le bout de la chaîne et se soude à celle-ci. Au passage, le catalyseur la maintient dans une position bien définie, la même que celle des molécules précédentes de la chaîne. Ce processus explique l'isotacticité du fil obtenu.

Les conséquences de cette orientation rigoureuse des macromolécules sont remarquables ; celles-ci finissent par former un édifice si régulier que le polypropylène donne des cristaux, tout comme le quartz ou le sel de cuisine. En ordonnant les chaînes du polypropylène, on a vu le phénomène exceptionnel d'une matière plastique cristallisée, formant des dessins un peu analogues aux fleurs de givre sur les fenêtres en hiver. Et les forces de cohésion qui unissent les macromolécules cristallisées font que la fibre obtenue en filant le polypropylène a une résistance hors de pair. (Il faut remarquer que déjà quelques textiles connus, comme le tergal ou le nylon, ont de légères tendances à la cristallinité, ce qui explique leurs qualités, mais c'est la première fois que l'on peut parler de fibre entièrement cristallisée.)

Deux éléments

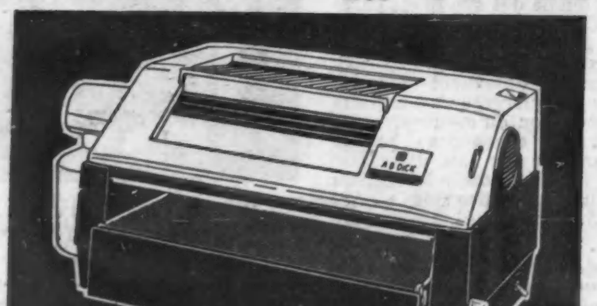
La nouvelle fibre renverse la tendance qui prédominait dans la fabrication des matières textiles, et qui faisait appel à des molécules monomères relativement compliquées, gage — semblait-il — de leur bonne qualité. Les monomères actuels comportent souvent des cycles, plusieurs fonctions chimiques, et sont constitués par des atomes de plusieurs sortes. Le nylon, par exemple, fait intervenir le carbone, l'hydrogène, l'azote et l'oxygène. (Cette tendance résulte peut-être de l'exemple des fibres naturelles ; ainsi la soie comporte les mêmes quatre éléments, et la laine contient, en plus, du soufre.) De même, on formait des polymères complexes en réalisant des copolymérisations de deux monomères différents, dont les molécules s'accrochaient au hasard pour former les macromolécules de la matière plastique.

Avec le polypropylène, la technique aborde des monomères très simples, aussi bien par la structure de la molécule que par la nature des éléments qui la forment : carbone et hydrogène. Cette simplicité explique l'abondance et le bas prix de revient de la fibre polypropylénique.

Le nombre et la diversité des applications que la science tire actuellement des propriétés de la matière cristalline dépassent tout ce qui pouvait être imaginé il y a encore cent ans, quand la taille des pierres précieuses constituait le plus gros de l'exploitation de l'état cristallin. Le quartz piézo-électrique et les transistors hier ; les masers et le polypropylène aujourd'hui... Demain tiendra assurément ses promesses.

JACQUES BURMAND.

LA PREUVE *par la* COPIE!



A·B·DICK photocopie tout :

TOUT ce qui est imprimé, dactylographié, manuscrit, dessiné, photographié, tiré au duplicateur (feuilles volantes ou pages reliées)...

TOUTES les couleurs d'encres, de crayons, de stylos à bille de toute origine, de rubans machine...

ET ses copies sont d'un noir intense permanent, sur un fond franchement blanc : plus de copies brunes, jaunâtres, fades, illisibles.

A • B • DICK = copies totales et durables !

YAC

Démonstration gratuite et sans engagement :

Y. A. CHAUVIN

Concessionnaire exclusif pour la France

4 bis et 6, rue aux Ours, PARIS (3e)

TURbigo 84-35 +

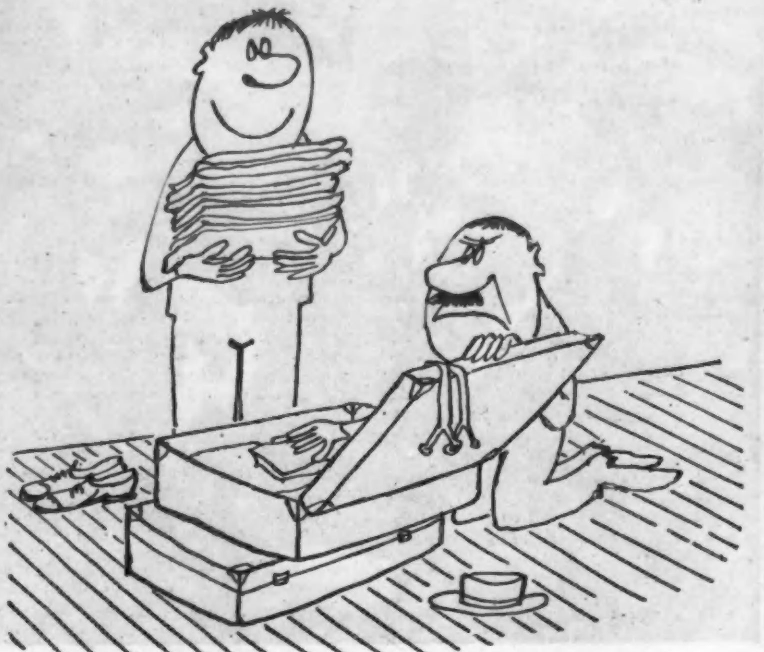
8.303

Demandez la CARTE-TEST A • B • DICK/YAC

EN 1961, JE SERAI GENTIL !...

par SINÉ

J'aiderai les vieillards en difficulté...

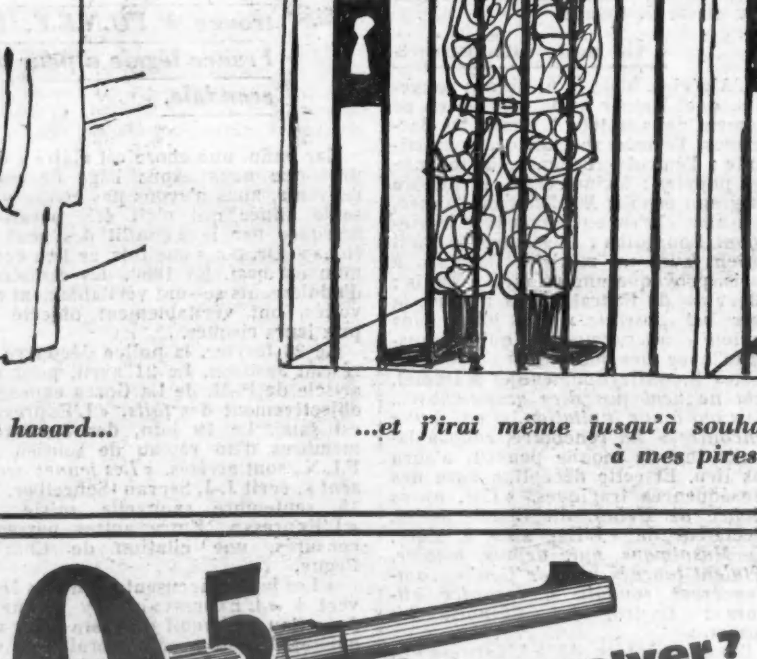


J'aiderai les activistes à faire leurs valises...

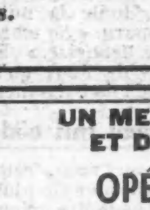
Je ne jouerai plus aux jeux de hasard...

...et j'irai même jusqu'à souhaiter une bonne « santé » à mes pires amis.

jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
CADEAUX
POUR MONSIEUR
187, BD SAINT-GERMAIN



UN METIER JEUNE ET D'AVENIR :
OPÉRATEUR PSYCHOTECHNICIEN
Formation sérieuse. Cours oraux et par correspondance :
- GRAPHO et MORPHO-PSYCHOLOGIE
- PSYCHOLOGIE APPLIQUEE
- OPERATEUR-PSYCHOTECHNICIEN
- PROMOTION SOCIALE
- PSYCHOLOGIE des PROFONDEURS



Documentation gratuite :
I. C. H.
PSYCHOTECHNIQUE
(service EX)
62, avenue Foch
MARCQ-LILLE (Nord)

(Dalmas.)

K.S. KAROL AVEC M. KROUCHTCHEV AUX USINES RENAULT (*).
Une charnière qui n'a pas fonctionné.

L'ANNÉE 60

Qui es-tu ?

● ***Le plus récent des collaborateurs de « L'Express » passe en revue le film de l'année 1960 à travers une collection du journal et le travail de ses collègues.***

SUR une table, cinquante-deux numéros de « L'Express ». Il y a là toute une année, celle qui va mourir après-demain. Une année, pour un journal comme le nôtre, cela se chiffre en événements triés, commentés, vécus. Pour celle-ci, combien ? Pas moins de cinq cents, de toutes tailles et de tous modèles, depuis l'indépendance du Cameroun jusqu'aux grèves de Belgique. Au bout de ces 365 jours — pardon : 366 ! — une question monte aux lèvres : *Année* 1960, *qui es-tu ? Quel nom porteras-tu dans l'Histoire ?*

Question prématurée, dira-t-on ? A défaut, d'y répondre, examinons ce passé tout neuf. Comme, après le générique, les premières images d'un film.

Le 7 janvier, à la une de « L'Express », la mort frappe les trois coups. Trois jours plus tôt, au « lieu-dit Villeblevin », Camus a rencontré l'Absurde. Le lundi 4 au soir, à Tunis, où il vient d'arriver pour attendre la réponse du G.P.R.A. à de Gaulle, Jean Daniel apprend la nouvelle et, toute la nuit, médite sur son ami disparu. « *Sa mort, c'est le glas de notre jeunesse.* » Et pourtant, ce n'est pas de mort qu'il faut parler d'abord, mais de naissance.

Un barrage qui cède

Qu'on y songe : pour nous, cette année n'a été qu'un millésime de plus, un peu mouvementé peut-être. Nous dirons : « C'est en 1960 que telle chose advint : les Barricades, le procès Jeanson, le voyage de K. en France ». Ou, un étage au-dessous : « L'année de l'été pourri et du mariage de Margaret ». Quoi de neuf, en somme ? Le petit Shah est né. Mais pour des millions d'enfants à venir, ces douze mois épelleront dans leurs livres d'école l'An Premier de l'Afrique. En 1960, dix-sept pays (dix-huit en comptant Chypre !) ont accédé à l'indépendance. De Dakar à Yaoundé et de Bamako à Tananarive, les reporters de « L'Express », effectuant plus de vingt voyages par avion, assistent à cet événement : la décolonisation massive d'une partie du monde. C'est comme un barrage qui cède, et par où les réalités du siècle s'engouffrent en rafales. Et, sans doute, un tel torrent ne peut-il s'écouler sans tragédies ni convulsions. A Yaoundé et à Douala, Claude Krief est témoin des déchirements du Cameroun, à Bamako, de la rupture du Mali. A Léopoldville, Jean Daniel vit les journées terribles de juillet, l'affrontement des forces : Lumumba contre Tschombé ; le sang, la haine, le bruit et la fureur. « *Au Congo,* confiera-t-il plus tard, *j'ai eu l'impression d'assister à des scènes de « Lorenzaccio » : une révolution qui portait en elle-même sa décadence, des combattants ayant la vision dégradée de leur propre combat.* » Qu'importe, le fait est là : conditionné par lui-même — son être mental, ses passions, ses dieux — l'homme ne veut plus l'être par l'homme. Au cours de 1960, l'Afrique noire se scinde en deux groupes : celui qui garde encore un contact quasi filial avec l'Europe, celui qui a tranché le cordon ombilical. Et l'Algérie, naturellement, devient leur pierre de touche.

« Ils nous ont trahis »

L'Algérie... Mais le fil de nos souvenirs, quel lecteur ne le déroule en ce moment dans sa tête ? Massu, les Barricades, l'armée spectatrice, complaisante ; l'émeute réprimée, la tournée des popotes ; Melun, enfin, et l'heure du grand espoir. Au début de l'année, Jean Daniel s'est entretenu avec le président Bourguiba ; une entrevue qu'il obtient avec un ministre français, à Paris, provoque une relance à Tunis ; interview de Fehrat Abbas : « *Oui, la paix est possible.* » En juin, dans l'avion — aller, retour — qui le transporte avec des journalistes : « *Optimistes ?* confie Boumendjel à Daniel, *cela ne veut pas dire grand-chose... Mais oui à une invitation, et oui à une rencontre.* » La rencontre, celle à laquelle tout le monde pensait, n'aura pas lieu. Et cette déception aura des conséquences tragiques. « *Car, après l'échec de Melun,* dit Claude Krief, spectateur de « L'Express » à Alger, *les Musulmans qui, depuis janvier, s'étaient tournés vers de Gaulle, commencèrent soudain à regarder ailleurs : Castro, les Chinois, les Russes.* »

Deux reporters de « L'Express » : Krief, de La Gorce, témoignent qu'en 1960 le fossé se creuse chaque jour davantage entre les deux communautés. A chaque discours de de Gaulle (autodétermination, cessez-le-feu, « laissez les couteaux au vestiaire »), répondent les affirmations de Ferhat Abbas : « Pas d'Algérie algérienne à direction française. » Le 16 novembre, à l'heure où le tribunal des Forces Armées remet Lagaillarde en liberté, l'Elysée annonce le Référendum. Et brusquement, tout se rompt d'un seul coup, un jour de décembre, en quelques heures : le silence, le mythe volent en éclats. « *Evénement stupéfiant,* téléphone de La Gorce. *Tournant décisif de la guerre.* » Les masses musulmanes ont bougé.

Restent la peur et, pour certains, le désespoir. Ce désespoir qu'en février un jeune Algérois hurlait à un reporter de « L'Express » : « *Oui, j'ai marché avec les barricades, j'ai cru que nous allions en sortir une fois pour toutes. Et puis, ils nous ont trahis, tous : Ortiz, l'Armée, la France, les Arabes. On est foutus.* » Au seuil de l'année nouvelle, une situation a pris fin en Algérie. La question n'est pas seulement : quelle situation la remplacera ? mais : que répondrons-nous à cette génération d'au-delà de la mer, élevée dans la colère et dans l'absurde ?

Mais ici même, que répondrons-nous à nos enfants ? A ce gosse de vingt ans, par exemple, qui nous jette sa feuille de route au visage ?

● ***Les jeunes accusent. La démocratie, on la trouve à l'U.N.E.F. La France légale a peur du scandale.***

Car enfin, une chose est claire : depuis que nous avons l'âge de nous souvenir, nous n'avons pas connu une seule année qui n'ait été, paraît-il, marquée par le « conflit des générations ». Or, pour une fois, ce lieu commun est *vrai*. En 1960, des centaines d'adolescents se sont véritablement révoltés, ont véritablement objecté et pris leurs risques.

Le 24 février, la police découvre le réseau Jeanson. Le 21 avril, pour un article de P.-M. de La Gorce exposant objectivement des *faits*, « L'Express » est saisi. Le 10 juin, des étudiants, membres d'un réseau de soutien au F.L.N., sont arrêtés. « *Les jeunes accusent* », écrit J.-J. Servan-Schreiber. Le 15 septembre, nouvelle saisie de « L'Express ». Entre autres passages censurés, une citation de Charles Péguy.

« Les jeunes accusent », oui. Ils écrivent à « L'Express », ils y viennent. Jean Cau les reçoit et relate leurs angoisses, leur tourment moral, leur volonté d'action, leur impression de solitude. Solitaires ? Le 6 septembre, au lendemain de l'ouverture du procès Jeanson, éclate le manifeste des 121, proclamant le respect du droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie. Ont signé des universitaires, des journalistes, des savants, des écrivains : Madeleine Chapsal fait une enquête auprès de certains d'entre eux, Maurice Blanchot, Maurice Nadeau, et, tout de suite, le mot « jeunes » vient à leurs lèvres. « *C'est à cause de ce que nous avons écrit que certains jeunes ont pris les positions qu'ils ont prises... Il s'agit pour nous, non pas de les précéder, mais de les rejoindre.* » Le 21 septembre, Jean-Paul Sartre qui, dans la préface d' « Aden Arabie », demandait aux « vieux » de laisser l'adolescent Nizan « parler à ses frères », adresse au Tribunal militaire une lettre exprimant sa solidarité totale avec les inculpés. Ainsi, jamais, il est vrai, le divorce n'a été aussi grand entre la génération nouvelle et l'ancienne, mais jamais non plus certains aînés ne se sont aussi totalement ralliés à ceux qui, traumatisés à vingt ans par une guerre, ont choisi des positions extrêmes.

(*) A gauche, M. Louis Joxe ; à droite, M. Pierre Dreyfus, directeur de la Régie Renault.

Les déserteurs

En 1960, les événements vont vite et revêtent parfois une allure assez étrange. Il n'y a plus ni démocratie ni Parlement, du moins où on les cherchait d'habitude. Car ils existent ailleurs : « *La démocratie,* dit Jean Cau, *je l'ai retrouvée à l'U.N.E.F.* » A l'heure où une assemblée muselée, réunie quand il plaît au Prince et totalement débranchée du pays (encore Jean Cau : « *Même les paysans n'écrivent plus à leur député* ») profite de ses retrouvailles pour débiter des plaisanteries de corps de garde sur les invertis et les prostituées, les étudiants, réunis en congrès, donnent une leçon de libre débat, éclairé et sérieux. « *Nous sommes ici pour discuter et pour construire.* » Leur majorité, bien sûr, n'approuve pas ceux qu'on appelle les « déserteurs » mais elle s'efforce de les comprendre, au-delà des catégories périmées. Les étudiants, d'ailleurs, ne s'en tiennent pas là. Ils proclament cette évidence qu'en 1960, être « apolitique » c'est accepter la politique du pire. Par-dessus les frontières, ils tendent la main à «ceux d'en face» pour un avenir réconcilié. En 1960, « L'Express » ouvre ses colonnes à Pierre Gandez, et ce n'est que logique : cette année, la jeunesse s'est portée en flèche du pays.

En 1960, la France légale a vécu dans la peur du scandale, comme une bonne famille bourgeoise. « On ne

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

parle pas des rats à table », des ratons encore moins, 1960 a été une course contre la montre, manquée par de Gaulle. Rien d'étonnant que la jeunesse soit allée si vite. Elle sait qu'elle a un monde à bâtir. Un monde, lui aussi, déchiré et divorcé.

● *Le choc de l'année : un nouveau monde grouillant à l'O.N.U. Une vedette : Krouchtchev.*

Année-jeunesse mais aussi, en effet, année-divorce. Le 23 mars, Krouchtchev, dit K.S. Karol, veut la paix et tend la main à l'Occident. Mais cette main, qui la prendra ? Le 5 mai éclate l'affaire du l'U-2 ; le 16, la Conférence au sommet est ouverte ; le 18, elle se referme sur un échec. Comme Melun, Paris est une « charnière » qui n'a pas fonctionné et le monde, du même coup, se replonge dans la guerre froide. On songe à l'influence que certains hommes, même écartés du pouvoir, pourraient avoir dans les mois qui viennent. Bevan, par exemple, dont Karol est l'ami depuis des années. Mais Bevan meurt le 6 juillet.

L'O.N.U., maintenant, occupe la scène. L'affaire du Congo est pour elle le test majeur, l'épreuve d'efficacité et d'aptitude, non concluante encore après six mois. Le 19 septembre, un navire étonnamment symbolique accoste aux rives de l'Hudson, portant Krouchtchev et la fortune du camp socialiste ; cependant, la sensation de ces journées est due à Fidel Castro que la police américaine protège... de ses admirateurs porto-ricains. Les lourdes journées qui suivent sont dans toutes les mémoires. Jean Daniel, qui y assiste, y reçoit un « choc », étranger d'ailleurs aux affaires internationales traitées, et qu'il exprime ainsi à l'auteur de ces lignes : *« J'y ai vu,* dit-il, *le déclin d'un monde. De notre monde. Jusqu'en* 1960, *l'Occident avait pu connaître des revers, il n'en gardait pas moins sa suprématie. « Paris », par exemple, quel mot prestigieux ! Or, cette année, la roue a tourné. Pour tous ces peuples réunis à New York, « Paris » est devenu soudain un mot vide. De ce qui l'intéresse, le passionne, l'Hindou parle maintenant à un Africain, le Russe à un Chinois, le Chinois à un Arabe. Nous allons vers un monde où nos voix ne se feront plus entendre. »* Pour K.S. Karol, aussi, le « choc » de l'année s'est produit en Amérique. Il y suivait la campagne électorale de Kennedy, prudente, attentiste, et il y fut frappé par l'aspect de l'opinion publique, *« une opinion terriblement mal informée, dépolitisée et inconsciente. En* 1960, *malgré la démocratie et la liberté, l'élite au pouvoir a la même facilité de faire accepter ses décisions qu'en Russie, pays du « totalitarisme ». Ici et là, des masses conditionnées par l'énorme machine de propagande n'ont aucun sens critique à l'égard des vérités qu'on leur proclame d'en haut. »* Ainsi, deux blocs antagonistes, étrangement mimétisés dans leur lutte pour le partage du monde. De quel côté la balance penchera-t-elle ?

Elle a déjà penché, répond leur commun maître. L'économie mondiale, nous y voici.

(Dorka.)

MICHÈLE MANCEAUX AVEC MICHELANGELO ANTONIONI.
Mais l'âme ?

● *Les nationalisations de Castro et les matières premières soviétiques.*

1960 a creusé beaucoup de tombes : Camus, Pasternak, Supervielle, Bevan, de Broglie, Jacques Becker, Richard Wright... Un homme, aussi, est parti sans grand bruit, moins de bruit qu'Ali Khan ou Fausto Coppi. Il s'appelait John D. Rockfeller junior. Il était le fils de celui qu'on nommait John D. tout court et sa vie, sobre, timide, effacée, se passa à distribuer une partie des milliards trop lourds entassés par son père. Le capitalisme se niant lui-même. Année 60, est-ce encore un de tes signes ?

Deux faits dominent. Le premier est un acte sans précédent, la nationalisation, par Fidel Castro, d'un fief du Cartel international des pétroles. Le second, l'accroissement des fournitures de matières premières soviétiques à un pays neutraliste (l'Inde), voire à un pays englobé dans le camp occidental (l'Italie : 5 millions de tonnes de pétrole à la moitié du prix mondial). *« Oui,* déclare Michel Bosquet, dressant le bilan de ses enquêtes, *la balance a penché, et vers le camp socialiste. Tout, pour* 1961, *annonce qu'elle penchera encore davantage, et d'abord, une probable récession de l'Occident. Cette récession a déja commencé aux Etats-Unis où le déficit atteint de 4 à 5 milliards de dollars. Elle va maintenant se développer en Europe, que la crise de l'automobile a déjà atteinte* (17 octobre : 3.000 ouvriers licenciés chez Renault). *Comment y parera-t-on ? C'est l'impasse ! l'Occident ne se sauvera plus sans renouveler ses méthodes. En France, le gouvernement s'en est rendu compte. Il a déjà pris des mesures : le projet de loi qui stipule le transfert des Halles hors de Paris d'ici* 1966, *par exemple. Mesures « révolutionnaires » pour certains, mais incomplètes. Où cela nous conduira-t-il ? »*

(Match.)

JEAN DANIEL AVEC AHMED-BOUMENDJEL, DANS L'AVION DE MELUN (*).
« Oui, la paix est possible ».

● *Cinq tremblements de terre, 62 journées d'émeute, un Prix Nobel et un Oscar français.*

Où cela nous conduira-t-il ? Restons dans le temps écoulé : car il s'est passé, en 1960, beaucoup, beaucoup d'autres choses.

En 1960, il y a eu cinq tremblements de terre, 62 journées d'émeutes, 366 jours de guerre en Algérie et trois aboiements de la force de frappe, à Reggane. Cependant, si l'année-terre marchait en somme, bon pas, l'année-espace se traînait — du moins notre avidité de sensationnel en ce domaine la voit-elle ainsi — comme cette équipe de France des Jeux Olympiques, dont Alfred Sauvy, envoyé spécial de « L'Express » à Rome, décrivait les rares succès ; à part deux capsules américaines récupérées, le seul exploit est celui de Spoutnik V ramenant des animaux vivants, le 19 août, après 700.000 kilomètres en vol. En 1960, le bien, le mal se sont disputé, à égalité, une étonnante partie de suspense. Eichmann capturé, l'assassin de Trotsky libéré. Le 2 mai, un homme appelé Caryl Chessman a été, après douze ans d'agonie, légalement assassiné dans une chambre à gaz. Au Vatican, une entreprise d'envergure se dessine : la réconciliation des Eglises, prélude possible à un rassemblement des croyants au Dieu unique en face du matérialisme. En France, l'Eglise, tout en prenant des positions nuancées sur la guerre d'Algérie, a reconnu le droit à l'insoumission en cas d'ordres contraires à la conscience. De nombreux chrétiens se sont signalés par leur engagement dans l'objection, le service civil et la non-violence.

L'effort vers la vérité

En littérature, tous les événements de l'année témoignent d'un effort individuel pour rejoindre et recréer la vérité moderne. Le 26 octobre, Saint-John Perse reçoit le Prix Nobel. Devant Madeleine Chapsal venue l'interviewer à Giens, le poète évoque cette vérité d'aujourd'hui qui doit être intégrale et ne pas demeurer au seul niveau de la science et des besoins économiques (*« La poésie est d'abord*

→

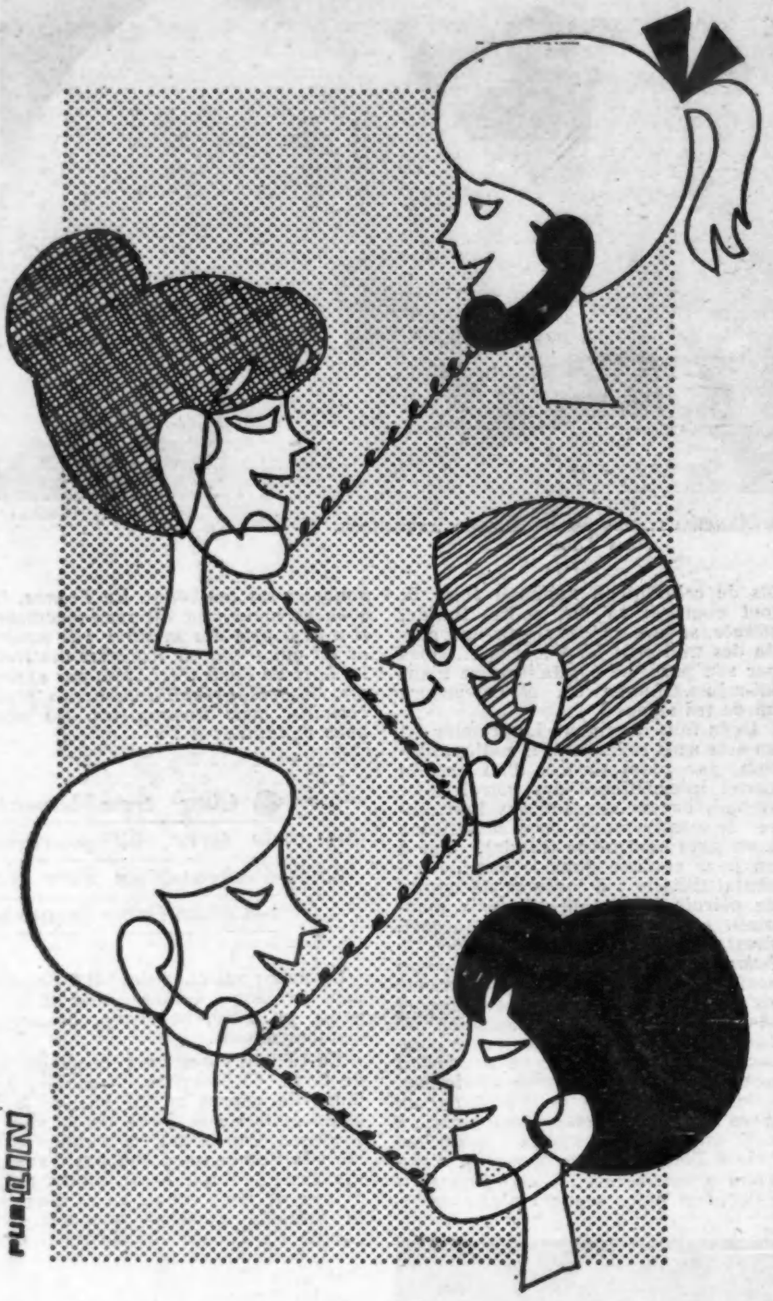
(*) A droite, Tom Brady, du « New York Times ».

Que se disent-elles ?

UNE FEMME PARLE A SES AMIES DE SON CŒUR ET DE SES SOUCIS

SON CŒUR ? Il est au lin
SES SOUCIS ? Elle n'en a pas

Parce que son linge est garanti
" FLEUR BLEUE "



Et pourquoi cette conversation dure-t-elle si longtemps ?
Parce qu'elles énumèrent les qualités du LIN
BEAUTÉ - SOLIDITÉ - AGRÉMENT

Aussi se disent-elles :

Nous sommes
FLEUR BLEUE

COMME ELLES
EXIGEZ
LA GARANTIE SYNDICALE

La marche du temps

→

mode de vie — et de vie intégrale... elle est action, elle est passion... (elle) *s'engage dans une entreprise dont la poursuite intéresse la pleine intégration de l'homme.* » : discours de Stockholm, reproduit par « L'Express ». C'est cette lecture intégrale de la vérité que poursuit également Merleau-Ponty, philosophe, à travers ses différents « Signes ». Pour le reste, la littérature se partage entre le culte du passé (« Le Guépard ») et le souci d'une nouvelle écriture (« La Route des Flandres », prix de «L'Express»). Simone de Beauvoir publie « La Force de l'Age », recherche d'un écrivain sur son propre trajet. Et François Erval, interrogé sur les autres grands livres de cette année, cite le « Sumer », de Parrot, l'achèvement du « Quatuor d'Alexandrie », de Durrell, la « Critique de la Raison dialectique » de J.-P. Sartre, « La Chambre des Enfants » de L.R. Des Forets, « Les désarrois de l'élève Törless » de R. Musil.

Les nouvelles salles du Louvre ont été ouvertes au public et le XX[e] siècle nous a désigné ses Sources. Au théâtre, Françoise Sagan a donné en 1960 quelque chose d'absolument unique : une pièce comique écrite par une femme. Avec un égal succès, Jean Genet a anathémisé le vieux monde, et Brecht, proclamé le monde nouveau. « Brecht, dit Robert Kanters, a cessé d'être une idée pour devenir une réalité. » Au cinéma, Simone Signoret (« *la Signoret* », dit Jean Cau) remporte un Oscar sans se monter la tête (« *J'ai demandé à un journaliste américain de me citer les Oscars d'il y a trois ans et il n'a pas pu me répondre* »). En France la censure interdit « Le petit soldat » de Jean-Luc Godard, Louis Malle réussit le miracle d'adopter le style de Raymond Queneau et B.B. devient Madame Bardot avec la « Vérité ». L'Italie produit deux chefs-d'œuvre : « La Dolce Vita » et « L'Avventura », témoignages d'un monde vide et du divorce tragique de l'âme et du corps, le corps satisfait et l'âme insatisfaite. Triomphe d'Antonioni, que Michèle Manceaux défend à Cannes et, à Milan, regarde tourner « La Notte ». La vedette de l'année ? Sans doute Aznavour qui confie à Michèle Manceaux sa surprise amusée de « *vivre comme un prince* ». A mi-chemin, entre terre et ciel, rôdent nos pauvres mythologies : Margaret casée, Marilyn divorcée, Farah mère. Conte de fées annuel : à Bruxelles, un vénérable cardinal unit l'Espagne à la Belgique avant de remonter dare-dare en chaire pour morigéner les vilains chômeurs.

● ***Dans le courrier de Madame Express : le nouveau franc, le « birth control », le surmenage.***

Et Madame Express ? En 1960, le nouveau baccalauréat est né en juin, mort en juillet. La loi qui ramène l'âge de l'adoption de 40 à 35 ans a été... adoptée. Au printemps, les femmes ont préféré les guiches et les cheveux courts, pour y renoncer trois mois plus tard. On a, comme depuis cinq ans, énormément chanellisé et chandaillisé. Le 20 octobre, les Jeunes Filles ont répondu qu'il est difficile de l'être (66 %), que Dieu existe (62 %) mais qu'on peut se conduire très bien sans religion (61 %), enfin : « *Que vous manque-t-il pour être heureuse ? — Un garçon* » (23 %). Cependant, les bureaux de Madame Express ne cessaient de conseiller. Grands problèmes de l'année ? La statistique révèle, par ordre chronologique : 1° l'embarras des ménagères devant le Nouveau Franc (dit : Franc Pinay durant quinze jours, puis perdant son parrain en route) ; on n'imagine pas le nombre de femmes qui butent sur l'opération à faire ! 2° relancé par un débat télévisé, le Birth-Control : Madame Express qui, depuis quatre ans, se bat pour l'abrogation de la loi de 1920, publie une grande enquête : *Ce que la TV n'a pas dit : le contrôle des naissances doit-il rester le privilège des riches ?* ; 3° enfin, le surmenage, ou comme dit « L'Express », la « maladie des managers ». Car ce monde qui vit sur ses nerfs n'est pas seulement vieux mais fatigué et risque de déboucher, demain, sur la folie. A 50 ans, les responsables « cassent ». Pourquoi ? Parce que, de l'avis des psychiatres, ils ne devraient pas être amenés à prendre des décisions pendant plus de trois heures par jour.

Le génie sera-t-il métallo ?

Est-ce là tout ? Non, certes : des centaines de reportages, de documents, de mémoires, attestent que l'année 1960 a été encore bien autre chose, et le lecteur, sans doute, a déjà « rectifié de lui-même ». Qu'il nous laisse ajouter ceci :

En 1960, très probablement, des événements secrets, plus importants que les événements apparents, ont ouvert la route du futur. En 1960, un grand poète, un grand musicien, de grands hommes de science sont nés. Quelque part en France, un enfant de trois à cinq ans est appelé à devenir un génie universel pour peu qu'il y ait, en 1970, plus de 3 % de fils d'ouvriers à l'Université : sinon, ce génie sera un métallo, comme son père. Et enfin, l'Evénement, l'immense Evénement, futile ou sérieux, celui qui dans vingt ans fera dire, non pas : *l'année 1960*, mais : *les Années Soixante*, tous les journalistes du monde l'ont peut-être frôlé pendant ces douze mois, et aucun d'eux ne peut le connaître, pas même les journalistes de « L'Express ». Là, l'Histoire est comme la vie humaine, un dessin secret qui ne se lit qu'à la fin.

Que conclure, donc ? Pas de conclusion : celui qui est mort le 4 janvier 1960 et dont le visage pensif, sur cette couverture de « L'Express », désormais vieille d'un an, nous a suivis des yeux toute l'année, fut un grand écrivain parce que, en ce siècle à la fois distrait et plein de marchands de certitudes définitives, il refusa à la fois, et la distraction, et le confortable immobilisme de la pensée. Ainsi, ne nous arrêtons pas davantage. Relevons-nous, reprenons nos outils. Et lourds d'une année de plus, remettons-nous en marche, vers les quotidiens mystères.

M. L.

POLITIQUE

● Le général de Gaulle a chargé ses collaborateurs d'étudier le problème des garanties en faveur des Français d'Algérie, qu'il croit mûrs pour une négociation. Le STATUT DE CHYPRE fait l'objet d'un examen particulier, juridique et diplomatique.

● En cas de négociation avec le F.L.N., trois ZONES DE REGROUPEMENT sont prévues — Alger, Oran et Bône — dans lesquelles un statut particulier serait demandé pour les Français.

● Dans le texte original de son discours télévisé du 20 décembre, le GÉNÉRAL DE GAULLE avait parlé de « pacifique négociation ». C'est M. Michel Debré qui aurait obtenu le remplacement de « négociation » par « confrontation ».

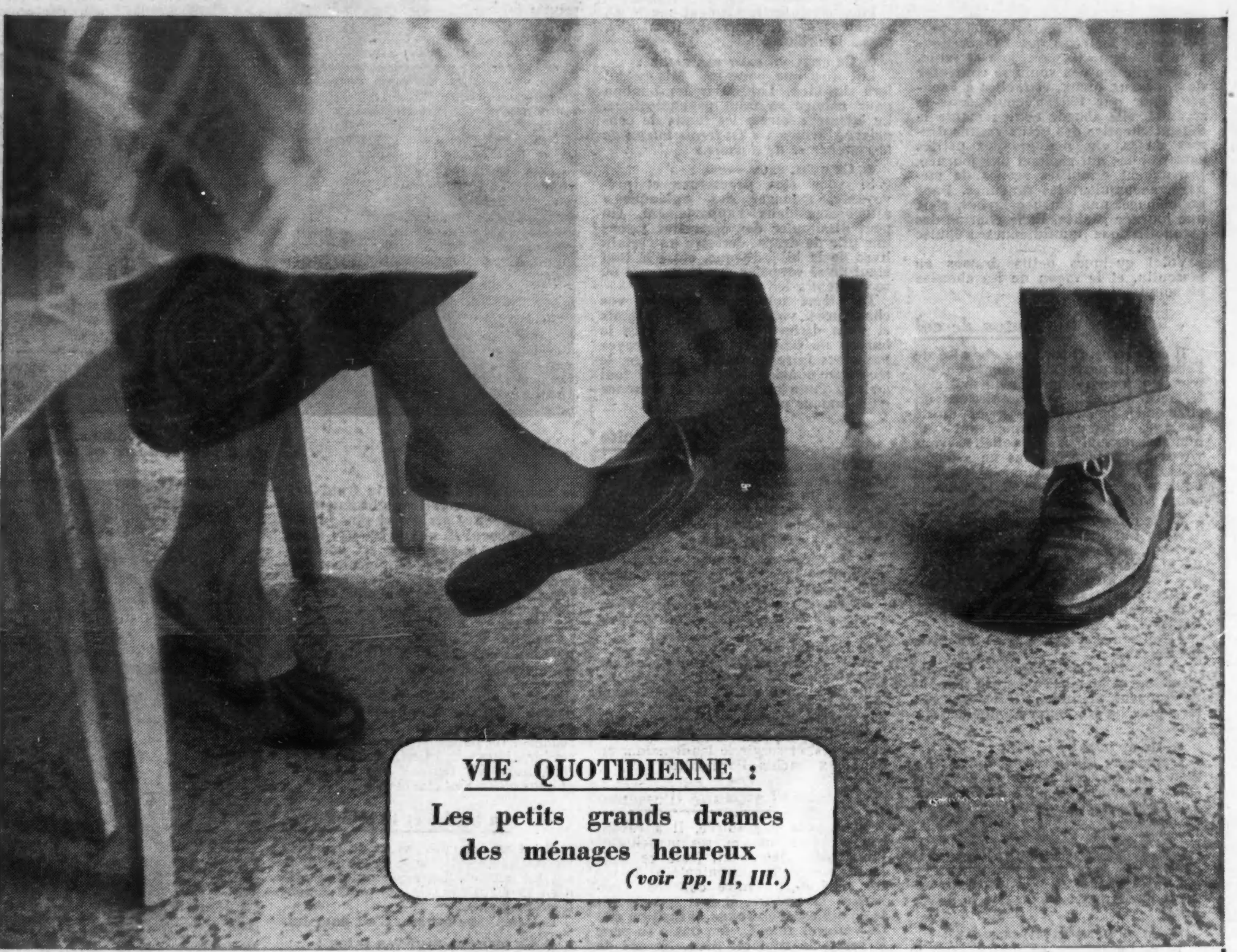
● Deux grands journaux illustrés à clientèle « européenne » sont en préparation : « CAPITOLE », projeté depuis longtemps par le groupe Prouvost, et « CONTINENT », appuyé en Allemagne par Thyssen et en France par le groupe Rothschild. Ce dernier, copié sur le magazine « NEWSWEEK », paraît devoir sortir le premier.

● Selon le ministère des Armées, les effectifs des PARACHUTISTES se répartissent actuellement ainsi : officiers et sous-officiers, 20 % d'appelés et 80 % de carrière ; hommes de troupes, 81 % d'appelés et 19 % de carrière.

● M. MOATTI, député U.N.R., n'ayant remis sa démission de député qu'après la fin de la session parlementaire, elle ne pourra être enregistrée qu'en avril, ce qui lui laisse le temps de réfléchir.

● M. GUY MOLLET au congrès de la S.F.I.O. à Puteaux : « Trop de militants sont incapables de répondre aux questions qu'on leur pose. Les jeunes nous disent : « Nous croyons « savoir ce qu'est un communiste « ou un chrétien progressiste. Mais « qu'est-ce qu'un socialiste ? »

MADAME EXPRESS



VIE QUOTIDIENNE :

Les petits grands drames des ménages heureux

(voir pp. II, III.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Décidé*** de savoir si elle était ou non une citoyenne consciente. La perspective du référendum du 8 janvier aidant, elle a établi (en collaboration avec les spécialistes) un test rapide qui permettra aussi à ses lectrices de rafraichir leur mémoire sur le problème le plus grave en ce début d'année 1961 : le conflit algérien (voir page IV).

● ***Inauguré*** la première « nocturne » du village suisse. Chaque jeudi soir, désormais, les amateurs d'objets d'art et de meubles anciens pourront aller flâner... ou acheter jusqu'à 23 heures. Une idée qui plaira à ceux qui se plaignent de n'avoir jamais le temps de courir les antiquaires.

● ***Appris*** à la veille de la nouvelle année tout ce qu'il est possible de savoir sur les agendas. En interviewant le directeur d'une grande papeterie, Madame Express a constaté l'infinie variété des modèles classiques et la tendance à la spécialisation. Voici cinq bons modèles pour ceux qui n'ont pas encore fait leur choix :

— modèle planning : semaine sur deux pages avec horaire. Cases mémento pour noter les coups de téléphone à donner, les lettres à écrire, les choses à faire, etc. Parfait pour ceux qui ont de multiples rendez-vous de travail. Existe en huit tailles. Format de poche, reliure maroquin : 19,77 NF. Format bureau, 24 × 24 : 69 NF.

— modèle « Euragenda » : semaine sur deux pages imprimé en quatre langues. Comporte des cartes de l'Europe des Six et une foule de renseignements sur le Marché commun. Réservé aux hommes (ou aux femmes) d'affaires. Format poche, cuir façon porc : 35 NF.

— modèle « Succès » : contient un calendrier à feuillets mobiles (une page par jour), un tableau synoptique mensuel, un carnet caisse, un répertoire alphabétique, un carnet de note, du papier millimétré, du papier à musique, etc. C'est un véritable fichier de poche. Avec reliure simili-cuir : 40,20 NF.

— sous-main calendrier en plastique avec douze buvards et un mémento jour par jour de chaque côté : 7,50 NF.

— Extra-plat pour femme : reliure à anneaux, recharge pour deux mois'; en phoquette : 29 NF. (Papeteries de la Bourse, 82, rue de Richelieu.)

● ***Essayé*** un balai distributeur d'encaustique, très commode. Le produit se place dans un récipient fixé sur le balai, et surmonté d'un piston, qui termine le manche. Après avoir « fait le plein » (il est préférable d'utiliser un berlingot en plastique), on visse le manche, et il suffit de lui imprimer un quart de tour à gauche pour faire descendre l'encaustique, qui est étalée par un tampon de mousse artificielle. Facile à nettoyer. (Rolex-Matic, 26 NF, B.H.V.)

● ***Apprécié*** l'initiative ingénieuse d'un opticien qui grave automatiquement, sur les branches de lunettes de ses clients, leur nom et leur numéro de téléphone, ce qui évite de nombreuses et hypothétiques recherches en cas de perte. (Vicaud, 93, avenue Kléber.)

● ***Retrouvé*** (ou presque) la « fraîcheur de ses seize ans », en utilisant avant le maquillage un tonique en aérosol. Ce conditionnement est beaucoup plus commode à manipuler que le classique tampon de coton, et augmente la sensation vivifiante. (Supertonique, 11 NF, Club de Beauté, 39, rue Saint-Augustin.)

● ***Battu*** sa coulpe en s'apercevant qu'elle s'était trompée d'un zéro dans son dernier numéro. Elle a en effet signalé une couverture de chat bariolé à 30 NF alors qu'il fallait lire en réalité 300 NF. Dont acte.

VIE QUOTIDIENNE

Les petits grands drames

● *Pour un ménage, une journée fâchés, c'est une journée gâchée.*

MADAME EXPRESS, souhaite à toutes ses lectrices que l'année nouvelle leur apporte paix, joie et santé.

Mais elle n'a pas voulu se contenter de ces vœux pieux, et faciles à énoncer. Pour que 1961 s'écoule dans la sérénité, elle aborde cette semaine le délicat chapitre des petits grands drames de la vie, des grandes petites catastrophes qui gâchent une journée, provoquent d'inutiles scènes de ménage, accumulent les rancunes. Pour un ménage, une journée fâchés, c'est une journée gâchée. Et le charme des réconciliations quotidiennes s'épuise très vite.

Voici quelques petits drames au masculin, et la façon de les aborder en souplesse :

Le bouton de col

Il est pressé, il sort une chemise de l'armoire, il peste parce que le col est trop amidonné et qu'il a du mal à le fermer... Soudain, vous entendez un effroyable juron ; vous aviez quitté quelques instants auparavant un homme normal à sa toilette, vous voyez accourir vers vous un sauvage déchaîné, débraillé, menaçant : « Mon bouton de col a sauté, fais quelque chose ! mais fais quelque chose ! ».

● Ce qu'il ne faut pas faire :
Rire. Lui dire : *« Mets ta cravate, serre-la, ça ne se verra pas. »* Prendre un fil, une aiguille et tenter de recoudre l'objet du litige... sur la bête.

Quand vous aurez :

a) cousu *ensemble* son tricot de corps et sa chemise ;

b) enfermé son cou dans un lasso inextricable ;

c) piqué sa chair tendre de votre aiguillon et taché la chemise blanche de *son* sang précieux... il ne vous restera plus qu'à adopter la bonne solution.

● Ce qu'il faut faire :
L'apaiser ; lui faire enlever sa chemise ; la suspendre sur un cintre et sortir une *autre* chemise de l'armoire. Vous réparerez le drame ensuite dans le calme.

Le lacet qui craque

Le drame... se noue approximativement de la même façon que le précédent.

● Ce qu'il ne faut pas faire :
Rire. Le laisser se battre avec le tronçon de lacet restant ; essayer de faire des nœuds (inesthétiques et inopérants), fouiller fébrilement la commode en bredouillant : *« Je suis sûre qu'il y a une paire en réserve quelque part. »*

● Ce qu'il faut faire :
Prendre un lacet intact sur une autre paire de chaussures et surtout, ne pas oublier d'acheter le jour même *deux* paires de lacets et de remettre en place le lacet emprunté. Ceci pour éviter les drames futurs.

La panne de cigarettes

Il rentre, il fait froid. Vous êtes heureux d'être ensemble, bien au chaud ; l'humeur est délicieuse. Il met la main à sa poche, sort son briquet et son paquet de cigarettes... vide. Il se lève, va à son bureau, ouvre le tiroir, le referme, et vous dit d'un ton faussement dégagé : *« Chérie, où as-tu mis mes cigarettes ? — Quelles cigarettes ? — Comment, je n'en ai plus ? »*

Vous articulez faiblement : *« Si, si, sûrement. »* Et pourtant, il n'en a plus... le drame éclate.

● Ce qu'il ne faut pas faire :
Lui dire que pour une fois ça lui fera du bien. Lui offrir un bonbon pour calmer sa faim psychologique. Le laisser « faire » les fonds de cendrier. Affirmer : *« Tu ferais mieux de te coucher et de dormir. »*

● Ce qu'il faut faire :
Si vous êtes paresseuse et prévoyante, ménager des « planques » astucieuses dans l'appartement. On peut dissimuler des cigarettes : sous une pile de draps, derrière un certain livre de la bibliothèque, etc. ; le tout étant de se rappeler l'endroit exact où se cachent... les cachettes.

Deuxième solution : remettre vos chaussures, votre manteau, vos gants et vous diriger frileusement vers le bureau de tabac du coin. Ne croyez pas alors faire preuve de courage, le stoïcisme consisterait à supporter tout au long d'une longue soirée la présence d'un fumeur privé de sa drogue.

La viande trop cuite

Eh bien, oui : ce rôti de bœuf (dans le filet) est un morceau de caoutchouc grisâtre, un amalgame déprimant que le couteau déchiquette, que les molaires mastiquent sans succès. Ce rôti trop cuit, c'est un drame.

● Ce qu'il ne faut pas faire :
Enoncer avec dignité : *« Tu n'avais qu'à rentrer plus tôt. »*

Affirmer : *« Pendant la guerre, tu aurais été bien content qu'on te serve ça. »*

● Ce qu'il faut faire :
A titre préventif : prévoir un léger hors-d'œuvre et ne mettre le rôti au four qu'au moment où la clé du mari tourne dans la serrure.

A titre palliatif : retirer de la table l'objet d'horreur, ouvrir une boîte de conserves, et servir le lendemain... un délicieux hachis Parmentier.

La panne d'essence

Vous avez une soirée. Il a revêtu son costume sombre, ses manchettes immaculées dépassent, juste ce qu'il faut. Vous n'êtes mécontente ni de votre robe ni de votre coiffure. Vous prenez la voiture. Il met galamment le chauffage. Feu rouge. Il (lui) ou elle (la voiture) cale. Le feu passe au vert. Il remet le contact. Rien. Appels de phares véhéments des « suiveurs ». Le feu repasse au rouge. Votre époux aussi ; il vire même à l'écarlate. C'est la panne.

● Ce qu'il ne faut pas faire :
Rire. Marmonner entre vos dents : *« Tu aurais dû y penser ce matin. C'est dommage, nous allons être en retard. »*

● Ce qu'il faut faire :
Vous taire ; quoi qu'il arrive ; malgré les quolibets des badauds, malgré sa mauvaise foi, malgré le froid qui vous gagne. Lorsqu'il aura brutalement ouvert le coffre arrière et plus brutalement encore refermé en criant : *« Evidemment le jerrican n'y est plus ! »*, lui conseiller très humblement de prendre auprès d'un autochtone du quartier des renseignements sur le lieu présumé d'une pompe à essence. Le laisser y aller seul. Et lorsqu'il revient de-la-pompe-la-plus-proche (800 m), ployant sous le faix du bidon, les mains (et les manchettes) noircies de cambouis, qu'il s'aperçoit qu'il n'a pas *non plus* d'entonnoir, et que le drame connaît sa phase terminale, continuer à vous taire, la plaindre du regard... La panne réparée, lui proposer gentiment : *« Cette soirée, après tout, nous n'y tenions pas tellement, si nous allions au cinéma ? »*

La barbe et le téléphone

Il est en retard. Il vient de conquérir de haute lutte la salle de bain, il s'y est cloîtré. Le cérémonial quotidien de l'ablation de ses poils superflus commence.

Le téléphone sonne... C'est pour lui.

● Ce qu'il ne faut pas faire :
Tonitruer à travers tout l'appartement : *« Chéri ! M. Dupuis te demande, c'est urgent ! »*, puis affirmer : *« Ne quittez pas, monsieur Dupuis, il arrive ! »*

Il arrive, en effet, le menton blanc d'une mousse qui aura tout le temps pendant la communication de sécher, de lui pincer la peau, de maculer le tapis.

La scène n'est pas loin...

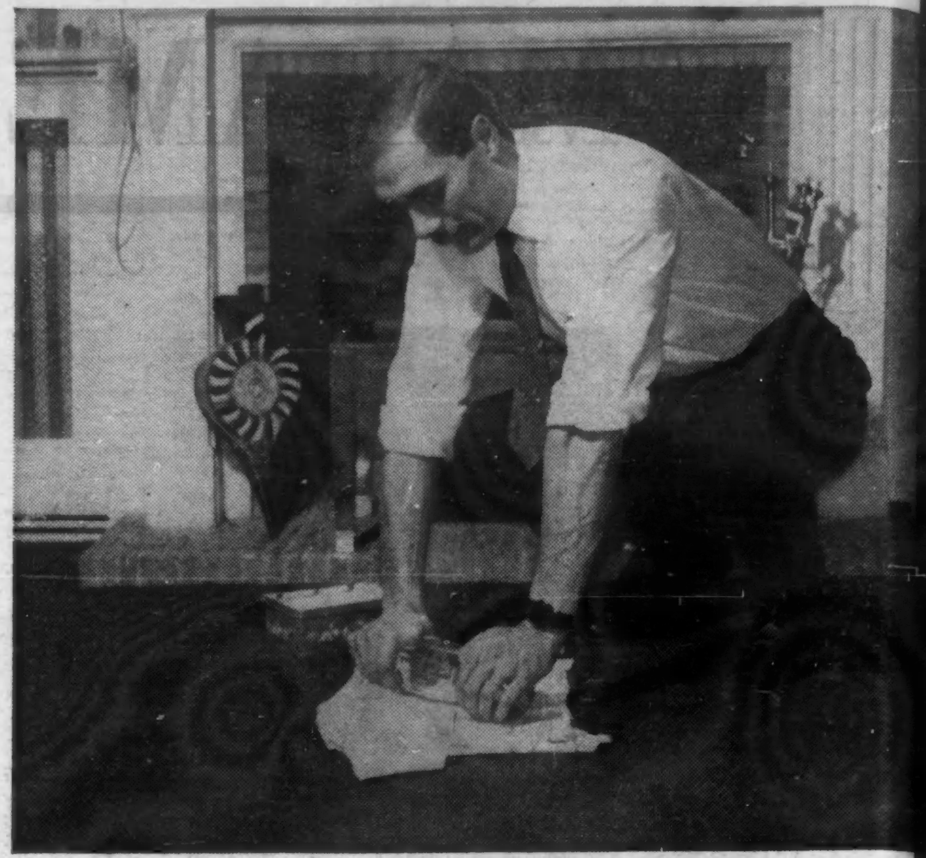
● Ce qu'il faut faire :
Ne pas élever la voix, entamer une conversation avec le correspondant : *« Oui, monsieur Dupuis, certainement. Pouvez-vous le rappeler dans dix minutes, ou préférez-vous qu'il vous rappelle ? A-t-il votre numéro ? Je le note. »*

Attendre que sa barbe soit faite, étrenner ses joues lisses avec un baiser affectueux et lorsqu'il est habillé — mais pas avant — lui tendre une petite fiche propre et précise : *« M. Dupuis attend ton coup de téléphone à BAB. 00-01. Rien d'urgent. »*

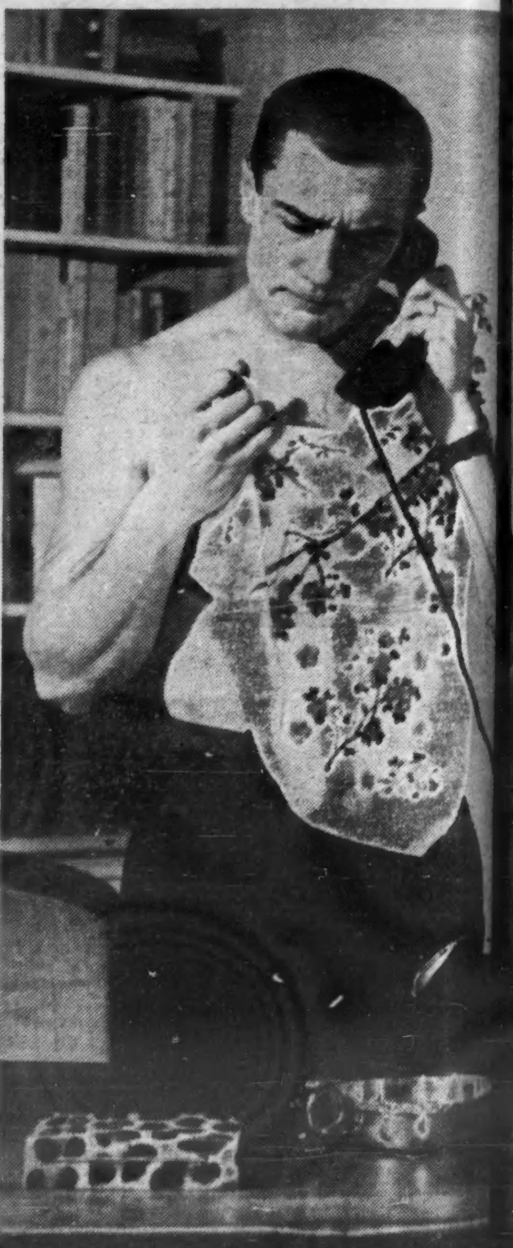
Le journal jeté

Ce drame-là éclate vers 23 heures lorsque vous êtes couchée. « Il » est assis dans son fauteuil favori, en veston d'intérieur s'il en a un, en pantoufles s'il en porte. Il lit *ses* journaux. Soudain, sa sérénité se mue en angoisse et son angoisse en fureur. « Ça y est, *on* a jeté mon dernier numéro du « Monde », de « L'Express » ou de... « Tintin ». C'est inadmissible ! Je ne peux rien garder dans cette maison, je ne suis pourtant pas exigeant », etc.

● Ce qu'il ne faut pas faire :
Rire, vous lever. Monter sur vos grands chevaux de ménagère offensée



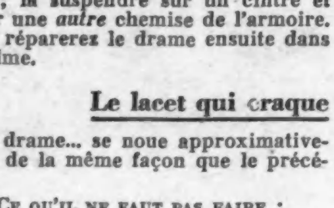
Le sucre en poudre.
« Il n'y a plus de sucre en pondre ».



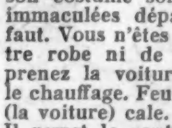
La barbe et le téléphone.
« Ne quittez pas, il arrive ! ».

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

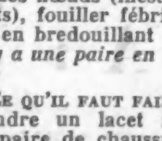
Les odeurs de voiture



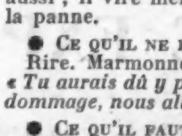
Votre voiture est restée immobile toute la nuit et le lendemain matin, elle a une odeur de tabac froid et de renfermé. Avant de monter, donnez un coup de bombe AIR-WICK à l'intérieur et rangez la bombe dans la boîte à gant ou sous le siège avant.



Vous faites le plein et les vapeurs d'essence envahissent l'intérieur de l'auto. Vous n'attendez pas de repartir pour chasser l'odeur aussitôt. Appuyez sur votre bombe AIR-WICK. Tous les passagers s'en trouveront bien.



Les housses en plastique des sièges et les garnitures en plastique dégagent une forte odeur que tout le monde n'apprécie pas, surtout quand il fait chaud. En femme prévenante, donnez un coup de bombe AIR-WICK en direction des sièges. Vous aurez débarrassé votre voiture de cette odeur gênante.



Votre chien vous accompagne pendant le week-end et sa présence dans la voiture laisse une odeur familière que votre mari jugera peut-être indésirable le lundi matin. Prévoyante, pensez à donner, avant de quitter la voiture, un coup de bombe AIR-WICK vers le coin où votre fidèle ami s'est tenu.

SYNERGIE 187 • 77

RECETTES

CORDON BLEU

Snob

160 *gr. de chocolat,*
125 *gr. de beurre,*
4 *œufs,*
4 *cuillerées à bouche de sucre en poudre.*

Préparation : 40 minutes.

Vous faites fondre le chocolat dans très peu d'eau et vous laissez refroidir. Quand il est tiède, vous incorporez le beurre. Travaillez bien ce mélange pendant environ 20 minutes.

D'autre part, vous travaillez les jaunes d'œufs avec le sucre en poudre jusqu'à ce que le mélange blanchisse. Alors vous l'incorporez à l'autre préparation. Quand le tout est bien homogène, vous ajoutez les blancs battus en neige ferme. Vous devez avoir une masse lisse à laquelle vous donnez la forme d'un dôme. Mettez au frais pendant quelques heures avant de servir. Servez avec des gaufrettes.

CORDON BLANC

Poires à l'ananas

4 *belles poires mûres,*
8 *tranches d'ananas,*
1 *paquet de sucre vanillé,*
150 *gr. de sucre pour le sirop,*
De la confiture d'orange,
1 *verre à madère de liqueur d'orange.*

Préparation : 20 minutes.

Vous pelez les poires et vous les coupez en deux. Puis vous les jetez 5 minutes à l'eau bouillante. Vous les égouttez. Vous disposez sur un grand plat les tranches d'ananas et sur chacune de celles-ci, vous posez une moitié de poire. Sur chacune de ces moitiés, vous étendez un peu de confiture d'orange.

D'autre part, vous avez fait un sirop avec de l'eau (dans laquelle vous pouvez mettre le jus de la boîte d'ananas) et le sucre. Quand le sirop est fait, vous y ajoutez la liqueur d'orange, vous versez sur votre plat et vous faites refroidir. Servez très frais.

SUZANNE ET HENRIETTE.

en déclarant : *« On ne jette jamais rien ici, mais on ne sait plus ou mettre toute cette paperasse ! »*

● CE QU'IL FAUT FAIRE :

A titre préventif (et en règle générale) : Ne *jamais* rien jeter avant qu'il ne vous en ait donné lui-même — et à plusieurs reprises — l'autorisation.

A titre curatif : lui promettre d'aller dès le lendemain au siège du journal en question acheter le numéro manquant (on oublie souvent cette solution simple).

Le retard

Vous avez rendez-vous avec lui. Vous êtes en retard ; pas de cinq minutes, ni de dix, mais d'une demi-heure, trois quarts d'heure... pis même.

Quelle que soit votre diplomatie, ne vous attendez pas à un accueil délirant.

● CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE :

Sembler essoufflée (même si vous l'êtes).

Donner comme excuse : *« Ah ! ces embouteillages ! » — « C'est vrai, tu sais, ma montre retarde ! » — « Non ! c'est impossible ! Je croyais qu'il était... ! »*

● CE QU'IL FAUT FAIRE :

Ne jamais fixer le rendez-vous : « sous la pendule », sur un banc (même de métro), à côté du troisième platane de la rue des Acacias... etc. Mais : dans un café (chauffé), chez des amis (chauffés)... ou chez vous (chauffé).

Préférer aggraver le retard de 5 minutes et prendre le temps de téléphoner : *« Je ne suis pas morte, j'arrive ! »* (Rien n'est plus acrimonieux que le soulagement d'un homme qui vous voit surgir fraîche et dispose alors qu'il vous a imaginée dans les bras d'un rival ou gisante sur un lit d'hôpital.)

Eviter les faux-fuyants du genre : *« Mon pauvre chéri, comme tu dois avoir froid »* ou *« Ça fait longtemps que tu es là ? »*, abdiquer toute dignité, afficher le repentir le plus sincère, la bonne foi la plus touchante : *« Oui, je suis en retard, non, je n'ai pas d'excuses, oui, je regrette. Tu me pardonnes ?... »*

Le sucre

Vous êtes à table ; le repas s'est très bien passé. Arrive le moment du dessert (yaourt, pamplemousse...).

Lui : « Où est le sucre en poudre ? »
Vous : « Il n'y a plus de sucre en poudre. »

● CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE :

Employer des arguments du style : *« Mon panier était déjà assez lourd ce matin. » « Il y a du sucre en morceaux : du sucre, c'est toujours du sucre ; je vais te donner un torchon et une bouteille... tu en as pour une minute. »*

Le drame se déplace alors du pot de yaourt à la moquette ou à la table vernie.

● CE QU'IL FAUT FAIRE :

Disparaître dans la cuisine, mettre des morceaux de sucre dans un verre, ajouter quelques gouttes d'eau, attendre que le sucre fonde. Réapparaître dans la salle à manger ; verser la préparation obtenue sur le yaourt (ou le pamplemousse) : le dessert est sucré, le drame évité.

Les clefs égarées

Vous rentrez. Il fait nuit. Dans l'escalier, il vous pose une question anodine : *« Tu as les clefs ? »*. Vous répondez : *« Oui »*. Vous arrivez sur votre palier ; il dit : *« Donne-les moi »*. — *« Quoi ? »* — *« Les clefs »*. La minuterie s'éteint. Vous la rallumez. Vous ouvrez votre sac. Elles n'y sont pas. Vous dites : *« Je ne les ai pas »*. La minuterie s'éteint. C'est le drame noir.

● CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE :

S'abandonner à la panique. Fouiller anarchiquement son sac, ses poches, son sac. Lui demander après quinze minutes de vaines investigations : *« Tu es sûr que je ne te les ai pas données ? »* Sonner (vous savez pertinemment que l'appartement est vide). Regarder sous le paillasson, elles (les clefs) n'y sont jamais. S'asseoir sur une marche d'escalier et pleurer.

● CE QU'IL FAUT FAIRE :

Avant tout, de l'ordre, de la méthode, de l'autorité, de l'organisation, l'heure est grave. Poster son époux au point stratégique, c'est-à-dire à quelques centimètres du bouton de la minuterie ; le supplier de bien vouloir remplir cette délicate mission : *Ne pas laisser la lumière s'éteindre.*

Quelle que soit votre tenue, jupe de tweed ou robe du soir, vous installer sur une marche et *vider* votre sac, entièrement. Ne pas oublier de regarder à l'intérieur des agendas, porte-cartes, portefeuilles ; rien n'est plus facétieux qu'une clef qui a décidé de provoquer une scène de ménage entre deux époux unis.

Lorsque la clef veut bien se laisser retrouver, remercier votre mari avec effusion, le louer de sa patience, de son calme. Lui dire : *« Tiens, ouvre la porte ; comme c'est agréable de se retrouver chez soi ; tu n'as pas soif ? »*

LE BOUTON DE COL.
« Fais quelque chose, mais fais quelque chose ! »

(Eve.)

LES CLEFS ÉGARÉES.
« Tu es sûr que je ne te les ai pas données ? »

Pour accompagner vœux et cadeaux de Noël,

transmettez des fleurs

par les fleuristes

interflora

INTERFLORA livre dans toutes les villes de France et du monde entier.

JE LIVRE DES FLEURS DANS LE MONDE ENTIER
INTERFLORA

REFERENDUM

SACHEZ AU MOINS POURQUOI

LA première semaine de janvier, consacrée d'habitude aux bilans financiers lourdement grevés par les fêtes, et aux soins du premier, deuxième ou troisième rhume de l'hiver, sera marquée, cette année, par un souci supplémentaire : que faire au Référendum ?

Les Françaises se sentent-elles concernées ? Peu, si l'on en juge par des statistiques établies sur l'intérêt que nos compatriotes portent à la politique.

Comme leur mari

Il est normal en effet que 9 % des femmes seulement fassent de la politique active. Trop de tâches quotidiennes les sollicitent. Mais certains chiffres paraissent plus surprenants : 3 femmes sur 5 ne choisissent pas leur journal et 89 % votent comme leur mari. Si cela signifiait qu'elles ont la même opinion que le mari, il n'y aurait qu'à se féliciter du parfait accord des ménages français. Malheureusement, la réalité est moins brillante : un grand nombre de femmes n'ont tout simplement pas d'opinion, et se dirigent vers les urnes comme des moutons de Panurge.

Madame Express n'a certes pas l'intention de dire à ses lectrices si elles doivent voter « oui » ou « non », ou ne pas voter, le 8 janvier. Mais elle voudrait simplement les aider à vérifier leurs connaissances sur le problème algérien, sujet crucial que le Référendum met une fois de plus au premier plan de l'actualité.

Dix, bravo !

Voici quinze questions relativement simples. Elles n'ont pas la prétention de couvrir le sujet, mais peuvent rafraichir les mémoires défaillantes.

Si vous obtenez dix (ou plus) réponses justes, bravo ! vous êtes informée et sans doute un peu au-dessus de la moyenne. Entre cinq et dix bonnes réponses, vous êtes consciente du problème, mais vous vous contentez sans doute d'écouter d'une oreille les bulletins d'information à la radio ou de lire les gros titres des journaux. Moins de cinq réponses exactes : attention ! Il est urgent de relire une collection de « L'Express », ou de consacrer une soirée à vous faire expliquer la situation par une personne que vous jugez compétente.

Vous déciderez ensuite de participer ou non à la consultation du 8 janvier. Mais vous saurez au moins quels arguments motivent votre position (1).

1 Administrativement, le Sahara dépend actuellement.
a) du ministère de l'Algérie,
b) du ministère du Sahara,
c) de l'Organisation Centrale des Régions sahariennes (O.C.R.S.),
d) du haut commissariat Centre-Afrique.

2 Juridiquement, l'Algérie est actuellement considérée comme :
a) un territoire français d'outre-mer,
b) un protectorat français,
c) un groupe de départements français,
d) une colonie de la République,
e) un Etat associé à la Communauté.

3 Les partis suivants ont défini leur position sur le Référendum. Qui vote « oui », qui vote « non », qui hésite ?
a) Parti communiste,
b) Parti Socialiste Unifié,
c) S.F.I.O.,
d) Parti radical,
e) M.R.P.,
f) U.N.R.,
g) Indépendants,
h) Regroupement pour l'Unité de la République.

1) Oui.
2) Non.
3) Pas de consigne.

4 La déclaration des 121, rendue publique en septembre, était :
a) un appel à la désertion contre une guerre « colonialiste »,
b) une prise de position en faveur de la négociation avec le F.L.N.,
c) une déclaration de fidélité à l'Algérie française et l'intégrité de la République,
d) une prise de position sur le droit individuel à l'insoumission.

5 L'arraisonnement de l'avion qui transportait, du Maroc en Tunisie, M. Ben Bella et d'autres dirigeants algériens actuellement détenus à l'île d'Aix a été considéré à l'époque comme un coup décisif porté à la « rébellion ». Il date du :
a) 22 octobre 1956,
b) 10 mai 1957,
c) 15 avril 1958.

6 Au référendum de septembre 1958, le pourcentage des « oui » en Algérie a été de :
a) 79,6 %,
b) 83 %,
c) 96,51 %.

7 On estime généralement que le coût direct du conflit algérien est chaque année de l'ordre de :
a) 80 milliards d'anciens francs,
b) 300 milliards d'anciens francs,
c) 700 milliards d'anciens francs.

8 Les négociations de Melun ont été menées, du côté français, par :
1) M. Olivier Guichard et le général de Beaufort,
2) M. Louis Joxe et le général Ely,
3) M. Roger Moris et le général de Gastynes.

Elles ont été menées, du côté algérien, par :
a) MM. Mohammed Yazid et Ben Tobbal,
b) MM. Admed Boumendjel et Ben Yaya,
c) MM. Admed Debaghine et Belkacem Krim.

9 Depuis dix-huit mois, l'évolution de la politique algérienne du général de Gaulle a été marquée par quatre grandes dates auxquelles on se réfère constamment. Dites à quoi elles correspondent :
1) 14 Juin,
2) 4 Novembre,
3) 29 Janvier,
4) 16 Septembre.

a) Conférence de presse sur l'autodétermination ;
b) Discours précédant les négociations de Melun ;
c) Discours sur la République Algérienne ;
d) Discours sur les barricades d'Algérie.

10 La durée du service militaire était, en 1954, de 18 mois. Elle est en ce moment de :
a) 18 mois,
b) 24 mois,
c) 27 mois,
d) 28 mois.

11 La population de l'Algérie qui s'élève actuellement à 10.700.000 habitants se répartit comme suit :
a) 8.850.000 Musulmans et 1.025.000 Européens,
b) 6.275.000 Musulmans et 3.600.000 Européens,
c) 9.500.000 Musulmans et 1.200.000 Européens.

12 Voici une carte muette de l'Algérie (et de ses frontières). Pouvez-vous replacer :
a) Alger,
b) Oran,
c) Sakiet-Sidi-Yousseff,
d) Oujda,
e) Les Aurès,
f) Orléansville,
g) Constantine.

13 Ferhat Abbas, le président du G.P.R.A., avant d'être député à l'Assemblée Algérienne et de rejoindre le F.L.N., était :
a) professeur à Alger,
b) inspecteur des postes à Blida,
c) pharmacien à Sétif.

14 Le plan de Constantine a été défini par le général de Gaulle en octobre 1958. Son but est :
a) La réorganisation des commandements militaires pour mener à bien la pacification,
b) Le développement économique de l'Algérie,
c) L'augmentation du nombre des Musulmans dans les Assemblées en Algérie.

15 De 1955 à 1960 : cinq hommes, quatre titres, un seul poste, rendez à chacun son titre :
1) Paul Delouvrier,
2) Jacques Soustelle,
3) Jean Morin,
4) Raoul Salan,
5) Robert Lacoste.

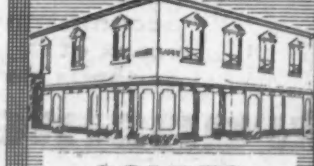
a) Gouverneur général de l'Algérie ;
b) Délégué général en Algérie ;
c) Ministre résidant en Algérie ;
d) Délégué général du gouvernement en Algérie.

(1) Réponses au test en page 4.

Elégantes avisées
Vous le serez en profitant
des SOLDES
bella boutique
Ses Robes, Manteaux, Tailleurs
12, rue la Boétie

FUTURES MAMANS
DES ROBES ET ENSEMBLES COUTURE
PRIX SPÉCIAUX pour les FÊTES
chez
Maman Boutique
8, rue Chauveau-Lagarde
PARIS (8e) - ANJ. 32-58
Pendant le mois de décembre, ouvert sans interruption de 10 heures à 19 heures.
Le lundi à partir de 14 h. 30

Durer PARIS
COLLECTION D'HIVER
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
72, rue du Faubourg-Saint-Honoré


SOLDES
à partir du 3 janvier
SWEATERS DE LUXE
laine, soie.
MANTEAUX
TAILLEURS
ENSEMBLES et JUPES
RAMUZ
261, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

LA GRANDE MAISON DE BLANC
PARIS
PLACE DE L'OPÉRA
A partir du
MARDI 3 JANVIER
EXPOSITION DE BLANC
Catalogue gratuit sur demande

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

Un numéro du tonnerre (Bells Are Ringing) : avec l'extraordinaire Judy Holliday, une comédie musicale de haut style, un régal pour les amateurs du genre. (*Ermitage, ELY.* 15-71.) (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 30).

Alamo : John Wayne, en bon élève de John Ford, a tourné un western solide et pieux, mais lent. (*Richelieu-Gaumont, GUT.* 56-70.) (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 30).

La Vérité : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

Zazie dans le métro : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Mercury, BAL.* 75-90.)

L'Ours : il parle et joue aux cartes. Un père Noël qui tombe à pic. (*Vivienne, GUT.* 41-39 ; *Balzac, ELY.* 52-70 ; *Helder, PRO.* 11-24 ; *Scala, PRO.* 40-00.)

Les Années folles : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19 ; *Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

RECENT

Tirez sur le pianiste : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que les « Quatre cents coups». (*Ciné-Panthéon. ODE.* 15-04)

Le Voyage en ballon : un pays nouveau, étonnant : la France, vue du ciel. (*Royal-Haussmann, PRO.* 47-55; *Reflets, GAL.* 99-91.)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Studio Rivoli, ARC.* 95-27; *Studio République, OBE.* 58-08.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Studio 28. MON.* 37-07.)

Psychose : Hitchcock délaisse le suspense pour le Grand-Guignol, mais garde son punch. (*Cinéac-Ternes, WAG.* 24-50.)

Nazarin : du grand Bunuel. Un prêtre entre la foi et les hommes. (*Plaza, OPE.* 74-55.)

Ben-Hur : trois heures cinquante de spectacle sur écran géant, location quatorze jours à l'avance. Attention aux enfants émotifs. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

Sait-on jamais... : Vadim à Venise. Une histoire rocambolesque mais des personnages neufs. (*Ciné-Nord, TRU.* 33-56.)

Et mourir de plaisir : le dernier Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Murat, AUT.* 24-82.)

Les Jeux de l'Amour : charmante et gaie, une comédie française de rythme américain. (*Béranger, ARC.* 94-56; *Cluny-Palace, ODE.* 07-76.)

L'Avventura : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72 ; *Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

Festival Mack Sennett : en hommage au « père du comique américain », mort récemment. (*Pagode, INV.* 12-15.)

ANCIEN

Un tramway nommé Désir : 1951. Dans la Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces monstres sacrés : Vivian Leigh et Marlon Brando. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

Les Vitelloni : 1953. Le premier film — et sans doute le meilleur — sur la jeunesse de l'après-guerre. Federico Fellini raconte, avec humour, la vie d'une bande de jeunes Italiens désœuvrés. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

La Ruée vers l'or : 1925. Charlot à l'état pur. Drôle et poignant. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Une nuit a l'Opéra : 1934. Les impérissables Marx Brothers. (*Studio Acacias. GAL.* 97-83.)

Helzapoppin : 1947. La quintessence du burlesque délirant. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

Bus Stop : 1955. Marilyn et le cow-boy dans une comédie dynamique et sentimentale de Joshua Logan. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

Los Olvidados : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : Le Chien andalou. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

L'Age d'Or du comique : l'inépuisable « grande époque » de Hollywood. (*Studio Parnasse. DAN.* 58-00.)

théâtre

Antigone : de Sophocle. Tout n'est qu'ordre et beauté. (*T.N.P.-Chaillot.*)

Rodogune : un « suspense » de Pierre Corneille transformé par Antoine Bourseiller en un opéra oriental. (*Théâtre Sarah-Bernhardt.*) (Voir la critique de Robert Kanters, page 37.)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Renaissance.*)

La Bonne Ame de Se-Tchouan : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

La résistible ascension d'Arturo Ui : Hitler vu par Bertolt Brecht, à travers l'histoire d'un gang des chouxfleurs à Chicago. Un des meilleurs rôles de J. Vilar. (*T.N.P.-Chaillot.*)

Soledad : un beau drame d'amour et de résistance au pays du Cid et de Franco, par Colette Audry. (*Théâtre de Poche.*)

Le Mobile : une gentille comédie d'Alexandre Rivemale, avec le gentil Roger Dumas (*Théâtre Fontaine*).

Le comportement des époux Bredburry : de François Billetdoux. Comment une femme met en vente son mari. (*Mathurins.*)

Les Cochons d'Inde : sur le thème des pouvoirs contre le citoyen dans l'absurdité du monde moderne, une parabole populiste et tendre. (*Vieux-Colombier.*)

Le Mariage de M. Mississippi : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère*).

Les Femmes Savantes : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes Parisiens*, le jeudi, à 15 h. 10.)

Le repas des Fauves : de Vahé Katcha. Sept convives réunis pendant l'occupation sont obligés par un officier allemand, de choisir deux otages parmi eux... Bien construit, bien joué, une situation affreuse, mais une pièce divertissante. (*Alliance Française.*)

Ruy Blas : Victor Hugo mis en scène par Raymond Rouleau. Une cérémonie pleine de faste et de goût. (*Comédie-Française.*)

Tartuffe : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées.* Tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures.)

Biedermann et les incendiaires : de Max Frisch. Le thème de « Rhinocéros » dans un style brechtien. (*Théâtre de Lutèce.*)

Comme tu me veux : Pirandello dans un jeu de miroirs et d'échos. Danièle Delorme sensible et émouvante. (*Studio Champs-Elysées.*)

La Logeuse : un fait divers transposé par Audiberti jusqu'aux extrêmes limites de l'absurde. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

télévision

Jeudi 29 décembre, a 22 h. : « Terre des Arts », de Max-Pol Fouchet, Jean-Luc Dejean et Michel Chapuis. Cette émission sera consacrée à l'exposition « Vélasquez et son temps », qui se tient actuellement au Musée du Prado.

Vendredi 30 décembre, a 20 h. 30 : « Les Enfants du Paradis », de Marcel Carné, avec Arletty, Jean-Louis Barrault, Pierre Brasseur, Maria Casarès, etc. Première partie : « Le Boulevard du Crime ».

Samedi 31 décembre, a partir de 20 h. 30 : « Réveillon-Surprise », fantaisie imaginée par Pierre Cour, avec le concours de Paul Giannoli. Présentation de Perrette Pradier, Dany Saval, Piéral. Au programme: Gilbert Bécaud, Charles Aznavour, Dalida, Sacha Distel, Claude Bessy, Mouloudji, Roger Pierre et Jean-Marc Thibaut, etc.

Dimanche 1er janvier, a 15 h. : « Télé-Dimanche ». Raymond Marcillac présentera un show de Fred Astaire, commenté par Jean Seberg.

Dimanche 1er janvier, a 18 h. : Les Frères Jacques. Ils feront leur rentrée à la télévision, présentés par François Chatel.

Lundi 2 janvier, a 20 h. 30 : « Les Enfants du Paradis », deuxième partie : « L'Homme blanc ».

Mardi 3 janvier, a 21 h. 10 : « Silence de mort », nouvelle d'André Gillois, adaptée par Jérôme Geronimi, avec Jacques Marin, Guy Decombles, etc.

Mardi 3 janvier, a 22 h. : « Musique pour vous », de Lucienne Bernadac. La chorale des Jeunesses Musicales de France interprétera le « Te Deum » de Marc-Antoine Charpentier. Solistes : Martha Angelici, Jean Giraudeau, Louis Noguera.

Mercredi 4 janvier, a 22 h. : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

expositions

PEINTURE

Carzou : aquarelles de Provence. La banlieue du paradis terrestre. (*David et Garnier, 6, av. Matignon.*)

Dubuffet : vingt ans de scandale et de « réalisme sarcastique ». (*Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

Friedlander : à ne pas manquer. Des aquarelles d'une surprenante beauté. (*La Hune, 170, boulevard Saint-Germain.*)

Grenier : un des jeunes peintres abstraits dont la sensibilité profonde est parmi les plus attachantes. Une œuvre à suivre. (*Massol, 12, rue La Boétie.*)

Garbell : ses toiles, d'une facture exceptionnelle, dans la grande tradition du réalisme intelligent, figurent à la place d'honneur parmi la sélection des principales tendances contemporaines présentées par la Galerie Roques. (*Nouvelle adresse de cette Galerie : 15, avenue de Messine.*)

Malina : il ne faut pas manquer d'aller voir ces étonnants tableaux « cinétiques » conçus comme des ballets mécaniques d'un très curieux effet. (*Galerie Furstenberg, 4, rue de Furstenberg.*)

Loubchansky : un tempérament lyrique, audacieux mais sûr. (*Kléber, 24, avenue Kléber.*)

Léonor Fini : gouaches, dessins et livres. Confirmation d'un talent déjà illustre. (*Marignan, 19, rue de Marignan.*)

Picasso : dessins 1959-1960. Une jeunesse magistrale. (*Louise Leiris, 45, rue de Monceau.*)

Tamayo : les sortilèges précolombiens sous leur aspect universel et contemporain. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Polak : subtiles et précieuses variations sur des thèmes abstraits. (*Lacloche, 8, place Vendôme.*)

Sima : un des meilleurs représentants de l'avant-garde actuelle. (*Fachetti, 17, rue de Lille.*)

Salvat : une conception paisible et sourdement poétique du monde tel qu'il est. (*Montmorency, 85, rue du Cherche-Midi.*)

Vasarely : le maître incontesté du « trompe-l'œil abstrait ». (*Denise René, 124, rue La Boétie.*)

Vieira da Silva : la qualité de la peinture traditionnelle plus le goût moderne de la liberté dans l'invention. Une œuvre très importante. (*Jeanne Bucher, 53, rue de Seine.*)

Peinture et poésie : des textes de Pierre Reverdy et de Yves Bonnefoy, illustrés par Braque et Raoul Ubac, ainsi qu'un certain nombre d'autres livres d'art composant une exposition de qualité rare sur les cimaises de la Galerie Maeght. (13, *rue de Téhéran.*)

CLASSIQUE

Arts italiens du XVIIIe : un beau voyage à travers un siècle facile mais tourmenté, heureux mais déjà tragiquement moderne. (*Musée du Petit-Palais.*)

Le paysage en Orient et en Occident : pourquoi et comment se complètent les deux parties du monde. (*Musée du Louvre.*)

Sources du XXe siècle : une exposition comme on en voit une ou deux par génération. (*Musée d'Art Moderne, av. du Président-Wilson.*)

Art animalier japonais : de bonnes pièces intelligemment présentées. (*Ostier, 26, place des Vosges.*)

Steinlen : le parfum mélancolique et les audaces grinçantes de la « Belle Epoque ». (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

La Liberté des mers
par
P. Reverdy
G. Braque

ET LIVRES ILLUSTRÉS RÉCENTS
GALERIE MAEGHT
13, RUE DE TÉHÉRAN, PARIS-VIII

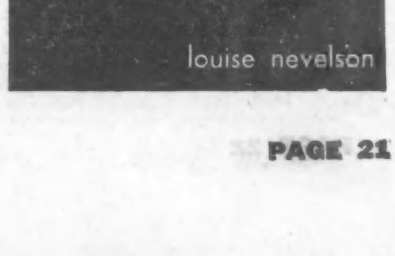
LA COUR D'INGRES, 17 bis, quai Voltaire.
Dessins et gouaches : V. BRAUNER, DALI, DOMINGUEZ, HEROLD, LAM, MAGRITTE, MARIE LAURE, MIRO, PICABIA.

Galerie Dina VIERNY 36, rue Jacob, PARIS-6e
« GERMAIN » Gouaches et dessins
Du 9 au 30 décembre 1960

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1960
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

Galerie LOUISE LEIRIS
PICASSO
DESSINS 1959-1960
30 novembre - 31 décembre

LOUIS CARRÉ
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Estève
Gilioli - Gromaire - Hartung - Kupka - Lanskoy
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider
Soulages - Staël - Villon



II. - L'ENGRENAGE DE

Directeur de recherches à l'Institut des Hautes Etudes, Germaine Tillion a séjourné longtemps en Algérie, entre 1934 et 1940, pour y préparer une thèse sur la civilisation tribale. Elle y est retournée en 1956, appelée par son ancien chef dans la Résistance, Jacques Soustelle, alors gouverneur général de l'Algérie. Un an plus tard, elle a publié un livre, « Algérie 1957 », qui a été salué comme une étude décisive.

Après trois ans, elle vient d'écrire un nouveau témoignage, « Les Ennemis complémentaires » (*). « L'Express » poursuit cette semaine la publication des passages essentiels de ce document.

LE 30 septembre 1956, les premières bombes F.L.N. explosent dans Alger ; deux d'entre elles font de nombreuses victimes, car elles ont été placées un dimanche après-midi dans les cafés les plus fréquentés de la ville : le Milk-Bar et la Cafeteria. Ensemble elles font un mort et 52 blessés. Comme pour la bombe de la rue de Thèbes, une haine attentive et calculatrice a choisi l'heure la plus meurtrière.

Cette fois, en revanche, l'émotion est immense dans les milieux européens : elle remplit tous les journaux pendant plusieurs jours, elle exige des détails sur l'enquête ; mais elle n'exige pas que cela : il lui faut aussi, et à tout prix, des coupables. Elle les exige si impétueusement que la police, l'armée et la presse — qui d'ailleurs vibrent à l'unisson — vont s'efforcer à tout prix d'en découvrir.

Malgré des tracts du F.L.N. qui revendiquaient l'attentat, l'opinion et la police ont attribué d'emblée les bombes du 30 septembre à un réseau communiste (1).

Le travail arabe

Pourquoi ? Simplement, sans doute, parce que c'était « du travail bien fait » et que l'opinion européenne d'Alger ne parvenait pas encore à se défaire, malgré l'expérience, de ses stupides préjugés habituels sur le « travail arabe » ; l'armée, de son côté, mal adaptée à l'Algérie, transposait en Afrique son amère expérience de l'Asie.

En feuilletant la collection des journaux algérois de cette période, nous pouvons mesurer avec effroi l'hystérie collective qui entraîne nos malheureux compatriotes. Mais en face de celle-ci, dans l'ombre de la Casbah, une hystérie au moins égale — tout aussi meurtrière, tout aussi pitoyable — a soulevé les masses musulmanes après l'explosion de juillet 1956, dans la rue de Thèbes ; elle a été réactivée presque chaque jour par les meurtres et les tortures qui se sont pratiqués ensuite, de plus en plus ouvertement, dans la ville d'Alger.

A partir de mai 1957 les enfants musulmans manifestaient leur joie, dans la rue, au passage d'une ambulance ; au moment des attentats dits « des lampadaires » — attentats particulièrement meurtriers, qui décimaient au hasard des passants innocents — l'admiration qu'ils ont inspirée a été publique et générale dans tous les quartiers non européens. — Deux ans exactement auparavant, quand un instituteur français avait été blessé mortellement dans l'Aurès, j'avais pu personnellement contrôler la réprobation générale que ce crime avait suscitée dans les milieux algériens musulmans les plus divers. Lorsque l'on établit un parallèle entre cette attitude et la joie qui éclatera ouvertement, après mai 1957, dans la prison civile d'Alger, dans la Casbah, ou dans n'importe quel bidonville, après un attentat réussi, on mesure avec épouvante le chemin parcouru en vingt-quatre mois.

(Marquis.)

UNE RUE DE LA CASBAH.
Les bidons d'essence étaient prêts.

Mise en charpie

A partir du dernier trimestre de l'an 1956, les gens qui suivent attentivement les événements d'Algérie savaient que le gouvernement français avait cessé d'y être obéi.

Le 7 janvier 1957, la démission de l'Etat fut officialisée — fait grave dont on demandera compte un jour à M. Lacoste.

Les années 1957 et 1958 furent des années terribles, où l'insubordination s'étala au grand jour où, la bride sur le cou, les plus hideuses folies se déchaînèrent.

Les réseaux civils et militaires qui fomentèrent les émeutes, commencèrent à exercer, dès la fin de 1956, des pressions de plus en plus fortes sur les responsables gouvernementaux — les menaçant sans cesse de déclencher la révolte. Chacun savait qu'elle était en effet imminente ; pour l'éviter, Paris cédait. C'était la meilleure façon d'y collaborer, car chaque concession renforçait, techniquement et moralement, la subversion.

Il serait trop long d'analyser cette mise en charpie de la justice, de l'Etat, de l'autorité, et un seul exemple suffira à faire comprendre ce jeu tragique de qui perd gagne :

— au nom de l'ordre public (pour éviter un mouvement populaire qui serait soutenu par notre armée et dirigé contre la République française) Alger éxigeait des exécutions capitales (2), et obtint en particulier celle de l'étudiant Abderrahmane Taleb. Les plus grandes gloires françaises intervinrent en vain pour obtenir cette grâce, et l'étudiant fut exécuté...

— en représailles, le F.L.N. fit fusiller trois jeunes soldats prisonniers ;

— pour les venger, la populace algérienne reflua vers la Casbah où des barils d'essence étaient préparés depuis plusieurs mois (3), dans le but avoué de brûler le quartier arabe.

Une passion aveugle

La tendance commune est de comparer l'affaire algérienne avec les affaires marocaine ou tunisienne, parce que, comme le Maroc et la Tunisie, l'Algérie se situe dans les terres d'Islam et que, comme ces deux pays, elle doit compter avec des minorités françaises — mais Maroc et Tunisie conservèrent de tout temps un enseignement, un Etat, un gouvernement, tandis qu'en Algérie ces nerfs vitaux qui animent un corps social étaient devenus « coloniaux » — c'est-à-dire pas seulement distincts, mais antinomiques... Entre Rabat et Paris, entre Tunis et Paris, il suffisait de relâcher une corde trop tendue pour redonner à chacun des protagonistes l'aisance de mouvement que leur vitalité exigeait. Entre Alger et Paris, rien de tel : en relâchant la corde trop serrée dont le gouvernement français tenait un bout, en augmentant la liberté des services publics de la lointaine province, on ne pouvait qu'accroître la sujétion, la dépossession de la majorité algérienne. Cela nous explique pourquoi, en Algérie, les premiers nationalistes modernes revendiquèrent la francisation — et non l'arabisation — et pourquoi ils se heurtèrent alors aux détenteurs de la citoyenneté française.

Ceux-ci, pour une part, venaient d'Espagne, d'Italie, de Malte, et n'avaient souvent nulle attache, directe ou familiale, avec le territoire français. Comme tous ceux qui revendiquent une possession contestée, ils déployèrent une passion aveugle, forcenée, pour refuser des droits équivalents aux leurs à cette population algérienne qui, depuis quatre ou cinq générations, sur tous les champs de bataille, partageait notre destin. Encore une fois : les Européens d'Algérie étaient français, puisqu'ils voulaient l'être (et leurs enfants le sont, sans équivoque), mais ils n'avaient pas à s'interposer entre les Algériens et la France, comme ils le firent pour leur malheur.

Au nom de cette minorité française si dangereuse et si exposée — dangereuse parce qu'exposée, exposée parce que dangereuse, — dès janvier 1957 on vit se combiner trois éléments : des réseaux organisés ne reculant pas devant le crime, des groupes de pression disposant de fonds et de complicités judicieusement placés, enfin une pitoyable masse de manœuvre, les foules d'Alger et d'Oran, authentiquement terrifiées par les attentats F.L.N., et par la menace d'être livrées sans défense à un ennemi dont elles savent pertinemment qu'il a de sérieux motifs de vengeance.

Du bout des doigts

Cette conjonction a représenté, pendant trois ans, une tentation permanente pour nos amateurs de coups d'Etat, car il semblait possible de moduler la révolution, comme on tapote du piano, du bout des doigts, et — en attendant d'appuyer, au moment choisi, sur le détonateur — on pouvait exploiter très fructueusement à Paris la crainte que la détonation inspirait. Quant aux pauvres « Pieds noirs », ils étaient l'instrument inconscient des tortueux personnages.

Dès la fin de 1956, les gens attentifs savaient qu'il faudrait finalement en venir à la bagarre franche, que l'énorme armée française stationnée en Afrique du Nord aurait alors le dernier mot, — et que, en dernière analyse, l'arbitre de la France allait être le général le plus étoilé d'Algérie.

L'attentat contre le général Salan, son attitude en quelque sorte contrite, après avoir eu la chance d'échapper à ses assassins, son désarroi quand le pétard du 13 Mai lui éclata au nez, prennent ainsi tout leur sens...

Depuis plusieurs semaines, à Paris, les députés de tous les partis, comprenant enfin le danger, et beaucoup

(*) A paraître en janvier aux Editions de Minuit.

(1) Des membres du parti communiste algérien collaborèrent avec le F.L.N., mais le Front ne consentit à les accueillir qu'à titre individuel et, lorsqu'il furent arrêtés, ils bénéficièrent de façon très réticente du soutien officiel des communistes français. (Il va de soi que, à l'intérieur du parti communiste, il n'y avait pas unanimité à cet égard.)

Un Français d'Algérie, communiste convaincu, Yveton, afin de se solidariser complètement avec la révolution algérienne, déposa un engin explosif dans un bâtiment public, mais il prit des risques pour n'atteindre personne, et effectivement seuls des dégâts matériels furent à déplorer. Il fut arrêté dans l'atmosphère délirante d'Alger, condamné à la peine capitale et exécuté.

Abandonné de tous (y compris de la majorité du parti communiste français), par solidarité avec les condamnés musulmans partageant sa cellule, il faisait avec eux les prières de l'Islam, et c'est au cri de « Allah Akbar » — Dieu est grand — qu'il marcha vers l'échafaud.

(2) A la date du 11 janvier 1958 (selon le journal « Le Monde ») il y avait eu 633 condamnations à mort en Algérie, 104 exécutions capitales et 265 peines commuées. Il restait 264 condamnés en instance de grâce ou d'exécution.

Le rythme des condamnations à mort était de vingt à trente par mois.

Lorsque le général de Gaulle devint président de la République, il commua toutes les condamnations à mort.

(3) A l'enterrement de Froger, un peu plus d'un an auparavant, un camion citerne d'essence a suivi le convoi, prêt à être déversé en haut de la Casbah (plus de 80.000 habitants occupant moins d'un kilomètre carré).

LA PEUR par GERMAINE TILLION

plus conscients de leur devoir que ne le pensent leurs électeurs, s'efforçaient, à travers les figures de ballet du jeu parlementaire, d'acheminer vers le pouvoir un homme digne de l'exercer. Ce fut le choix de ce dernier qui finalement déclencha l'émeute.

M. Bourgès-Maunoury récompensant le général Massu. (A.P.)
Le jeu tragique de qui perd gagne.

L'allumette

Celui-ci — M. Pflimlin — Alsacien patriote, n'avait rien, en apparence, qui dût rebuter nos nationalistes frénétiques d'Algérie, mais sa réputation d'être un homme probe, droit, peu louvoyant, pouvait justement alarmer des fonctionnaires et des militaires un peu trop avancés dans les dédales d'une illégalité que couvraient jusqu'alors, avec plus ou moins de clairvoyance, les hommes en place. Elle fut ainsi, me semble-t-il, l'allumette qui mit le feu à la machine infernale. Prématurément, ce fut notre chance.

Dans le grabuge qui s'ensuivit, seul un homme pouvant rallier des éléments dispersés aux quatre coins de notre horizon politique avait des chances d'empêcher la France de se casser en deux.

Un mois plus tôt, le général de Gaulle comptait très peu de partisans à la Chambre, et assez peu dans l'armée, mais, pour chacune de ces sociétés, il semblait plus acceptable que le partisan de l'autre. Entre les deux, le peuple français, passablement affolé, coagula sur ce nom et contraignit ainsi son aile militaire et son aile parlementaire à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Au premier référendum (28 septembre 1958) le général eut 17.666.828 partisans et 4.624.475 opposants.

Pendant ce temps une autre opération s'enclenchait à Alger : les fraternisations.

Œuvre d'éléments militaires (mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, pas du service dit psychologique qui, tout au contraire, faillit être sa seule victime), elles eurent le mérite imprévu d'entraîner la foule européenne et même ses éléments extrémistes, dans des embrassades spectaculaires. Elles échouèrent, au contraire, auprès des musulmans qui, depuis les succès du général Massu à Alger, étaient hors d'atteinte de nos gazouillements.

Un étrange racisme

Tout en étreignant sur le Forum les gens que, à la lettre, ils voulaient brûler quelques heures plus tôt (4), nos fanatiques ultras se ralliaient d'enthousiasme à la politique d'intégration qu'ils combattaient jusque-là ardemment. Cette dernière, ayant eu jadis de nombreux partisans parmi les intellectuels musulmans, pouvait être opposée à la politique d'indépendance, mot d'ordre du F.L.N., — c'est du moins ce que croyaient les artistes qui orchestraient la partition. Quant aux choristes, tout permet de penser qu'ils n'y mettaient pas tant de finesses et qu'ils embrassaient de bon cœur (5).

Les éléments militaires les plus engagés comprenaient que ces embrassades n'arrêteraient pas la guerre, que la paix passait par les extrêmes — c'est-à-dire les combattants des deux armées — et que la troisième force était chimère pure, mais ils n'avaient guère de moyen de se faire entendre, et leurs velléités d'analyse se diluèrent dans les stupides astuces des « services psychologiques » ou des « Deuxièmes Bureaux ».

En fait, dès 1957, l'implantation du F.L.N. dans les masses algériennes était trop profonde pour qu'une détente quelconque pût se produire sans l'accord global qu'il pouvait seul donner. En outre, les grands patrons de la politique qui, du jour au lendemain, se mirent à patronner l'intégration et les fraternisations étaient bien connus de l'infortunée population musulmane qui se méfie d'eux vertigineusement.

Il y eut tout de même en Algérie une brève accalmie due à un quiproquo : civils et militaires français étaient arrivés à se persuader que tous les Algériens étaient anti-F.L.N. et du coup devaient être traités en « Français à part entière ». Les musulmans, enchantés du changement, et pensant, en outre, que le général de Gaulle allait essayer de fabriquer une véritable paix, c'est-à-dire un accord avec l'Algérie réelle, bénéficièrent de la détente.

Dans une ceraine mesure, ces « fraternisations » unilatérales marquèrent tout de même une étape, en contribuant à effriter le racisme de nos « Sudistes ».

Il y aurait beaucoup à dire d'ailleurs sur cet étrange « racisme », si différent de celui des Anglo-Saxons.

Par exemple, dans tous les grands hôtels ou restaurants d'Alger ou d'Oran, de tout temps, les deux populations se sont coudoyées et depuis la promotion économique d'une partie des musulmans, on voit ceux-ci occuper les mêmes immeubles, vivre dans les mêmes quartiers, fréquenter les mêmes commerçants, que les ex-colons.

En dents de scie

On cite souvent comme une preuve du « racisme » algérois certains clubs de sport où, avant et après 1954, les jeunes « ultras » cherchaient à rester entre eux, en donnant comme motif de leur ostracisme : « Les ..., ils ne veulent pas nous laisser voir le nez de leurs femmes, et nous, on devrait leur montrer le ... des nôtres »... On cite aussi le « quant-à-soi » de quelques épouses de gendarmes et de douaniers qui ne « fréquentent » pas une de leurs compatriotes mariée à un musulman...

Tout cela s'effrite à une vitesse incroyable, et, contrairement à ce que l'on imagine, la guerre contribue à l'effritement.

Certes, elle alimente la haine, la peur, la rancune, mais elle accentue les mélanges et elle a tué le mépris technique de nos « Sudistes » pour le « travail arabe ».

Conséquence logique : les mariages mixtes, très nombreux déjà avant 1954, se sont encore multipliés.

Entre les « fraternisations » de mai 1958 et la déclaration du général de Gaulle sur « l'autodétermination » (16 septembre 1959), l'Algérie vécut une période de confusion inimaginable, pendant laquelle chaque adjudant menait « sa » politique — et tambour battant...

On eut alors à Alger une fièvre en dents de scie où, alternativement, une des communautés triomphait tandis que l'autre s'abandonnait au désespoir.

Entre le 16 septembre 1959 et l'échauffourée du 24 janvier 1960 — c'est-à-dire durant le dernier trimestre de 1959 — la tension à Alger devint de nouveau et progressivement insupportable, au point que l'on pouvait prédire aisément que le moindre choc allait d'une heure à l'autre faire exploser la charge.

GERMAINE TILLION.

(A suivre.)

(*Copyright* « *L'Express* » *et Editions de Minuit*.)

(4) Entre-temps on s'était décontracté en dévastant le siège du Gouvernement Général et en renversant, croyait-on, la République française.

(5) A chaque enterrement d'une victime du terrorisme, la foule française d'Alger s'est livrée à des voies de fait sur les passants musulmans. Dans certaines circonstances, les forces de l'ordre se sont interposées, mais pas toujours, et notamment pas pendant l'année 1957. Au cours de ces crises de fureur, il y eut des morts, des blessés, des magasins musulmans pillés. Sévèrement chapitrés, le lendemain, par leur curé, des paroissiens de Bab-el-Oued, tout penauds, allaient rendre ce qu'ils avaient volé. Hélas, on ne ressuscite pas les morts...

Après le 13 mai 1958, à tout le moins dans les grandes villes, les foules françaises, prises dans la fiction « les musulmans avec nous », ont cessé de rendre responsable n'importe quel Algérien de n'importe quel attentat. Même lorsque l'on enterre de malheureuses victimes de la guerre, la foule musulmane continue à vaquer sans angoisse à ses affaires — du moins depuis 1959.

Le semaine prochaine :

● LE BOUT DU TUNNEL

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

Le comte Artois de Buchwald : Une institution franco-américaine.

(Charpentier.)

ART BUCHWALD.
Mi-Hamlet, mi-Falstaff.

UN jour en juillet 1959, le comte Artois de Buchwald protesta, dans le « New York Herald Tribune », contre une description peu flatteuse du comportement amoureux du Français, publiée quelques jours auparavant et signée Art Buchwald.

Inutile de vous dire qu'il s'agit du même homme. Pourtant la plaisanterie n'est pas sans fondement : si l'humoriste américain le plus célèbre de ce côté (comme de l'autre) de l'Atlantique soutient par moments notre orgueil national, c'est qu'il se sent à moitié Français.

« *Je pense comme un Français, je hausse les épaules comme lui* », dit-il (en les haussant, effectivement, à la Fernandel). Même si son accent laisse toujours à désirer, même s'il gagne aujourd'hui, avec ses quatre chroniques par semaine dans le « Herald Tribune » (reproduites dans plus de cent journaux), assez d'argent pour s'offrir largement un billet de retour pour New York, Art Buchwald reste fidèle à notre capitale. Et cela depuis 1948, année où il atterrit parmi nous, sans un sou et sans dessein particulier.

Ce qu'il a fait depuis est unique : instigateur de campagnes contre l'intrusion de fumeurs et de chiens dans les restaurants de Paris (qu'il connaît comme sa poche), et pour l'éducation des mangeurs d'escargots, Buchwald est un fin gourmet. Interprète, pour l'Amérique, des mœurs françaises (il est chevalier du Tastevin), Art Buchwald est une institution. Satiriste permanent pour deux nations, occasionnel pour dix autres (car il voyage « *professionnellement* » six mois sur douze, il n'hésite pas à aller jusqu'en Turquie pour goûter les délices du bain turc), il est estimé de tous (même les Russes prennent ses articles pour « Krokodil ») sans doute parce que « *je ne suis jamais vraiment cruel* ».

Peut-être aussi parce que « *je me fous de tout. De ce que les uns pensent des autres, et de moi, par exemple. (Un Américain qui se fout de tout, c'est appréciable.)*

— Et la politique ?

— *Aussi. La course aux satellites ? C'est de la bonne compétition sportive. Et après ?* »

Ce qui ne l'a pas empêché de malmener l'administration d'Eisenhower; et de s'émouvoir (légèrement) du sort des journalistes lors d'une récente manifestation place Maubert. « *Depuis des années*, écrivit-il, *la police française tape sur les photographes, mais elle n'avait jamais encore tapé sur les correspondants étrangers.* » Ayant remarqué qu'on incarcérait les défenseurs de l'Algérie française comme ceux de l'Algérie algérienne, il conclut : «*Quoi que vous criiez en France, actuellement, vous avez tort.* »

Ce chroniqueur, que ses compatriotes ont diversement décrit (« *un hibou fraîchement rasé* », « *mi-Hamlet, mi-Falstaff* ») et qui se définit lui-même comme « *le journaliste le plus paresseux de la profession* », Buchwald est de forme sphérique : crâne réduit, cheveux noirs et ras, faciès joufflu, doigts potelés... A Paris, il n'est jamais loin du « Trib » (1), du bureau derrière lequel il afficha longtemps une photo de Staline buvant du Coca-Cola. (« *J'ai dû la décrocher lors du 20e congrès* ».) Sa secrétaire anglaise a toute sa sympathie : il a consacré une chronique aux quinzes démarches officielles qu'elle a effectuées afin d'obtenir la permission de se marier en France.

Le sujet des chroniques buchwaldiennes ? N'importe quoi ; un voyage en « jet », Paris en août, Elizabeth Taylor, comment amener un plombier parisien à réparer un chauffe-eau, un (hypothétique) jeu télévisé en U.R.S.S., le scoubidou, Louis Armstrong...

Et si le recueil de ces chroniques, qui vient d'être publié (2), lu d'affilée, ressemble parfois à « *un soufflé qui ne monte jamais tout à fait* » (*dixit* « The New Yorker »), chacune d'entre elle peut rendre hilare l'esprit le plus chagrin.

(Roustan.)

CASTILLO-NAVARRO.
L'enfant prodigue, c'est celui qui reste.

Castillo-Navarro : Le paysan de Murcia ne pense qu'à lui-même.

AVEC tout ce bruit autour des prix, on risque de passer sous silence quelques très bons romans, surtout s'ils viennent de l'étranger. J'en ai lu un qui, écrit en deux mois, d'un seul souffle, vaut largement ceux de nos littérateurs au souffle court. « Mort aux enchères » (3) est le huitième roman d'un jeune Espagnol, Castillo-Navarro, et le premier traduit en France.

L'auteur n'a que 30 ans. Petit-fils de paysans murciens, fils d'un chauffeur mort dans la guerre civile, il a été, tout enfant, domestique, puis ouvrier agricole dans la région aride de Murcia, où il situe l'action de son dernier livre. Le premier, il l'écrivit sur une caisse d'emballage dans un grand magasin de Barcelone, où il était employé.

Si l'édition espagnole de « Mort aux enchères » a été sévèrement élaguée par la censure, c'est qu'il y est question de liberté.

« *Mon livre*, explique Castillo-Navarro, *n'est pas seulement une histoire de paysans pauvres jusqu'au dénuement. Tout cela n'est que symbole. L'eau qu'ils convoitent, l'eau indispensable à la récolte leur est vendue aux enchères. C'est dire que les plus pauvres n'ent ont pas. Cette eau, c'est la liberté.* »

La nature n'est pas la seule ennemie des paysans du village de Lorca. Il y a aussi le syndic, qui contrôle l'eau, les grands propriétaires terriens, qui les exploitent.

« *De nombreux paysans n'en peuvent plus et s'en vont à la ville. Mais d'autres restent. Car l'amour de la terre, même aride, est si profond en eux que certains, comme mon héros Manuel, lui sacrifient leur famille et jusqu'à leur honneur. Dans cette région, l'enfant prodigue n'est pas celui qui part mais celui qui reste.*

— Mais les autres paysans se révoltent...

— *Oui... Mais la révolte paysanne en Espagne ne peut se traduire que par l'abstraction, le refus de travailler la terre et, comme dans mon livre, d'acheter l'eau. Contre le syndic, on ne peut rien faire d'autre.*

— La violence... ?

— *...est endémique et constante, mais très rarement collective. Chez nous la colère reste très longtemps intérieure.*

— On parle bien peu de Dieu dans votre livre,

— *C'est que les paysans ne comptent pas trop sur Lui : ce sont des réalistes. C'est du syndic qu'ils attendent l'eau, et non du Ciel. A vrai dire, le paysan murcien ne pense qu'à lui-même. Même si la façon espagnole de penser à soi est plutôt métaphysique.* »

Ce qui n'exclut pas un furieux, un religieux attachement à la terre. Il n'y a pas plus païen dans toute l'antiquité qu'un paysan de Murcia. Je songe à ce morceau lyrique où la terre est comparée à une femme qui attend l'homme... Ainsi, paradoxalement, dans « Mort aux enchères », paganisme et catholicisme finissent par se rejoindre.

« *Mais vous savez*, ajoute Castillo-Navarro, *chez nous la meilleure façon d'être près de Dieu est d'être près de la terre.* »

ANNE GUERIN.

(1) « New York Herald Tribune ».

(2) « N'oublie pas d'écrire ». Julliard.

(3) Seuil.

(Flament.)

MARCHE D'APPROCHE DANS LES SABLES DU SAHARA.
Une littérature à la mitraillette.

ROMANS

« Les Mercenaires » par Jean Lartéguy et « Au lieutenant des Taglaïts » par Philippe Héduy

● ***On peut préférer Tintin, ou Céline.***

M. LARTEGUY est l'heureux auteur des « Centurions ». Sur cette lancée, voici « Les Mercenaires » (1), bientôt « Les Prétoriens ». A quand « Les Grognards » ? On espère que ne seront pas oubliés « Les Sicaires » ni « Les Matamores ».

J'aime assez les mercenaires. Je t'achète, tu meurs pour moi : marché d'une saine logique. Ces guerriers font leur métier, qui est la guerre ; voilà qui est net, et tant qu'il y aura de l'embauche, tant que les vrais robots ne donneront pas toute satisfaction, on ne peut décemment pas en vouloir à ces hommes de s'appliquer à une besogne dont il faut bien que quelqu'un s'occupe. On sait combien les susceptibilités de la morale moderne et du civisme ont délicatement compliqué toutes ces choses.

Littérairement, le mercenaire possède ses lettres de noblesse : de Xénophon à Silvagni en passant par Flaubert. Aux Grecs de « L'Anabase », aux Barbares de « Salammbô », aux Allemands de « La Peau des Mercenaires », M. Lartéguy espère ajouter son bataillon coréen. Ou plutôt — soyons d'une précision militaire — son bataillon de volontaires français combattant sur le front de Corée.

En une note préliminaire, M. Lartéguy esquisse le portrait du mercenaire moderne : « *Jamais l'argent ne l'intéresse, rarement la gloire, et il ne se soucie que fort peu de l'opinion de ses contemporains.* » Il s'engage sans foi, sans cause, sans haine — donc sans raison. Alors, pourquoi se trouvent-ils là, ces combattants irraisonnés ? Réponse : il y a les militaires de carrière, les malchanceux et les cocus. « *Les militaires de carrière* (je cite), *dont le souci est de faire rapidement carrière, sont venus pour ramasser des médailles et des galons. Ils sont voraces, souvent aigris, se prennent pour des spécialistes et méprisent tous les autres... Les malchanceux ont quitté l'Armée après la guerre pour se mettre dans l'épicerie, la politique, les travaux publics, puis ayant perdu leur mise, ils sont venus se refaire en Corée... leur rêve, se faire « activer »... Il y a enfin les cocus qui pensent que le meilleur moyen de punir une femme qui les a trompés est de se faire tuer à vingt-cinq mille kilomètres d'elle en lui laissant une pension de veuve de guerre* ». (Fin de la citation.)

Il y a aussi ceux que pousse l'ennui, ou l'envie de retrouver leur jeunesse. Les voilà victimes des douteux prestiges romantiques d'une aventure dont ils ne seront jamais que les fonctionnaires, piégés par ce nietzschéisme pour intelligences débiles qui consiste à se prendre pour un « Uebermensch » dès que l'on a certains costumes sur le dos et, dans les mains, une mitraillette au lieu d'une pelle. Tout cela relève de la bande dessinée. M. Lartéguy est très net : ces mercenaires sont des adolescents attardés. On voit par quelle erreur de vocabulaire on confond cet univers puéril avec le monde des « hommes ».

Du carton musclé

Guerre d'Espagne, guerre de 39-45, guerre d'Indochine, guerre de Corée, partout où traînent encore des bouts de guerre, de l'Occident à l'Extrême-Orient via le front russe et la Perse, M. Lartéguy promène ses chevaliers en quête d'affectation. Ce n'est pas trop ennuyeux. M. Lartéguy connaît son métier, qui est le journalisme. Nous sommes assurément fort loin de Norman Mailer, dont « Les Nus et les Morts » se déroulent à très peu près dans la même portion du globe, avec — presque — les mêmes décors et les mêmes personnages. Nous sommes même loin de Jean Hougron, qui ne manque pas de dons romanesques. Il existe, dit Alain je ne sais où, un style de la machine à écrire. Sommes-nous menacés d'une littérature à la mitraillette — pardon : à la sulfateuse ? Les héros sont dessinés comme on découpe : en suivant le pointillé. C'est du carton. Mais du carton musclé.

Par chance, la très riche expérience personnelle de M. Lartéguy est là. On sent que l'auteur dit ce qu'il a vu. Et il a vu ces généraux affamés d'étoiles, ces coteries mesquines, ces rancœurs, ces bravoures inutiles. L'honnêteté journalistique de M. Lartéguy l'a conduit à écrire un vaste reportage antimilitariste. On mesure à quel point la peinture de ce monde dérisoire et pourtant mortel, où de grands enfants se battent dans une guerre absurde, souligne la dégénérescence de l'épopée. Je préfère encore « Tintin ».

« Bachibouzouk »

Avec le livre de M. Héduy, « Au lieutenant des Taglaïts » (2), le ton change. La dédicace de ce livre à la mémoire d'un lieutenant tué en Algérie commande le respect. Car l'amitié et la mort sont respectables, quels que soient les amis et quelle que soit la mort. Mais M. Héduy ne nous laisse pas longtemps nous égarer sur ces nobles cimes. Tout bascule très vite dans la haine. Haine est un bien grand mot, la haine a sa noblesse. Disons la hargne. Déchirant convulsivement et du même geste rageur une collection de « L'Express » et une collection de « France-Observateur », M. Héduy s'abandonne à la malédiction et à la menace. Je parlais de « Tintin », voici le Capitaine Haddock et ses litanies d'insultes : abbés de banlieue, moscovites de salon, bourgeois rouges, prêtres troubles, invertis en fin de race présentant « *leur dos pour qu'on les prenne et qu'on les batte, en espérant se faire aimer par ces vigoureux Algériens* », tous des gens qui crient liberté et qui ont « *la gueule en forme de prison* », et qui « *dégorgent naturellement le mensonge et l'ignominie* » — ben voyons ! L'oraison funèbre, l'adieu noble et bouleversant (et certaines pages sont émouvantes, quelquefois belles) camouflent mal un pamphlet dont le style n'est malheureusement ni celui de Céline ni celui de Rebatet.

M. Héduy part de cette idée (si j'ose dire) que la France, les civils, l'arrière (on retombe inévitablement sur le vocabulaire de 14-18), devant la mort du lieutenant des Taglaïts, hésitent entre la jubilation obscène et l'indifférence vaguement honteuse. Comme si le lieutenant était l'irréductible ennemi des prêtres troubles, bourgeois rouges, invertis, gueules-de-prison, etc. (voir plus haut). Manichéisme bien simplet. Voir ainsi la situation : « *Face à ses soldats rangés en ordre de bataille, la France alignait les autres Français sur les étagères des sentiments artificiels* », me paraît une épinalerie extrêmement contestable. Les « penseurs tortueux » sont les premiers à pleurer la mort du lieutenant des Taglaïts — mais oui — et si une partie de la France (et non *la* France, comme si tout le monde pensait ce que pense Jean-Paul Sartre !) a honte, ce n'est pas de la mort de ce lieutenant, mais de la guerre (pardon : de l'opération-de-police-en-cours) dans laquelle il est tombé. Cette mort, les abbés de banlieue, les moscovites de salon ne la jugent pas honteuse mais scandaleuse. Nuance. C'est-à-dire qu'ils la regardent du même œil que M. Héduy.

On voudrait assurer M. Héduy que, sur bien des points, les penseurs tortueux se trouvent d'accord avec lui. Ils comprennent l'exaspération de cette armée de mal-aimés, que l'on engage dans des guerres anachroniques camouflées en croisades déjà périmées ; la rancœur de ces soldats prisonniers d'un conflit dont ce sont tout de même des politiciens les responsables, et on leur demande de mourir « *sur une terre indécise* » ou « *pour des Français qui ne sont pas décidés* ». Les penseurs tortueux ne rêvent que d'une chose : éviter que les lieutenants (et pas seulement les lieutenants) ne meurent aux Taglaïts (et pas seulement aux Taglaïts). Mais cela sans doute est un sentiment artificiel.

A quoi bon tenter le dialogue ? M. Héduy doit être de ces personnes persuadées que Cassandre a toujours tort et que, lorsqu'elle se trouve avoir raison, c'est qu'elle a trahi ; persuadées qu'elles ont, elles, raison parce qu'elles s'appuient sur des cadavres et qu'avoir raison contre elles c'est insulter ces cadavres ; persuadées qu'il n'existe qu'une façon d'aimer la France, la leur, qui consiste à « casser », au hasard du moment, de l'Angliche, du Boche, du Viet, du Fell, et bientôt du Chinetoque.

Le livre de M. Lartéguy peut se lire, à la rigueur, comme on voit un film américain du type « Opérations dans le Pacifique » série B. On attend la fin sans trop d'impatience. La lecture du livre de M. Héduy épuise ; parce qu'elle est, au bout du compte, inutile et que, pour traiter l'adversaire de « bachibouzouk » sans sortir de la littérature, il faut un immense talent.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Presses de la Cité, 375 pages, 10,50 NF.

(2) La Table ronde, 352 pages, 11,40 NF.

Vient de paraître
HENRI MONDOR
par
ANNE FONTAINE
9.90 Grasset

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

Un grand livre d'histoire
Un magnifique album

Jean BRUHAT
Jean DAUTRY
Emile TERSEN

LA COMMUNE DE 1871

Un volume relié pleine toile, 440 pages et 400 illustrations dont plusieurs de DAUMIER sous jaquette laquée et sous étui .... 40 NF

CONDITIONS SPECIALES SANS FORMALITES :
10 NF à la commande + 2,70 NF pour frais d'envoi et 3 mensualités de 10 NF en indiquant vos noms, adresse et position sociale aux
EDITIONS SOCIALES
95, 97, boul. Sébastopol - PARIS-2e - C.C.P. Paris 4209-70

On n'a pas si souvent l'occasion de RIRE !

POUR LES FÊTES
OFFREZ, LISEZ

un certain Monsieur
BLOT

par
Pierre
DANINOS

HACHETTE

NOUVELLES

« La Statue mutilée » par Tennessee Williams

Des personnages pervers et poétiques, une Amérique alcoolique et brûlante.

UN magicien tour à tour violent et poétique, voilà à qui fait penser le Tennessee Williams de ces onze nouvelles (1), un magicien qui, avec de vieux accessoires classiques, recrée un monde étrangement dense, qui étonne puis envoûte insidieusement. Ses vagabonds, criminels, poètes ou vierges folles, ne sont plus de vulgaires détraqués ou obsédés sexuels, Tennessee Williams en fait les rédempteurs de ce monde moderne qui se perd dans la technique, les lois sociales et les comités. Leur chemin de croix est, bien entendu, à leur mesure : nous voyons, par exemple, un petit employé roué de coups, puis dévoré par son masseur noir, complice de son érotisme masochiste et bourreau tout à la fois, pendant que, dans une église voisine, les fidèles célèbrent en gémissant le mystère de la Passion du Christ et que le prédicateur hurle : « Souffrez ! Souffrez ! Notre Seigneur a été cloué sur la croix pour expier les péchés du monde ! »

D'autres personnages se replient sur eux-mêmes, protégés par le cocon de leur douce folie, telle cette Laura de Maple Street, Saint-Louis, qui collectionne des objets en verre filé, tous stores baissés, en écoutant de vieux disques 1920 au lieu d'apprendre la dactylographie. (T. Williams a repris ce thème dans sa pièce « La Ménagerie de Verre ».)

Le club des poètes

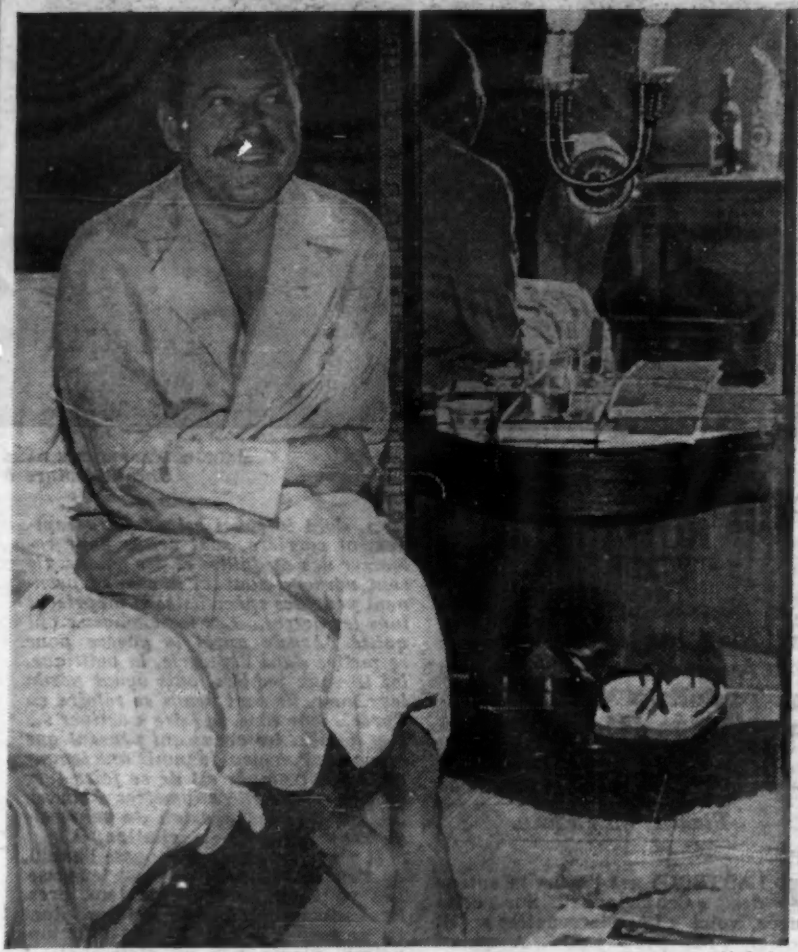
Il y a aussi des étudiants, de très typiques étudiants américains ; bien entendu, ceux à qui va l'amitié de Tennessee Williams ne font partie que d'un seul club, le club des poètes, et refusent d'habiter les « fraternités » ou « sororités », ces maisons d'étudiants qui hachurent le « campus » de petites cases très fermées. Maigres et agités, le geste maladroit, ils cherchent « la chose importante », la sincérité, ou bien pendant une conférence sur les pouvoirs du Congrès en matière d'impôts, griffonnent au dos d'un carnet de notes : « *Les mots sont un filet où prendre la beauté.* » Quant au véritable poète, il distille lui-même son alcool et habite une baraque de bois au bord de la mer, « *blottie au creux d'un éventail de dunes dorées* ». Considéré par les adultes comme une espèce de charlatan, il attire les jeunes et les charme par ses histoires merveilleuses.

Depuis Olivier Winemiller, ancien marin et boxeur qui, amputé du bras droit à la suite d'un accident idiot, ressemble « *à la statue brisée d'un Apollon* », jusqu'à Alma Tutwiler, fille d'un pasteur protestant de la lignée des prédicateurs de Salem, qui tient ses quartiers dans un vieux bistrot français de La Nouvelle-Orléans, « La Clef à molette », tous ces personnages, lourds de symboles, irradient à la fois la perversité et la chaleur.

L'air de La Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis semble spécialement propice à un genre littéraire, hélas ! peu apprécié par le public français : la nouvelle Carson McCullers et Truman Capote, également imprégnés par la touffeur poétique du Sud des Etats-Unis, en ont écrit plusieurs recueils qui, sans la violence et sans le déchirement de la sexualité, ne sont pas si éloignés de « La Statue mutilée ». La forme de la nouvelle se prête d'ailleurs fort bien au talent poétique et brutal de Tennessee Williams. Il a, d'autre part, la chance d'être traduit par Maurice Pons, lui-même romancier-poète.

M.-C. DE BRUNHOFF.

(1) Ed. Robert Laffont, 272 pages, 9,90 NF.



(Agip.)

TENNESSEE WILLIAMS.
Souffrez ! Souffrez !

ESSAIS

« Eros et Thanatos » par Norman O.Brown

Guéri de ses névroses, l'homme va-t-il être heureux ? Pas encore, répond la psychanalyse.

FREUD assignait trois sens au mot psychanalyse : il s'agissait, selon lui, d'une thérapeutique, d'une psychologie et, enfin, de ce qu'on nommerait aujourd'hui (après Sartre) une

anthropologie synthétique, une science totale de l'homme et de l'Histoire. C'est, évidemment, à ce troisième objectif qu'il convient de rattacher le livre de Norman O.Brown (1).

Eros et Thanatos, ce sont les deux principes, les deux instincts — l'instinct de vie et l'instinct de mort — qui, selon Freud, gouvernent et se disputent non seulement tout être humain, mais plus encore : la longue histoire de l'humanité. L'instinct de mort constitue sans doute le noyau central de ce fameux pessimisme qui se dégage de la lecture de Freud : Eros et Thanatos, écrit ce dernier dans « Malaise dans la civilisation » (1930), les deux « puissances célestes », se livrent dans l'Histoire un combat éternel, combat qui risque fort de n'avoir point de fin.

Certes, Freud écrit ces lignes quelques années seulement avant sa mort (il a alors 75 ans), et à l'époque où le capitalisme connaît justement la plus grande crise de son histoire... Mais le rôle attribué à l'instinct de mort, le pessimisme freudien — on pourrait presque ajouter ce sentiment douloureux qu'*il n'y a rien à vivre*, plus ou moins présent chez tout psychanalysé — n'ont pas attendu les années

(A. P.)

SIGMUND FREUD SANS LA BARBE.
Ce sentiment douloureux qu'il n'y a rien à vivre.

de vieillesse et de dépression pour s'affirmer comme des thèmes centraux, voire indispensables à la pensée de Freud. Bien plus, il semble, souligne Norman O.Brown, qu'il s'agisse là d'un ensemble organisé de faits que la psychanalyse ne puisse rejeter sans tomber dans l'incohérence.

Et sans doute l'instinct de mort est aussi puissant, si l'Histoire n'est — comme le croit Freud — qu'une longue suite de névroses, sinon la névrose tout court, comprendra-t-on assez mal le sens que peut avoir un traitement psychanalytique individuel : pourquoi guérir l'individu de sa névrose, si c'est pour le jeter dans une névrose plus vaste, une névrose absolue ? Question que ne se posent pas tous les psychanalystes (souvent plus empiristes qu'on ne croit), mais qui devrait être posée : le traitement de l'individu a quelque chose de gratuit ou d'absurde, si la culture elle-même (notre société, mais aussi toute société) n'est pas à son tour remise en question, systématiquement contestée. Car, en fait, on ne sait pas toujours au nom de quoi on analyse.

L'âge d'homme

C'est là une idée commune à Freud et à Nietzsche, plus largement aussi à Hegel et à Marx : « l'homme est l'animal malade », l'homme est l'animal névrotique. Enfant, l'homme se veut adulte ; adulte, le secret de sa vie est dans cette enfance perdue. De toutes apparences, la vie en société, la vie dite « adute » ne sont possibles qu'une fois « liquidée » l'enfance. Mais cette enfance, nous la « liquidons » beaucoup moins que nous ne la refoulons : elle est toujours là, présente dans nos rêves et nos névroses, plus banalement dans nos « cafards », nos inquiétudes sourdes, nos angoisses, nos nostalgies :

> *« Mais le vert paradis des amours en-*
> *[fantines,*
> *L'innocent paradis, plein de plaisirs*
> *[furtifs,*
> *Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que*
> *[la Chine ? »*

C'est qu'en effet, ces amours enfantines, ces « plaisirs furtifs » de la sexualité infantile — dont la révélation devait bouleverser la bourgeoisie d'après la première guerre mondiale — resteront toujours pour l'homme le moment du plaisir (ou du bonheur) complet, et plus encore, l'archétype de tout bonheur possible. En ce sens, on pourrait même dire que tous les chagrins d'amour qui, à en croire les romans d'apprentissage, nous font passer à « l'âge d'homme », ne sont que les derniers chagrins de notre enfance. L'homme qui aime n'est peut-être pas un adulte.

Le pessimisme freudien, sinon la dure vérité, veut en effet que la sexualité organisée de l'adulte soit moins satisfaisante et même paradoxalement moins complète que la sexualité « polymorphe » de l'enfant. Et, de fait, cette sexualité adulte, organisée pour la reproduction, consacre en quelque sorte la victoire de l'espèce — qui doit survivre à tout prix — sur « l'égoïsme », c'est-à-dire le plaisir, de l'individu. Dans l'acte sexuel, ce n'est pas tant l'individu qui agit, que l'espèce qui l'utilise, comme l'instrument de sa survivance.

Pas de retour au singe

Tout se passe donc comme si toute société humaine, et donc toute l'Histoire, se trouvait à ce prix : le refoulement, la névrose, l'abandon des aspirations primitives, les seules, selon Freud, qui apportent le bonheur (l'argent n'étant pas un souhait de l'enfance, dit Freud, il ne nous apporte pas le bonheur), au profit de quelques illusions, de sublimations peut-être vaines... On comprend ici quelle parenté secrète pouvait réunir Freud et Rousseau : mais, pas plus que pour Rousseau, il n'est question, pour Freud, d'un retour à la nature (ou au singe, pour lui qui était darwinien). Tout au plus s'agit-il, en reconnaissant en termes réalistes la nécessité d'une Histoire, d'espérer, comme faisait Marx, une réconciliation à venir entre l'histoire des hommes et la nature de l'homme. Mais, l'auteur le voit bien, c'est là proposer plutôt une doctrine du salut qu'une philosophie de l'Histoire.

Il n'est pourtant pas sûr que la psychanalyse sache toujours ce qu'elle veut : certes, donner une plus grande place au conscient dans la personnalité, au corps chez l'homme — mais quoi encore ? s'agit-il d'adapter l'homme au monde, quel qu'il soit, ou, au contraire, faut-il l'aider à transformer le monde ? Les objectifs, même chez Freud, n'apparaissent pas toujours clairement. C'est pourtant du bonheur qu'il s'agit, comme le remarque l'auteur, mais est-il vraiment possible à l'homme d'être heureux ?

Sans doute la libération économique de l'homme constitue-t-elle une étape indispensable, mais les problèmes de la psychanalyse se situent toujours un peu au-delà de ces déterminations économiques : la question du bonheur humain commence, justement, au moment où l'homme, comme certains enfants, possède « tout ce qu'il faut pour être heureux », et pourtant n'y parvient point.

Refus du corps

Car toutes les richesses, tous ces objets apparemment indispensables au bonheur, ne font que témoigner du refoulement : l'inconscient, incapable de s'exprimer directement, simplement par des mots, le fait à travers ces objets. C'est dire donc qu'une économie de la production et même du « bien-être » ne contribue apparemment en rien à la libération profonde de l'homme. Tous les objets de la civilisation sont ressentis, vécus, comme autant de témoignages de la névrose propre à l'homme : plus l'Histoire progresse, plus on peut voir se développer, « *d'une part, le refus toujours croissant du corps* (*c'est-à-dire le refoulement*), *et, d'autre part, le lent retour du refoulé sous une forme étrangère* ».

Est-il besoin de le souligner ? c'est décrire là ce que la dialectique désigne comme une contradiction interne : qu'il s'agisse de la contradiction existant entre la marchandise et son producteur, ou entre l'inconscient et ses projections, le schéma n'est-il pas le même ? Norman O.Brown le reconnaît bien, pour qui l'Histoire mûrit à travers cette contradiction : la seule façon de résoudre le conflit, le seul espoir n'est-il pas de le voir, ce conflit, s'exaspérer et enfin éclater ?

ROBERT PARIS.

(1) Traduit de l'américain par Renée Villoteau, « Les Lettres Nouvelle », Julliard, 384 pages, 18 NF.

ÉDITION

● VINTILA HORIA est le grand favori du prix NADAL, le Goncourt espagnol, qui est décerné le 5 janvier par la maison d'édition « Destino ». Ce prix récompense un manuscrit inédit.

● Les Editions Universitaires annoncent pour le début de 1961, les titres suivants : « BAUDELAIRE », « NIETZSCHE », « TEILHARD DE CHARDIN », « R.-M. RILKE » et « BERTOLT BRECHT » (Collection « Classiques des XIXe et XXe siècles ») ; ainsi qu'un « JEAN RENOIR » (Collection « Classiques du Cinéma »).

● Trois traductions inattendues : « Le petit Prince », d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY en espéranto ; « Zazie dans le métro » de Raymond QUENEAU en hébreu; et « La Peste » d'Albert CAMUS en catalan.

● « On vous parle », le court métrage réalisé par JEAN CAYROL et CLAUDE DURAND, a pour héros un homme hanté par des souvenirs de guerre. Il sera distribué au cours de l'an prochain par ARGOS FILMS.

● Le théâtre français en Italie : l'éditeur Sansoni publiera prochainement « La Mégère apprivoisée » d'AUDIBERTI, le théâtre de JEAN VAUTHIER, « Les Coréens », de MICHEL VINAVER, et « L'Œuf », de FÉLICIEN MARCEAU. Einaudi publiera toutes les pièces du Belge MICHEL DE GHELDERODE.

● La librairie du grand hôtel newyorkais Waldorf-Astoria a consacré une vitrine au livre de MAURICE CHEVALIER, « C'est l'amour », qui vient de sortir aux Etats-Unis.

● Plusieurs ouvrages philosophiques de HEIDEGGER, dont « Der Satz von Grund », paraîtront pour la première fois en français au cours de l'année prochaine (Gallimard).

● A la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Seghers) s'ajouteront un « Benjamin Péret », par JEAN-LOUIS BEDOUIN, en janvier ; et un « Patrice de La Tour du Pin », par EVA KUSHNER en mars.

● Les droits du « Bonheur fragile », d'ALFRED KERN (Prix Renaudot 1960), ont été achetés par les éditions Seix Barral, en Espagne ; Panthéon aux U.S.A. ; et Feltrinelli, en Italie.

avez-vous lu ?

LES MYSTÈRES DU KREMLIN

Mille ans d'histoire
par Victor Alexandrov

Cette citadelle est lourde de mystères : témoin au cours des siècles de guerres sanglantes, d'intrigues politiques, de révolutions sourdes et violentes, elle a vu récemment la mort de Staline ; elle a vu abattre Béria... Les fantômes des tsars déchus et des révolutionnaires planent encore au Kremlin, carrefour des routes de l'histoire mondiale.

MUSSOLINI

par Georges-Roux

**Qui était Mussolini ?
Comment vivait-il ?
Quelle était sa formation ?
De quelle façon gouvernait-il ?
La réponse à ces questions explique aussi le destin d'un peuple. Sa personnalité nous intéresse comme celle de ceux qui ont la responsabilité de millions d'êtres humains. Aussi, Georges-Roux donne-t-il toutes explications en racontant l'existence tragique du Duce avec la vivacité d'un reporter et la minutie d'un historien. Presque à chaque page les éléments dramatiques se succèdent et les faits racontés comme des scènes de roman, mais d'un roman vécu, prennent une allure shakespearienne.**

LES IDÉES ET LA VIE

LES TROIS COMMUNAUTÉS

par P.-O. Lapie

**Nombreux sont ceux qui, entendant parler de l'Europe, savent vaguement ce qu'est le Marché Commun, moins précisément encore l'Euratom.
Dans une langue aussi simple que possible l'auteur a présenté les trois organisations économiques européennes.
Cet exposé sera utile, non seulement aux techniciens, à l'homme politique, à l'homme d'affaires, mais aussi au simple citoyen qui désire être tenu au courant des problèmes de l'Europe.**

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

AGRICULTEURS
TRI. 96-48
les années folles

URSULINES
ODE. 39-19
les années folles

Lundi 26, matinées 14 h. 30, 16 h. 30
LA PAGODE
Hommage à
MACK SENNETT
Ch. CHAPLIN - FATTY - Buster KEATON
PICRATT - Harry LANGTON - Ben TURPIN
Les BATHINGS BEATIES
Chaque film en version complète

MATHURINS
RÉVEILLON DU JOUR DE L'AN
LE COMPORTEMENT des
EPOUX BREDBURRY
LOCATION OUVERTE

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

TRIOMPHE
92, CHAMPS-ELYSEES
LA VÉRITÉ TOUTE LA VÉRITÉ RIEN QUE LA VÉRITÉ SUR UN COUPLE
MARCEL AYMÉ : Excellent, embêté que cela finisse.
PHILIPPE HÉRIAT : J'en ai aimé l'ironie cruelle qui cède soudain devant la gravité du sujet.
FÉLICIEN MARCEAU ...Combien j'ai aimé votre film.
ARMAND SALACROU : J'ai beaucoup aimé UN COUPLE, plus exactement, j'ai été très ému.
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince Attr. Esp.-Sud-Américaines
REVEILLONS, SOUPERS, COTILLONS

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15

MIMI PINSON 79, Champs-Elysées Mat. 15 h. Soir 21 h.
Tous les jours (sauf mercredi) - Réveillon Saint-Sylvestre

Restaurants

Gérard SETY - Rika ZARAI
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Diners facultatifs - Consommations 20 NF

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout champagne
ELY. 11-61

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● « La tragédie de la mine » : Un morceau d'anthracite.

COMMENT n'être pas injuste ? Nous ne voyons pas tout. Existe-t-il, ce téléspectateur enchaîné à son poste et qui ne laisse rien passer ? Peut-être cette forme de renoncement au monde réel est-elle plus répandue que nous ne croyons. Je me souviens comme Gide m'étonna un jour en me disant que sorti d'une salle de cinéma, il était entré dans une autre sans prendre le temps de respirer. Je suis d'une complexion bien différente : il faut la croix et la bannière pour me faire entrer dans une salle obscure, et quant au cinéma que la télévision installe chez moi, je le supporte plus que je ne l'aime, et au fond ne l'aime que par devoir.

« Je l'aimais par devoir, ce devoir dure encore. »

J'en prends et j'en laisse. A Paris, j'en laisse chaque semaine un peu plus, et ce que je laisse, qui sait si ce n'est pas le meilleur ? J'ai quitté en son milieu « La tragédie de la mine ». Comme il fallait s'y attendre avec un titre pareil, tout s'y passe dans le noir. Mon petit écran ressemblait à un morceau d'anthracite : j'ai préféré rejoindre mon lit et ma lecture interrompue.

(R.T.F.)

MARIE LAFORÊT.
Cette merveille.

● Marie Laforêt : Choisissez-la.

MAIS le lendemain, j'ai vu et entendu quelqu'un que je n'oublierai plus, une jeune fille dont il me semble qu'un jeune homme devrait être amoureux au premier regard, une vedette très célèbre, j'imagine, mais un vieux hibou comme moi ne connaît plus rien ni personne. Cette merveille s'appelle Marie Laforêt. De visage plus touchant, et qui touche jusqu'à bouleverser, je n'en connais pas. Elle jouait une pièce de Tennessee Williams que je ne raconterai pas. Mais si vous voyez un jour sur un programme ce nom, Marie Laforêt, choisissez-le de préférence à tous les autres.

● Les enfants débiles : Et si leur entourage les néglige ?

IGOR BARRERE et ETIENNE LALOU nous ont menés à Garches, à l'hôpital Raymond-Poincaré. Ces enfants atteints de troubles cérébromoteurs, avec quelle science et quel amour maîtres et disciples les observent et les traitent ! Mais on en compte 50.000 en France, atteints de ces troubles. Et si leur entourage les néglige, que deviennent-ils ? Un film comme celui-là aura fait honte peut-être à une famille ignorante ou négligente.

● Jean Sablon : Au niveau d'un mal de cœur.

JEAN SABLON : un classique de la chanson, il me semble ? Je ne suis pas trop bon public, en fait de chansons. « Prends le charme et tords-lui le cou », malgré moi, je paraphrase Verlaine. Mais ce qui compte, c'est le pouvoir d'envoûtement de cette voix : cette poésie bon marché sait se tenir au niveau d'un « mal au cœur » qui est la chose du monde la mieux partagée.

La télévision est poétique lorsqu'elle ne s'en doute pas. Peut-elle l'être délibérément ? Je me pose la question en regardant « Œil de cristal », inspiré d'une légende indochinoise, dialogue de Jules Supervielle.

● « En français dans le texte » : Louis Pauwels édifiant.

« EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE. » Louis Pauwels a été quelquefois plus brillant mais jamais plus édifiant. Cette fille de la Charité qui passe librement de Jordanie en Israël à travers les barbelés, vénérée de tous, sœur de tous les frères ennemis, recueille dans son orphelinat enfants infirmes ou idiots, vieillards abandonnés, mais aussi de saines petites filles qu'elle instruit. Ce qui frappe en elle, c'est sa joie. Je lis ces jours-ci le second volume des « Mémoires » de Simone de Beauvoir qui est l'histoire de la recherche du bonheur en ce monde : tous les dons de l'intelligence sont mis au service de cette quête, toutes les ressources d'une admirable culture. La fille de la Charité que nous montre Pauwels en Israël, cherche le bonheur, elle aussi, mais sur une route opposée et le trouve au plus épais de déchets humains. Elle ne nous le prouve pas par des paroles : c'est une femme équilibrée et qui nous explique comment elle mène son affaire. Toute sa prédication tient dans la joie et dans la paix qui visiblement la possèdent, débordent d'elle.

Pauwels nous mène ensuite chez le pasteur Boegner, et ce protestant, lui aussi, nous édifie : il répond aux questions avec simplicité et humilité. Il nous dit qu'il a beaucoup souffert et qu'il a été veuf deux fois. Le péché contre lequel il doit lutter, il convient que c'est l'orgueil. Je regrette que Pauwels n'ait pas interrogé le chef de l'Eglise réformée de France sur le futur Concile, sur les vues qu'il a à ce sujet. Mais il y a répondu indirectement en nous confiant que le mot clef, pour lui, est Grâce. Oui, tout est grâce : protestants et catholiques sont déjà réconciliés dans cette foi et dans cette espérance.

● La veillée de Noël : Comment la réussir à la TV ?

LA veillée de Noël. Je n'ai pu tenir longtemps, mais je ne jetterai la pierre à personne. Une veillée de Noël à la télévision, comment la réussir ? Comment satisfaire à la fois les chrétiens qui attendent l'heure de la messe et qui auraient aimé entendre les vieux Noëls de leur enfance, cet « Adeste fideles » que je n'écoute jamais sans larmes, et les mondains qui, avant le réveillon, comptaient sur des airs de danse ? La radio ici reprend l'avantage : chacun avait des chances d'y trouver ce qu'il cherchait.

● « Cyrano de Bergerac » : Je l'aime comme autrefois.

ET le soir le Noël, un dîner de famille (avec les petits-neveux d'Edmond Rostand précisément !) m'aura fait manquer « Cyrano ». Que je le regrette et que j'aurais aimé me rappeler cette rumeur de gloire qui avait pénétré jusque chez nous : j'avais huit ou dix ans. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'autre exemple d'une si brusque et si universelle consécration. Les délicats, qui déjà faisaient la petite bouche, n'étaient pas connus de nous et ne devaient me faire changer d'avis sur Edmond Rostand que plus tard. Et aujourd'hui je l'aime comme autrefois, il est redevenu cet enchanteur auquel je croyais avec la bonne foi de l'enfance...

F. M.

(R.T.F.)

DANIEL SORANO DANS « CYRANO DE BERGERAC ».
Cette rumeur de gloire.

CINÉMA D'ESSAI - 17, r. CAUMARTIN (9e)
Les 2 Films les plus célèbres de
Luis BUÑUEL
UN CHIEN ANDALOU version intégrale sonore
et en v. o. s/t. fr.
Los Olvidados

(Archives.)

Claude Roy, Anne et Gérard Philipe, manifestant a la Bastille, le 28 mai 1958.
« Ne coupe pas trop tôt, ça fait plaisir... ».

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● ***Gérard Philipe fut-il un archange ? Cent personnes parlent de l'homme qu'elles ont connu.***

EN 1957, Gérard Philipe a trente-cinq ans. On lui demande: « Pourquoi faites-vous du théâtre ? » Il répond insolemment : « *Par vanité. Pour avoir ce grand nom qu'on voit briller, le soir, en lettres de néon.* »

Ainsi s'exprime le plus pur, le plus désintéressé, le plus prestigieux acteur de sa génération : Gérard Philipe auréolé de toutes les grâces, fixé dans sa légende à l'âge de trente-sept ans.

Gérard Philipe est mort il y a un an. Cette semaine, un livre de témoignages recueillis par sa femme Anne et présentés par Claude Roy (1), fait la somme de cette vie exemplaire, et voici l'homme confronté à sa légende.

Cent personnes, qui furent proches de lui, ont raconté leurs souvenirs, leurs impressions. Anne Philipe leur a bien recommandé de ne pas porter Gérard aux nues, mais de consigner simplement quelques contacts précis, de parler le plus concrètement possible de ce personnage déjà trop chargé de gloire.

« Ne l'idéalisez pas »

Cinq mois durant, Anne Philipe a accumulé les pièces à conviction de ce post-portrait. « *Ne l'idéalisez pas* », répétait-elle. Pourtant, quand Claude Roy a lu toutes ces déclarations rassemblées, il a découvert le mot « *archange* » écrit plus de deux cents fois. Il l'a éliminé une fois sur deux. Il a trouvé aussi le mot « *gentillesse* ». Il l'a laissé, mais accompagné d'interprétations diverses. « *La gentillesse, Gérard Philipe s'en servait comme d'un bâton pour éloigner les importuns.* » « *La gentillesse était sa carapace.* » Ou bien : « *La gentillesse c'était sa nature profonde.* » Mais un autre mot revenait sans cesse aussi, et ce mot était celui qui définit le mieux une vie, aussi transparente et lumineuse qu'elle pût être : le mot « *insaisissable* ».

Gérard Philipe, pour certains, c'est le don incarné. Suzanne Flon écrit ainsi : « *La volonté et le travail me semblent peu compter dans l'art de Gérard Philipe. Je crois plutôt à son instinct et à ses dons. J'ai été frappée du fait qu'il arrivait au théâtre à la dernière minute. Sans cesse disponible, il donnait l'impression d'« entrer » tout de suite dans un personnage. Il avait sur scène un tel rayonnement que même pendant mes instants de pause, je le regardais jouer.* »

Alors que Serge Reggiani, par exemple, déclare : « *Mais ce sentiment qu'il donnait aux spectateurs et à ses camarades était fondé sur un travail acharné, nourri d'une réflexion incessante sur l'art du comédien, sur l'art du théâtre en général. C'est cette réflexion qui fonde ses choix décisifs, à chaque étape de sa carrière, et d'abord celui du T.N.P.* »

Où est la vérité ? Peut-être dans cette constatation de René Clair : « *Gérard n'était pas, au théâtre, un comédien égal. Rien d'étonnant à cela. Tout consciencieux qu'il fût, il était incapable de ranimer régulièrement la flamme dont la scène s'illumine. Le sort de chaque soirée dépendait de son inspiration. L'inspiration ? Je n'y crois guère, et j'ai trop vécu parmi les comédiens pour ne pas me méfier de la littérature que leur étrange profession fait naître. Mais tout porte à penser que s'il fût jamais un acteur inspiré, c'est Gérard.* »

Les mains en sang

Vérités à mille facettes qui apparaissent pour composer un homme de chair et d'os.

Sage, consciencieux et conscient de sa valeur, Gérard Philipe note méticuleusement sur des fiches, classées dans une simple boîte de bois blanc, les réflexions et les idées que lui suggèrent ses lectures. Il lit beaucoup, mais comme dit Claude Roy, il lit « utilitaire ». Tout ce qu'il lit concerne de plus ou moins loin son métier.

Bondissant, cascadeur, extraordinairement souple dans son corps, Gérard Philipe laissait croire à une grande sûreté de ses moyens physiques. Cependant, Christian-Jaque dévoile à quel point le courage et la ténacité étaient à l'origine de ses prouesses. « *Cette situation aurait peut-être pu durer longtemps, si les aventures mêmes de Fabrice del Dongo n'avaient fait en sorte de me révéler un autre côté de son personnage : son courage et sa volonté indomptables. En effet, il n'était absolument pas sportif, et il a, pourtant, prouvé qu'il était capable de faire, sinon plus, tout au moins autant que ceux qui l'étaient, ou avaient simplement subi un entraînement. Par exemple, il refusa catégoriquement de se laisser doubler pour la scène d'évasion de la tour Farnèse ; or, celle-ci comportait une descente de dix-huit mètres de corde. On imagine ce que cela peut représenter pour quelqu'un qui n'est pas entraîné. Nous tournâmes une première fois. Tout se passa très bien mais, pour être tranquille, je demandai une deuxième prise. Son visage creusé, crispé, à l'arrivée, aurait dû me faire pressentir que ce n'était pas seulement cette impressionnante descente qui l'avait ainsi épuisé. Ce que j'ignorais, c'est qu'il avait les mains complètement brûlées et déjà couvertes de cloques. Nous recommençâmes donc, avec l'accord de Gérard, qui ne dit rien, et, à la deuxième prise, nous nous aperçûmes qu'il avait les mains complètement en sang.* »

Un caméléon

Etrange kaléidoscope. Gérard Philipe visait-il avant tout la sincérité, comme Micheline Presle le fait croire, en racontant cette anecdote de ses débuts au moment du « Diable au corps » ? « *On lui fait faire une grande séance de maquillage où on lui colle les oreilles. Il s'y prête avec calme, gentillesse et une certaine ironie. Premier essai oreilles décollées, c'est-à-dire naturelles, deuxième essai oreilles collées, mais juste avant de commencer, sans que personne s'en aperçoive, Gérard les décolle d'un petit coup de l'index ; j'entends encore le bruit : « cloc ! ». Les deux essais sont donc identiques, cependant, on trouve les oreilles nettement plus acceptables dans le deuxième. Et pendant une bonne partie du film, dans la salle de maquillage, on lui collera les oreilles et il les décollera en arrivant sur le plateau. Gérard refusait toute concession et faisait montre d'un sens de l'absolu extraordinaire.* »

Ou bien voulait-il plaire à tout prix, s'attachant à séduire quiconque se trouvait sur son passage, comme le décrit Maria Casarès ? « *C'est alors qu'on assistait en témoin désolé et impuissant au « numéro de Gérard », ce sketch enfantin où il singeait, où il parodiait les gestes, les mines qui lui valaient ailleurs l'adhésion de tous.* » Mais Maria Casarès ajoute plus loin : « *Il était à la fois faible et d'une force peu commune. Têtu, superstitieux comme les gens faibles, d'un caractère fragile, d'un tempérament sensitif, il semblait impressionnable, peut-être même influençable ; il prenait vite la couleur de la feuille qui l'abritait. Pourtant, quand il m'est arrivé de le traiter de caméléon, son beau rire complice me rappelait qu'il choisissait toujours la feuille sur laquelle il se posait.* »

Enfant gâté, joueur et mystificateur, Gérard Philipe l'était sûrement, mais en même temps, il essayait constamment de se dépasser et il était extraordinairement maître de lui.

Cette « pureté surnaturelle » dont on l'a doté, et qui revient sous la plume de ses amis, était sans doute moins surnaturelle que ne le veut la légende. Pierre Savron, le chef électricien du T.N.P., rappelle qu'un jour, ayant éteint la scène trop tôt, et rallumé la salle, coupant ainsi les applaudissements, il entendit Gérard lui dire, avec un sourire d'excuse et d'ironie : « *Ne coupe pas trop tôt... Ça fait plaisir, tu sais...* »

Moins surnaturel et plus humain, Gérard Philipe descend de son piédestal de demi-dieu. Anne Philipe n'a rien découvert qu'elle ignorât, à travers ces témoignages. Le lecteur découvrira, lui, à quel point son activité syndicale comptait pour Gérard Philipe. Il s'y consacrait totalement, y donnant tant de lui-même qu'il fut obligé de cesser quelque temps avant sa mort. Anne Philipe, aussi rigoureuse que le fut son mari, précise : « *Pendant les dix-huit mois qui précédèrent sa mort, Gérard a en effet considéré son travail au Syndicat des acteurs comme un devoir primordial. Mais cette période, qui ressort en pleine lumière dans le livre, se serait peut-être estompée dans une vie plus longue.* »

Des anecdotes pourtant demeurent. « *C'était un excellent camarade,* raconte Georges Annenkov, *franc et fidèle. Je n'oublierai jamais un incident qui surgit pendant le tournage de « La Chartreuse de Parme ». Gérard Philipe, en habit moiré de l'époque stendhalienne, se préparait à tourner une scène. Je lui racontai, en riant, qu'on ne m'avait pas payé tout ce qui m'était dû.*

— Est-ce vrai ? s'étonna-t-il.

— Bien vrai.

Philippe se décoiffa, enleva son habit moiré et en disant à haute voix :

— Annenkov n'est pas payé, je m'en vais aussi ! »

Il sortit du plateau, en manches de chemise.

— Allons à la cantine prendre quelque chose ! ajouta-t-il. »

« Nous t'aurions suivi »

Ou celle-ci, que rapporte Jean Vilar : « *Au cours de réceptions auxquelles nous étions conviés, nous rencontrâmes une ou deux fois des personnalités dont les attitudes politiques nous parurent effroyables. Il sut à chaque fois se taire. Il savait que j'aurais été contraint, eût-il humainement raison, de le désapprouver. Je me souviens d'un banquet à Tunis en 1953, où nous étions reçus par la municipalité. L'allocution d'un député français, agressive et menaçante à l'égard des gens du pays, dépassa, ce soir-là, la dose du bon sens. Cette réception avait été organisée en l'honneur du théâtre et de notre jeune troupe, et l'on déversait, à l'égard des Tunisiens, la colère et la menace. Quand nous nous retrouvâmes dehors, déprimés et tristes, et cela malgré la gentillesse du maire et de nos hôtes, je fis dans la rue quelques pas avec notre Rodrigue. Je sentais bien qu'il avait quelque chose à me dire. Ce ne fut qu'au moment de nous quitter qu'il me dit très doucement : « Pourquoi, Jean, ne « t'es-tu pas levé ? Pourquoi n'as-tu*

→

(1) « Gérard Philipe », par Anne Philipe et Claude Roy, 444 pages, 32 photos, 15 NF.

« pas quitté la salle ? Nous l'aurions « suivi. »

Anne Philipe ajoute : *« Il est difficile et malhonnête de faire parler les morts, mais j'ai refusé à la R.T.F. de réaliser l'émission « Gros Plan » sur Gérard, parce que je pense qu'il n'aurait jamais admis de paraître à la R.T.F. avant qu'on ait réintégré officiellement ses camarades signataires du Manifeste des 121. »*

Il y a, dans ce livre, des éclairages, des coups de projecteur qui ne détruisent pas un mythe, mais découvrent un homme qu'une carrière exceptionnelle jointe à une mort prématuré avait transformé en personnage de conte de fées.

Sa brièveté

L'homme, le voici, c'est celui qui répond, assez sincèrement, au jeu des questions.

— Votre première qualité ?

— *L'orgueil.*

— Votre principal défaut ?

— *L'orgueil.*

— A quoi devez-vous votre réussite ?

— *A la chance, d'une part, à l'acharnement, de l'autre.*

— Etes-vous enthousiaste ou réfléchi ?

— *Je suis enthousiaste d'abord, je réfléchis ensuite.*

Et ces réponses, qui prennent une résonance troublante :

— Quelle pensée s'impose souvent à vous ?

— *L'urgence des choses que je dois faire.*

— Qu'est-ce qui vous étonne dans la vie ?

— *Sa brièveté.*

L'homme, le voici, surpris, s'écrivant à lui-même une lettre qu'il met à la poste, adressée à son propre nom :

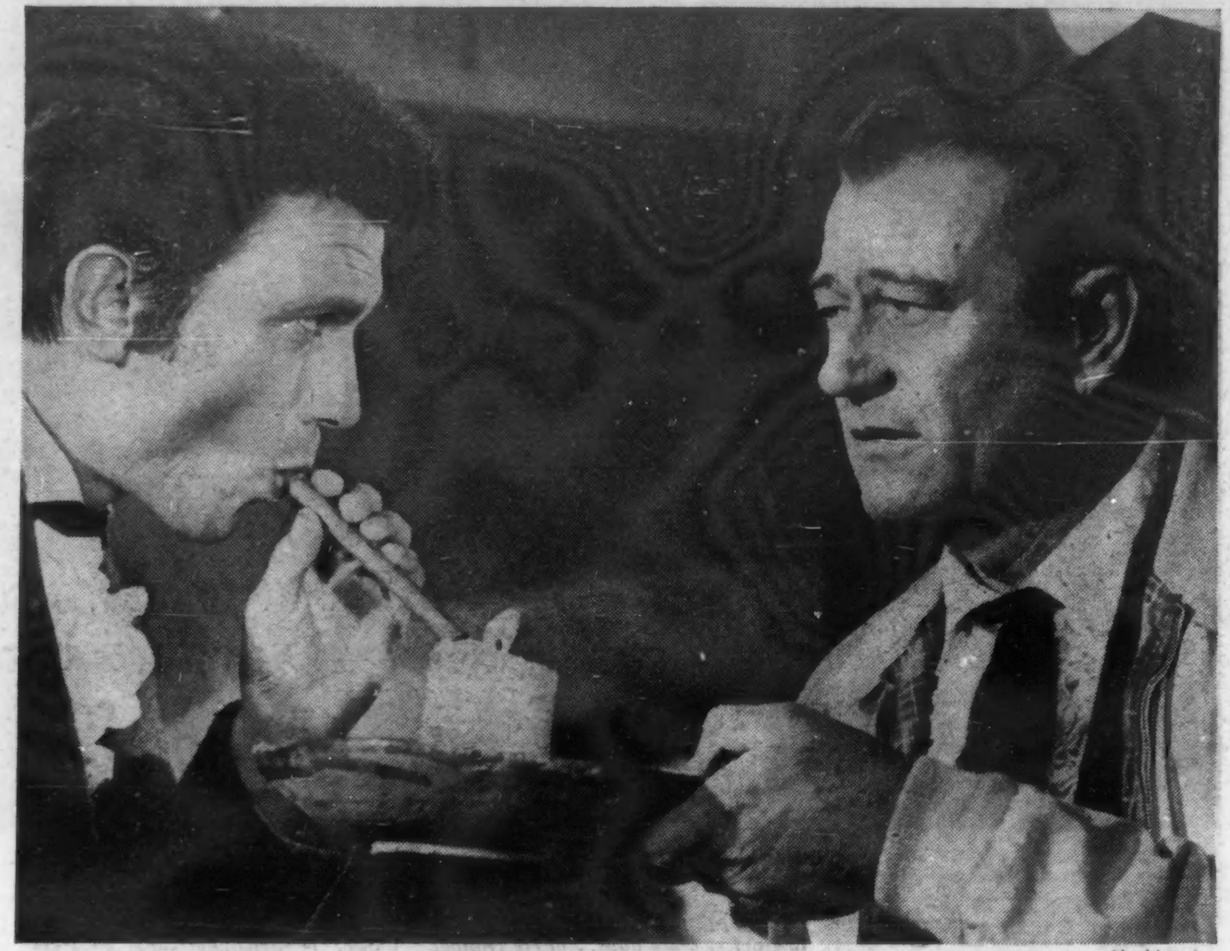
« Mon vieux Gérard, tu t'écris, tu voudrais bien te considérer — mais il n'y a rien à faire — tu fais tout ce que tu peux pour te voir sous un certain angle, mais ça ne marche pas. Tu commences à réaliser que tu ne changeras pas, malgré tout, tu feras semblant de croire au miracle, tu maquilles tout le temps.

« Je t'emmerde. »

GÉRARD.

Il paraît peu probable que les archanges se livrent à de pareilles correspondances. Mais si l'on préfère les hommes, ce livre est bienvenu.

MICHELE MANCEAUX.



(Archives.)

LAURENCE HARVEY ET JOHN WAYNE DANS « ALAMO ».
Comme une bonne soupe.

CINÉMA

« Alamo »

● *Un film sans tricherie dont les héros sortent d'un cantique militaire.*

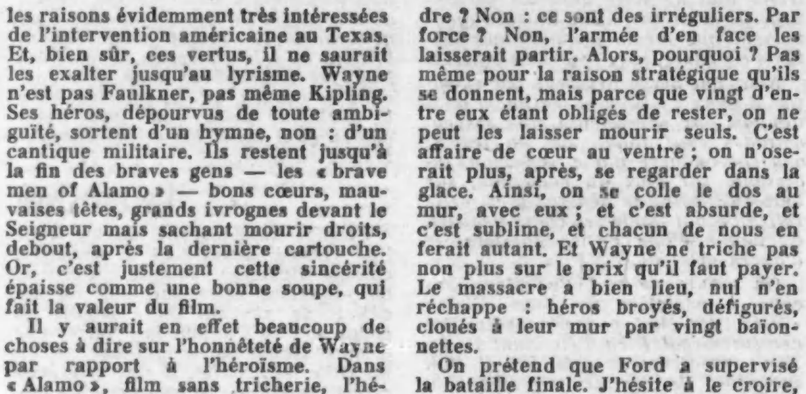
EN 1836, le Texas appartenait encore au Mexique. En révolte contre la tyrannie qu'y exerçait le général Santa Anna, quelques colons appelèrent à leur aide l'armée des Etats-Unis conduite par Sam Houston. Assurés du secours promis, ils se barricadèrent dans une Mission désaffectée, Fort-Alamo, et attendirent. Ce furent les Mexicains qui arrivèrent les premiers. Le 6 mars, à 7.000 contre 185, ils s'élancèrent à l'assaut.

De ce combat, ou plutôt de ce massacre, John Wayne a tiré son premier film de producteur-acteur-metteur en scène : un film qui est moins un western qu'une épopée, projection trois heures, budget six milliards (1). En bref, une « superproduction » à la qualité près, je veux dire : la qualité en plus.

Car « Alamo » est une œuvre solide, puissante, un peu lente il est vrai, encore que ses longueurs soient reposantes et peut-être nécessaires comme celles des romans-fleuves. Cette œuvre ne cache nullement ses origines. Techniquement, et jusque dans certains thèmes du scénario — entre autres, le conflit des deux officiers, l'aristocrate et le démocrate — elle se réfère à l'ami et au maître de John Wayne, John Ford. Comme Ford, Wayne célèbre la fraternité virile, l'esprit de sacrifice ; il professe toutes les vertus dites réactionnaires, du patriotisme monolithique à la croyance en Dieu ; il ignore délibérément les sources politiques de son récit, et par exemple, les raisons évidemment très intéressées de l'intervention américaine au Texas. Et, bien sûr, ces vertus, il ne saurait les exalter jusqu'au lyrisme. Wayne n'est pas Faulkner, pas même Kipling. Ses héros, dépourvus de toute ambiguïté, sortent d'un hymne, non : d'un cantique militaire. Ils restent jusqu'à la fin des braves gens — les « brave men of Alamo » — bons cœurs, mauvaises têtes, grands ivrognes devant le Seigneur mais sachant mourir droits, debout, après la dernière cartouche. Or, c'est justement cette sincérité épaisse comme une bonne soupe, qui fait la valeur du film.

Il y aurait en effet beaucoup de choses à dire sur l'honnêteté de Wayne par rapport à l'héroïsme. Dans « Alamo », film sans tricherie, l'héroïsme ne s'accompagne d'aucune fausse nécessité. Le drapeau est là, sans doute, mais il domine uniquement l'histoire d'une poignée d'hommes qui sont pris au piège dans un fort et refusent d'en sortir. Par ordre ? Non : ce sont des irréguliers. Par force ? Non, l'armée d'en face les laisserait partir. Alors, pourquoi ? Pas même pour la raison stratégique qu'ils se donnent, mais parce que vingt d'entre eux étant obligés de rester, on ne peut les laisser mourir seuls. C'est affaire de cœur au ventre ; on n'oserait plus, après, se regarder dans la glace. Ainsi, on se colle le dos au mur, avec eux ; et c'est absurde, et c'est sublime, et chacun de nous en ferait autant. Et Wayne ne triche pas non plus sur le prix qu'il faut payer. Le massacre a bien lieu, nul n'en réchappe : héros broyés, défigurés, cloués à leur mur par vingt baïonnettes.

On prétend que Ford a supervisé la bataille finale. J'hésite à le croire, car elle est sans génie mais d'un mouvement irrésistible comme toute la seconde partie du film. Une des sorties nocturnes des assiégés constitue un remarquable morceau de bravoure. Enfin, autour de John Wayne, Richard Widmark et Laurence Harvey, constamment admirables, nous rappellent que le cinéma américain est moins riche de ses milliards que de ses prestigieux acteurs.



(Archives.)

JUDY HOLLIDAY DANS « UN NUMÉRO DU TONNERRE ».
Comme devant Musset.

« Un numéro du tonnerre »

● *Un conte de fées, mais sans fées.*

LA main se révulse devant l'obligation de transcrire ce titre sordide : « Un numéro du tonnerre » (2), planté sur « Bells are ringing » comme un faux nez. « Bells are ringing », donc, est une comédie musicale de haut style. C'est même « la » comédie musicale, totalement réussie dans un genre assumé jusqu'au bout, selon des règles subtiles constamment observées, *« sans rien sur celle qui pèse ou qui pose »*. Comment Vincente Minnelli est-il parvenu à une telle délicatesse de toucher ? N'en doutons pas : par une lente approche, comme les doigts sensibilisés des cambrioleurs de trésors. Son film contient tout : féerie, surréalisme, satire sociale. Mais en même temps il évite tout, et la meilleure façon de le définir serait de désigner, séquence après séquence, les pièges où un autre fût tombé. Un autre ? Le choix serait large, hélas !

L'histoire, résumée, ne peut être que mièvre : une petite standardiste s'ennuie, s'intéresse à ses « clients » parce que c'est trop bête de rester seule et, de là, transforme le monde. Vous avez reconnu la morale du « Reader's Digest ». Et de fait, il s'en faut d'un rien que Judy Holliday incarne *« l'être le plus extraordinaire que j'aie rencontré »*. Mais ce rien, c'est elle, et tout le film. Cette étrange femme-enfant, infantile plutôt, à la fois costaude et légère, bien en chair et immatérielle, Minnelli la promène dans des décors parfaitement réalistes, aussi peu réalistes que possible. Conte de fées, mais sans fées : vous pouvez tâter les murs, ils sont vrais, et pourtant on n'y vivrait pas une heure. Lorsque les bookmakers se réunissent en corps, au fin fond d'une chaudière d'immeuble, pour retranscrire leurs paris sur un code musical, ils deviennent à l'instant des ténors d'opéra, mais leurs costumes n'ont pas changé et les tuyauteries sont toujours en place. Dans cet univers parlé, chanté, dansé, rien n'étonne, pas même que les gens gardent leur visage, et qu'ils soient, mon Dieu, tellement *naturels*. Simplement, ils surgissent parfois d'on ne sait où, comme les invités de la « party » mondaine. Maison vide, maison pleine

(1) Ambassade Gaumont.

(2) Ermitage.

(Charpentier.)

JO ET SAMMY SIRITZKY.
Cinq films par jour.

et l'étroit escalier de fer forgé devient escalier de revue. Point de métamorphoses, rien qu'une distorsion du temps, une arythmie à peine inquiétante. Enfin, pour ne pas rompre ce charme qui ne tient qu'à un fil, Minnelli prend grand soin de trimballer dans son histoire des personnages masculins passifs, rassurants pour nous car ils ne comprennent rien à ce qui leur arrive et normalisent, en quelque sorte, l'anormal : tel Dean Martin, génialement sobre, excellent.

« Nous sommes au cinéma », comme on dit *« nous sommes au théâtre »*, devant Musset par exemple.

Entre l'écran et nous, Minnelli a trouvé la distance idéale. On tournera peut-être des comédies musicales d'une signification plus rare, on fera servir cette mystification à de plus hautes fins, mais « Bells are ringing » demeurera une leçon de maîtrise. Ce film enseigne une discipline de l'imagination, d'autant plus libre qu'elle communie avec le réel.

« Tiens bon la barre, matelot »

● *Avec quelques ratés.*

JE ne puis porter sur Jerry Lewis qu'un jugement strictement subjectif : je n'aime pas les comiques à grimaces (3). Cela dit, le scénario est bon : un matelot américain a perdu un navire de guerre. et la mécanique du rire marche sans trop de ratés. Parmi les gags : une partie de catch entrecoupée des explications qu'un des catcheurs donne à son copain dans le public, et une parodie de la célèbre scène du tribunal d' « Ouragan sur le Caine ». Evidemment, auprès de Fernandel, ces cocasseries, plus déliées, ont un état de grâce. Mais Lewis, naguère, allait beaucoup plus loin.

« Le Chien de pique »

● *Tout cela, je vous le déclare, ne finira pas bien.*

« LE *premier western français* » ? C'est vrai, il y a des chevaux. On ne se lasse pas de les voir courir sur la Camargue. Hélas ! il y a une histoire aussi, et originale, comme vous en jugerez :

Après dix ans de prison, un truand soucieux de se mettre au vert, s'invite chez un de ses anciens complices aujourd'hui rangé des voitures. Le copain a fait le retour à la terre, il est devenu sage, honnête, vertueux. Voici qu'une fille survient, et qui tire les cartes, en plus. Le chien de pique, horreur ! Tout cela, je vous le déclare, ne finira pas bien (4).

Certains films vous laissent deviner ce qui va se passer une minute à l'avance. Dès le début de celui-ci, une fine allusion aux sables mouvants nous prédit la mort de Pellegrin. Soyons juste : Pellegrin lui-même n'y croit pas trop. Devant Eddie Constantine raide comme la justice : *« Tu ne vas tout de même pas me laisser crever ! »* hurle-t-il. A peu près comme on dirait : *« On ne se quitte pas sans prendre un verre ? »*

Mais qui a cru à quoi que ce soit dans cette aventure ? Yves Allégret ? Seul Douking paraît à son aise. Il aime la campagne, il aime les chevaux, il est content.

MORVAN LEBESQUE.

(3) Elysée-Cinéma.

(4) Biarritz, La Royale, Moulin-Rouge, La Rotonde, Vedettes.

HOMMES

MM. Siritzky, princes des Champs-Elysées

● *Comment vous avez pu voir « L'Avventura » et revoir « La Grande Illusion ».*

CHAQUE année, plus de 700 films tentent de prendre d'assaut l'une des combinaisons dont les 18 salles d'exclusivité des Champs-Elysées détiennent les clés.

En effet, toute la carrière d'un film, sa réputation, son succès, dépendent souvent d'un délicat examen de passage : l'exclusivité. Celle-ci, pour être probante, doit se faire aux meilleures dates, dans les meilleures salles, dont au moins une sur les Champs-Elysées.

Neuf de ces salles-pilotes, m'avait-on dit, se trouvent sous la coupe directe ou indirecte du prince des Champs-Elysées, M. Siritzky. Ce dernier assure personnellement la programmation de « L'Avenue », du « George-V », du « Lord-Byron », du « Marbeuf », du « Mercury » et du « Studio Publicis ». Lié par des intérêts communs à la Société Gaumont, il est, en outre, consulté pour le choix des films de l'important circuit de cette société (notamment, « L'Ambassade », « Le Biarritz » et « Le Colisée », pour les Champs-Elysées).

« Hiroshima, mon amour », « Zazie dans le métro », « Pickpocket », « Le Visage », « L'Avventura », « Les Fraises sauvages », « Le Bel Age », « Les Amants », « La Source », « Nazarin », lui doivent d'avoir entamé leur carrière sous les meilleurs auspices, et « La Grande Illusion » comme « Citizen Kane » d'avoir retrouvé leur jeunesse. Grâce à lui, Antonioni et Bergman, autrefois appréciés seulement des habitués des salles de répertoire, temples de l'amour du cinéma, ont aujourd'hui conquis un large public. Il gère entièrement 7 salles, en programme 30, détermine le choix d'une quinzaine d'autres salles d'exclusivité des grands boulevards fonctionnant en accord avec les siennes, et influence d'une manière notable le marché du film en France.

Jo ou Sammy ?

— Allô ! je voudrais parler à M. Siritzky...

— Auquel voulez-vous parler ? M. Jo ou M. Sammy ?

La question me prend au dépourvu. On ne m'avait pas prévenu qu'il y avait deux princes.

— M. Jo, dis-je à tout hasard.

— M. Jo n'est pas là, il est en projection.

— Eh bien, passez-moi M. Sammy.

— M. Sammy est parti ce matin pour Rome. Il rentrera cette nuit.

Il me faudra cinq jours pour obtenir un rendez-vous. M. Sammy est en projection, M. Jo est parti pour Londres, M. Jo et M. Sammy sont en projection... Enfin me voici en présence des deux frères (oui, ce sont des frères : Sammy, 49 ans et Jo, 45 ans) dans leur bureau (sur les Champs-Elysées, évidemment).

— Vous n'avez pas l'air très pressés de me recevoir ?

Ils éclatent de rire ensemble... (Ils ne se ressemblent guère, mais se complètent parfaitement. Chacun termine les phrases de l'autre, complète la pensée de l'autre. Des coups de téléphone, des visites obligent tantôt l'un, tantôt l'autre, à sortir du bureau, mais l'entretien se poursuit sans heurts ni interruptions, comme si une seule et même personne était toujours là. Je comprends maintenant pourquoi, dans la profession, il n'est toujours question que d'*un seul* M. Siritzky.)

— Vous savez, nous ne sommes pas souvent au bureau. Nous voyons parfois 2, 3, 4 ou même 5 films dans une journée (plus de 600 dans l'année). Nous n'hésitons pas à aller à Londres, à Rome, voir les œuvres importantes dès qu'elles sont terminées. En novembre, nous sommes allés à Stockholm voir le dernier Bergman... Nous avons déjà vu « La Notte » d'Antonioni et toutes les dernières productions américaines, dont une copie est envoyée à Paris dès que le film est terminé, parfois un an ou deux ans avant sa sortie en public.

— Et vous voyez tous ces films jusqu'au bout ?

— Oui, toujours jusqu'au bout, et sans jamais nous endormir. Ensuite, nous en discutons brièvement, et nous prenons immédiatement une décision, sans jamais nous laisser influencer par les rumeurs favorables ou défavorables. Nous avons vu « Les Amants » avant le Festival de Venise, alors que personne n'avait écrit un mot à ce sujet, et nous avons signé le contrat en sortant de la projection. Lorsque nous avons traité « L'Avventura », au moment du scandale cannois, beaucoup de confrères considéraient ce film comme inexploitable. L'un des producteurs, M. Del Duca, en signant le contrat, nous a présenté ses condoléances. Les autres coproducteurs italiens sont venus spécialement à Paris pour voir la tête des fous qui leur avaient acheté un film qu'eux-mêmes étaient résolus à ne pas distribuer en Italie !

Un clou

— A quoi attribuez-vous votre flair ?

— Peut-être au fait que nous vivons dans le cinéma depuis notre enfance.

L'empire Siritzky remonte en effet à la plus haute antiquité (cinématographique). En 1912, M. Siritzky (le père, aujourd'hui décédé) fonde le premier cinéma turc. Il projette dans la rue un film policier américain, puis, au moment le plus pathétique, interrompt la séance et invite les spectateurs intéressés à pénétrer dans la salle, après être passés à la caisse, pour voir la fin du film. En 1920, la famille Siritzky s'établit à Paris et achète le cinéma Chanteclair (aujourd'hui le Gaîté-Clichy). Sammy (à moins que ce ne soit Jo) se voit encore, à l'âge de treize ans, peignant sur la façade du cinéma paternel cette étonnante formule publicitaire : « Si Lindbergh est le premier à avoir traversé l'Atlantique en avion, le cinéma Chanteclair est le premier à s'être assuré l'exclusivité de la production Paramount ».

L'entreprise se développe et devient, avec ses 43 salles, le plus important circuit de cinémas de l'époque. En 1940, M. Siritzky, qui est israélite, doit céder son affaire et quitter la France. Avant de partir, sous les yeux de ses enfants, il enfonce un clou énorme dans un recoin de son bureau, et ils se promettent tous de revenir un jour récupérer ce clou, ce bureau ...et les salles qui en dépendent.

Aujourd'hui encore, les frères Siritzky ne désespèrent pas de tenir cette promesse. Mais, au lieu d'attendre les bras croisés, ils ont peu à peu reconstruit un nouveau royaume, et, après dix ans d'efforts, les voilà qui règnent à nouveau sur les Champs-Elysées. Ils s'étaient déjà assuré la programmation de quinze salles, lorsqu'en 1957 intervint un événement qui devait accélérer leur ascension : M. Bleustein-Blanchet, vieil ami de la famille, installait la Société Publicis sur les Champs-Elysées, et leur confiait la gestion du cinéma qu'il faisait construire au sous-sol, le « Studio Publicis ». Le succès et le prestige de cette salle, s'ajoutant aux atouts déjà entre leurs mains, devaient permettre aux frères Siritzky de doubler en deux ans leurs moyens d'action. Deux raisons majeures incitèrent les exploitants à leur confier leurs intérêts.

Les gens changent

D'une part, le cinéma et le public évoluaient si vite, ces dernières années, que nombre de directeurs de cinémas se sentaient soudain incapables de discerner les vraies valeurs des fausses : la sûreté de jugement des frères Siritzky, généralement consacrée par le succès, les rassurait. D'autre part, les frères Siritzky leur garantissaient des recettes minima : en tout cas, ils n'avaient rien à perdre dans l'aventure. Cette garantie offerte par Jo et Sammy supposait une forte dose de confiance en soi, confiance sans doute bien placée, puis-

→

THEATRE EN ROND
LE FLEUVE ROUGE
de JULES ROY

SEUL A PARIS : PLAZA
NAZARIN
DE
LUIS BUÑUEL

→

que, par exemple, le cinéma Lord-Byron a réalisé 140 millions de recettes cette année contre 60 en 1956...

Mais le flair n'explique pas tout. Il faut aussi beaucoup de travail et de méthode pour limiter les risques d'erreur dans un domaine aussi incertain.

« La plupart des producteurs et des distributeurs, le samedi matin, partent à la chasse, ou en week-end à la campagne. Revenus à leur bureau, le lundi, ils essaient de nous expliquer ce que veut le public. Nous, nos samedis et nos dimanches, nous les passons dans nos salles avec le public. Nous guettons ses réactions, nous écoutons ses réflexions. L'an dernier, dans une salle de quartier populaire, où nous passions « Le Beau Serge », des spectateurs sortaient de la salle en protestant parce qu'ils s'ennuyaient et n'y comprenaient rien. Nous avons passé cette année « Moderato Cantabile », qui est un film plus difficile à suivre, dans la même salle, sans aucune protestation : les gens changent. Ils apprécient mieux le caractère artistique du cinéma (aidés en cela par l'important travail de la critique sérieuse dont l'influence s'accroît). Ils sont moins respectueux du tabou de la version doublée : songez qu'en version originale, « Les Fraises sauvages » ont tenu l'affiche cinq semaines à Bordeaux. Que l'exclusivité en version originale de « Jamais le dimanche », à Paris, a compté 300.000 spectateurs : c'est un record !

La jeunesse à l'assaut

« Le public est très sensibilisé à tout ce qui est nouveau, inattendu, insolite, même si cela le déroute un peu. C'est particulièrement vrai de la jeunesse, qui est la clé de voûte de la clientèle cinématographique. Lorsque nous lançons un film et que nous voyons, le dimanche, une queue de spectateurs âgés de plus de quarante ans, cinquante ans, nous sommes inquiets, même si la queue est très longue... En revanche, lorsque, à l'occasion de la journée Antonioni qui précéda le lancement de « L'Avventura », le « Publicis » fut pris d'assaut par des centaines de jeunes, dès ce moment, nous comprîmes que nous avions gagné la partie.

« Cette connaissance du public nous permet également d'apprécier le caractère spécifique de la clientèle d'une salle par rapport à une autre et d'essayer de présenter dans chaque salle les films les mieux adaptés à cette clientèle. Nous n'y réussissons pas toujours, car les producteurs préfèrent toujours une salle de 1.000 places à une salle de 500 places et ils nous obligent à des sorties maladroites. Par exemple, nous voulions sortir « Pickpocket » au Studio Publicis, fréquenté par les vrais cinéphiles, mais le producteur a imposé le « Mercury ». Le public de cette salle a été désorienté (au point de renverser et de fouler aux pieds les panneaux placés à l'entrée sur lesquels figuraient les appréciations enthousiastes de la critique), alors qu'au « Publicis » la clientèle habituelle aurait fait un triomphe au film. »

Le système consiste à choisir des films pour leurs qualités propres, non à cause de leur titre ou de leurs vedettes, et à s'appuyer sur de petites salles (de 300 à 600 places), qui peuvent se contenter de quelques centaines de spectateurs pendant quelques jours. Puisqu'*on est sûr* que le film est bon, *on est sûr* que la critique sera bonne, que le public sera content, qu'il le dira et que le succès viendra. Le succès *doit* venir : il faut avoir la patience de l'attendre.

Nous avons refusé

Le lendemain de la sortie de « Jamais le dimanche », Dassin était effondré : la première journée avait été désastreuse. Les frères Siritzky attendaient calmement. Le film eut 25 semaines d'exclusivité...

Parfois, cependant, le succès se dérobe. « *Il nous reste alors*, dit Sammy, *le plaisir d'avoir sorti un film que nous aimions, un film de qualité qui, en tout cas, rehausse le prestige de la salle où il était projeté. S'il faut un jour tomber de cheval, il vaut mieux que ce soit d'un pur sang que d'un canasson... »*

Une question encore me brûle les lèvres. Une cinquantaine de films français cherchent en ce moment une sortie, dont une trentaine de films de jeunes réalisateurs. Ces films n'ambitionnent pas les très grosses salles, mais, justement, ces petites salles prestigieuses des Champs-Elysées, où se consacre, désormais, le talent. Les frères Siritzky font-ils obstacle à la nouvelle vague ? La question ne les désarçonne pas, mais une lueur d'ironie féroce apparaît dans leur regard.

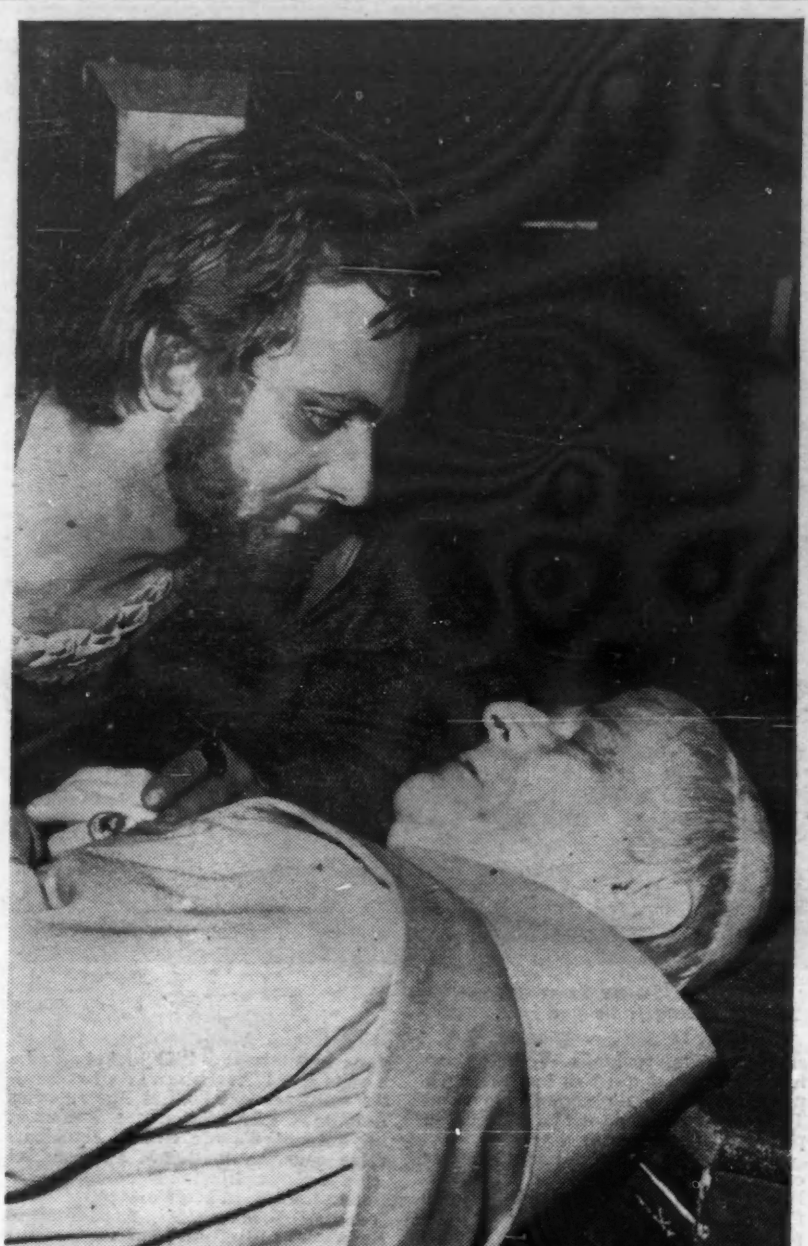
« Cher monsieur, permettez-nous de vous rappeler que nous avons sorti, entre autres, « Le Beau Serge », « Hiroshima, mon amour », « Le Bel Age », « Les Dragueurs », « La tête contre les murs », « Les Amants », « On n'enterre pas le dimanche », « Moderato Cantabile », « L'eau à la bouche », etc., et cela à une époque où nul ne se serait aventuré à prédire le succès considérable de certains de ces titres.

« Avant de porter un jugement sur les difficultés rencontrées par nombre de films de jeunes, il faut savoir deux choses. La première, c'est que beaucoup se sont engagés sur les traces des Chabrol, des Resnais, des Godard, des Truffaut, sans avoir leur talent. Résultat : beaucoup de ces films de jeunes sont de qualité médiocre. Vous les avez vus comme nous. Vous pouvez le confirmer. (J'ai vu, je confirme.)

« La seconde (et la plus importante), c'est que les prétentions des producteurs sont devenues exorbitantes. Ce n'est pas nous qui avons changé, ce sont eux. Lorsque nous avons sorti « Le Beau Serge », dans une seule salle, le producteur nous a dit merci. Pour sortir un film comparable aujourd'hui, le producteur exigerait trois salles pendant six semaines... et nous ne marcherions pas... On nous a reproché de refuser « Tirez sur le pianiste ». C'est inexact. Nous avons offert une sortie de longue durée dans deux petites salles. Le producteur a voulu nous imposer d'autres salles qui ne correspondaient pas au caractère du film. Nous avons refusé. »

Ce « nous avons refusé » tombe dans notre conversation comme un couperet de guillotine. Animés d'ambitions louables, doués d'un regard critique d'une singulière acuité, Jo et Sammy Siritzky ont aidé le cinéma de qualité à conquérir les Champs-Elysées. Mais ce pouvoir, obtenu de haute lutte, peut également servir à condamner un film, un auteur, un style qui leur déplaît pour une raison ou une autre. Les décisions de ces frères débonnaires vont avoir un rôle primordial dans l'évolution du cinéma français. Espérons qu'ils sauront toujours les orienter dans le meilleur sens.

THOMAS LENOIR.



(Bernand.)

ANDRÉ FALCON ET HENRI ROLLAN DANS « LE CARDINAL D'ESPAGNE ».
En collaboration avec M. de La Palice.

THÉATRE

« Le Cardinal d'Espagne »

● ***Un bon vieux style odéonien, des décors désuets, des comparses qui jouent faux avec désinvolture : un chef-d'œuvre en trompe-l'œil.***

LE voilà donc ce superbe « Cardinal d'Espagne » (1). M. de Montherlant lance chacune de ses nouvelles pièces par une telle campagne de notes, d'échos, de mentis et de démentis qu'il peut passer pour un maître de l'action psychologique : le jour de la première, les peuples fanatisés marchent au chef-d'œuvre comme des soldats à la victoire. Et cette fois, comment résister ? Jamais le nouvel académicien ne nous a donné un ouvrage plus académique, jamais la Comédie-Française n'a été mieux inspirée qu'en le montant dans son bon vieux style odéonien, avec des décors désuets et des comparses qui jouent faux avec désinvolture. La postérité suivra, comme l'intendance, et ceux qui murmurent qu'il n'y a rien de plus anachronique, de plus éloigné de ce que nous cherchons et aimons aujourd'hui que ce théâtre éloquent et décoratif, ceux-là ont la vue basse et le goût mauvais.

La reine folle

M. de Montherlant a appris au collège, comme tout le monde, que dans les tragédies de Racine il ne se passe pas grand-chose, et il a entrepris de faire mieux que Racine en écrivant des pièces où il ne se passe rien. « *Une pièce de théâtre ne m'intéresse,* dit-il, *que si l'action extérieure, réduite à la plus grande simplicité, n'y est qu'un prétexte à l'exploration de l'homme...* ». C'est parler comme un livre, et même comme un manuel. Sur la scène où l'on jouait « Ruy Blas » il y a quelques jours, nous voici donc ramenés dans une Espagne de convention. A Madrid en 1517. Le futur Charles Quint n'est pas encore arrivé : c'est «un blondin élevé aux Flandres», comme l'on dit avec cet archaïsme qui fait couleur locale s'il ne fait pas très vrai. En l'attendant, le vieux cardinal Cisneros régente le pays avec une main de fer, dur à lui-même, dur aux nobles qui le détestent, dur à tout le monde. Le premier acte fait son portrait. Au second, nous le voyons en visite chez la Reine Mère, Jeanne la Folle. Elle est folle. Et dans une longue scène qui est un peu trop un long monologue, elle se découvre, elle montre à quel degré de détachement à demi lucide elle est parvenue. C'est une belle situation : la reine folle de douleur enseignant au cardinal fou d'orgueil la religion de l'inaction, du « rien », qui va devenir un grand thème de la mystique espagnole. C'est la confrontation du yogi et du commissaire. Et la pièce peut commencer, le cardinal est ébranlé par cette confrontation, elle lui rappelle, s'il en était besoin, la bure du moine franciscain qu'il a portée avant la pourpre romaine, il hésite, sa démarche est moins assurée. Hélas, c'est la disgrâce qui est en marche, le blondin lui commande de se retirer dans son diocèse, et le cardinal meurt, dépossédé.

Force de frappe

L'exploration de l'homme, c'est le but commun chez Racine et chez Montherlant ; mais l'exploration de l'homme, chez Racine, c'est un récit de voyage, chez Montherlant la description d'une carte de géographie. Chaque scène d' « Andromaque » ou de « Phèdre » fait avancer quelque chose et nous fait avancer vers une nouvelle découverte. Chaque scène de Montherlant ajoute un trait à la description statique d'un caractère, puis d'un autre, ce qui est un travail de moraliste. Le théâtre commence quand le caractère bouge devant nous, c'est-à-dire devient vivant : le meilleur acte dans ce « Cardinal d'Espagne » comme dans le « Don Juan » de l'autre année, c'est le troisième. Encore faut-il y parvenir éveillé.

Il y a le grand style du peintre, me direz-vous, et cette force de frappe qui donne à la moindre réplique un

(1) Comédie-Française.

(Pic.)

JOSETTE AMIEL DANS « LE LAC DES CYGNES ».
Heureuse, bienheureuse surprise !

style de médaille. Oui. L'écrivain contemporain auquel M. de Montherlant ressemble le plus, c'est Sacha Guitry. Par le caractère, par une certaine infatuation de soi-même, par le besoin frileux d'attirer l'attention sur le moindre de ses gestes ou de ses propos, mais aussi par le goût forcené du mot d'auteur, de la réplique en forme de maxime générale, de l'aphorisme qui fait faire des « oh ! » et des « ah ! » à un public qui est à peu près le même public. M. de Montherlant fait pour les grands sentiments ce que Sacha faisait pour les petites passions. « *Vivre vieux, c'est une question de haine* » : ce n'est pas mal, cela n'a pas besoin d'être vrai, c'est une formule de théâtre. « *Il n'y a pas de problème plus essentiel pour un homme que celui de décider si ses actes ont un sens ou n'en ont pas* » me semble moins bon et on soupçonne quelque collaboration de M. de La Palice avec M. de Montherlant. Mais à la longue, ce goût du mot d'auteur pour le mot d'auteur contribue à figer les personnages en les rendant à la fois artificiels et sentencieux. Ce qui pouvait être sentiment et action devient idée et formule, et c'est en cela que le théâtre de Montherlant, si volontairement classique, se rapproche plus d'un théâtre du XVIIIe siècle que du XVIIe, de la tragédie selon Voltaire que de la tragédie selon Racine : et il a en effet le succès du théâtre de Voltaire, auprès de ses contemporains.

La paille des mots

« *On a le ton tranchant quand l'âme ne soutient plus la voix* » : cela du moins touche comme un aveu. Toute cette œuvre au ton tranchant, c'est d'âme qu'elle manque. Si on écarte la paille des mots, des formules, des morceaux de bravoure, Montherlant a parlé d'amour comme quelqu'un qui n'a pas d'amour, sauf peut-être dans « La Ville, dont le prince est un enfant ». Il a parlé de religion, dans son « Port-Royal » et dans ce « Cardinal », comme quelqu'un qui n'a pas de religion. Ce n'est pas mal imité mais une âme à l'oreille un peu exercée sait bien qu'elle n'entend ici qu'une imitation de la voix, je ne dis pas de Blaise, mais de Jacqueline Pascal — ou de saint Jean de la Croix. C'est, si j'ose dire, « pastiche inutile ».

Ce qui ne rend que plus méritoires d'ailleurs le travail très propre, très attentif, très bien orienté du metteur en scène M. Jean Mercure, la sincérité, la variété, l'émotion de Mme Louise Conte dans la scène de Jeanne la Folle, la solidité, l'intelligence de M. Henri Rollan. Ils servent de leur mieux un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre en trompe-l'œil.

ROBERT KANTERS.

DANSE

« Le Lac des Cygnes »

● *M. Bourmeister avait-il versé un philtre aux danseuses du corps de ballet de l'Opéra ?*

BALLETOMANES, réjouissez-vous, on danse à Paris de la vraie danse où l'âme s'unit au corps et c'est à l'Opéra que cela se passe. Heureuse, bienheureuse surprise ! Depuis le temps que le corps de ballet du Palais Garnier affichait, sous ses uniformes transparents, la moins transparente des morosités, depuis le temps que nous voyions défiler des Wilis et des elfes plus revêches que les vendeuses à l'époque des soldes, nous finissions par imaginer que la danse sur la première scène de France était une fort ingrate besogne et rarement, sinon jamais, un essor, un élan du cœur. Grâce au « Lac des Cygnes », de Tchaïkovsky, que vient de remonter pour le public parisien le chorégraphe du théâtre Stanislavsky, Bourmeister, nous voici portés à penser le contraire. C'est fort plaisant. Enfin nous avons droit à des visages habités, à des bras qui parlent, à cette allégresse sans laquelle la plus belle technique du monde n'est qu'une morne démonstration de muscles et de sauts.

Cela veut-il dire que le spectacle que l'on nous offre est absolument parfait ? Non, je ne le crois pas. Mais il est constamment intéressant. Comparons-le aux autres « Lacs » que nous avons eu la chance de voir. La version de Bourmeister n'égale pas la chorégraphie de Petipa et Ivanov auxquels les Anglais de Sadler's Wells et les Russes du Bolchoï sont restés fidèles. Le troisième acte, le fameux troisième acte conçu comme un spectacle dans le spectacle où se suivent, dans un crescendo irrésistible, tous les divertissements de la fête du prince jusqu'au fameux coup de cymbale où apparaît, blanc fantôme du reproche, la princesse cygne trahie ; eh bien ! jamais ce troisième acte — que les balletomanes affectionnent comme les amateurs de théâtre, la tirade des nez de Cyrano — n'a été mieux dansé qu'à Covent Garden. De la pompeuse parade des courtisans en habits de cour jusqu'à la disparition du prince Siegfried dans un nuage faustien, tout y était admirablement agencé : la valse des six princesses blanches, si élégantes avec leurs éventails palpitant en signe d'émotion et de coquetterie ; la tarentelle, un petit chef-d'œuvre d'humour ; la danse hongroise, la mazurka et surtout le mime du magicien Rothbart expliquant au fatal cygne noir comment il doit leurrer le pauvre Siegfried. Ici la magie fait place au carnaval. Rothbart est le négatif du spectre du Commandeur. Chaque princesse est accompagnée d'une maman Cardinal déguisée on ne sait trop pourquoi en Madame Ben-Hur. La tarentelle n'est plus qu'une sauterie de rosières et la pauvre Odette apparaît, cramponnée à un menhir bien inconfortable, d'où elle agite un bras affolé.

Quatre Lolitas

En avant pour les critiques. Autant le dire toute de suite : les décors et les costumes sont bien laids. La forêt hantée n'est plus qu'un square hivernal dans la zone de Boulogne-Billancourt. La salle du trône ressemble à une boite d'allumettes géantes et les pourpoints des danseurs leur font de vilains thorax.

Cela dit, fonçons sur les compliments. Tout d'abord, le premier acte est d'une délicatesse de dessin ex-

→

SPECTACLES

● CYRANO DE BERGERAC, monté à la R.T.F. par CLAUDE BARMA, a coûté environ 80 millions ; mais, deux actes seulement ayant été kinescopés, il faudrait retourner les deux autres actes pour avoir une version complète.

● « BEN-HUR » a attiré à Londres un million de spectateurs en un an, et l'exclusivité n'est pas terminée.

● Le prochain film de ROBERTO ROSSELLINI : « VANINA VANINI » d'après Stendhal avec MARTINE CAROL et JEAN-CLAUDE BRIALY.

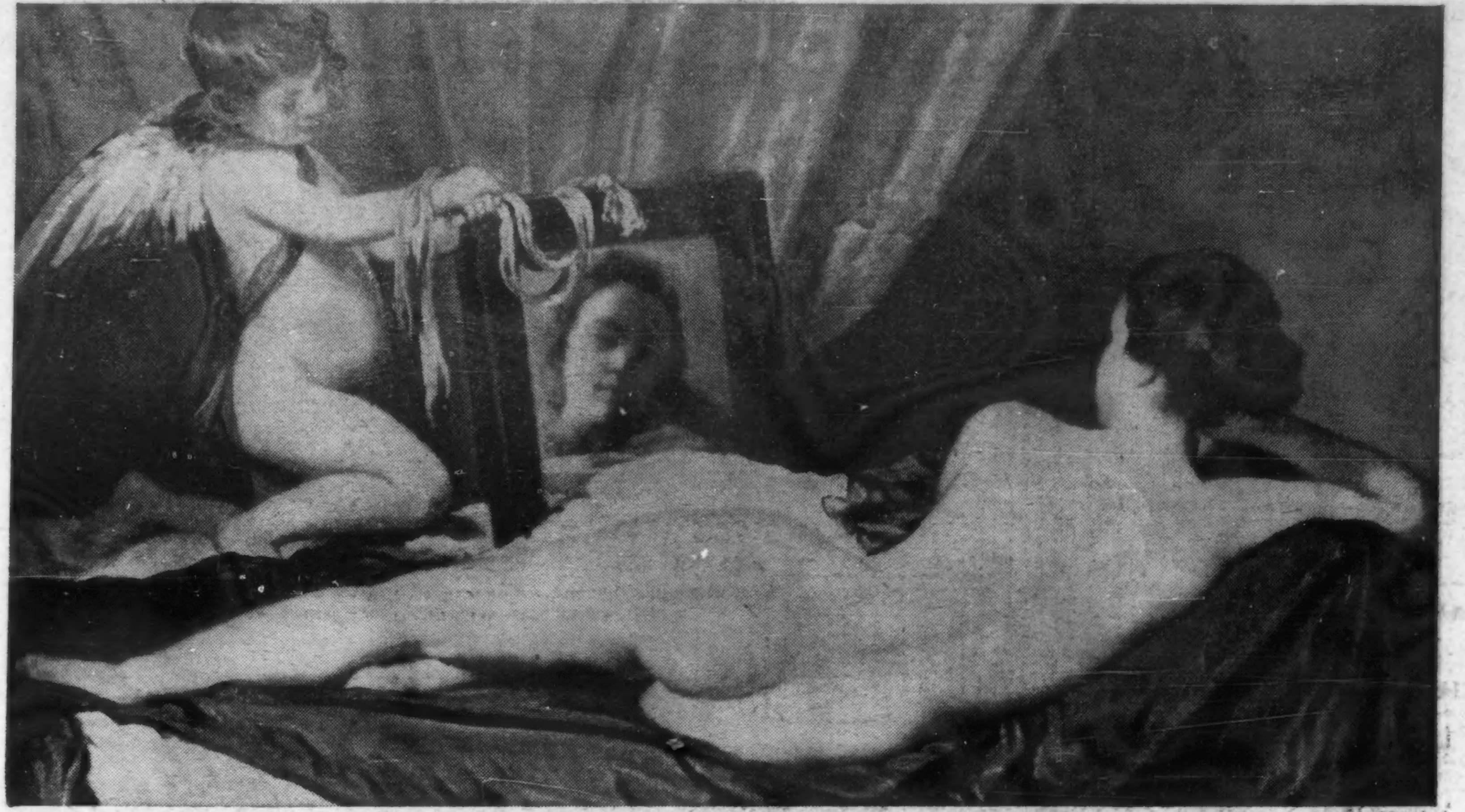
● MAURICE BÉJART montera en février à Bruxelles, l'opéra ballet de KURT WEILL, « LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX » avec JANINE CHARRAT et URSULA KUBLER.

● RICHARD WIDMARK sera l'une des vedettes du « JUGEMENT DE NUREMBERG » que va réaliser STANLEY KRAMER.

● LOTTE LENYA, la veuve de KURT WEILL, tiendra un rôle important, aux côtés de VIVIEN LEIGH, dans « THE ROMAN SPRING OF MRS. STONE » (« Le printemps romain de Mrs. Stone ») le film que JOSÉ QUINTERO tournera d'après l'œuvre de TENNESSEE WILLIAMS.

● La R.T.F. avait demandé à PAUL GUIMARD, ANTOINE BLONDIN et JEAN-LOUP DABADIE de faire, à leur convenance, une émission de une heure qui passerait le 25 décembre à 11 h. du soir sur France II.

Résultat : on a coupé la totalité de la chanson de LÉO FERRÉ : « Merde à Vauban » (impossible de prononcer ce mot sur les ondes nationales), une strophe d'un poème d'ARAGON (qui contenait le mot « bordel ») et une chanson de COLETTE CHEVROT (jugée peu convenable).



La Vénus au miroir de Vélasquez. (Archives.)
Le songe devient mauvais sommeil.

→

quise. Avec un rare sens de la perspective, Bourmeister a su animer ses groupes et ses solistes au point de donner à l'ensemble une impression de liberté, de spontanéité absolument confondante. Je n'oublierai pas de sitôt le pas de quatre dansé à ravir par Mlles Rayet et Motte, MM. Duthoit et Atanassoff. C'est probablement le moment de la soirée que j'ai préféré et pourtant... Au cours de l'acte II, Bourmeister nous a réservé un morceau de choix. La fameuse variation des quatre petits cygnes, toute en pas piqués et en « sauts de chat », au lieu d'être interprétée par des ballerines chevronnées, est confiée à quatre petits rats, quatre Lolita aussi graves que graciles. Dieu sait si d'habitude — pour le défilé du corps de ballet, par exemple — je souffre à la vue de ces Shirley Temple paradant, la main sur le cœur. Mais ici, la présence de ces petites beautés aux genoux maigres, aux doux gestes inachevés, à la musicalité parfaite, m'a paru un enchantement. Je revoyais Ethery Pagava aux beaux temps des ballets des Champs-Elysées dans « Les Forains » du cher Bérard. Cela, multiplié par quatre.

L'air épanoui

Puis-je avouer que les étoiles de la soirée ne m'ont pas éblouie de la même façon ? Mlle Josette Amiel, qui incarne Odette-Odile, est une agréable danseuse, capable de bravura, douée de naturel, mais, à mes yeux du moins, dépourvue du mystère dont doit etre pétrie la princesse-cygne. Quant au prince Siegfried, un jour, il y a deux ans, nous l'avons découvert parmi la troupe du Bolchoï. Il s'appelait Nicolas Fadeyetchev. Il ne dansait pas beaucoup (la version d'Ivanov n'offre au prince que deux variations), mais quand il le faisait, il s'envolait. Avec son sourire clos, ses proportions d'athlète grec, il était la noblesse même. Le prince qui règne à l'Opéra, M. Van Dijk, n'a pas de cou et son buste est un peu lourd. Il danse bien, sûrement, il a une certaine classe, une élévation convenable. On l'aimerait bien si on n'avait pas vu Fadeyetchev... En revanche, M. Bozzoni, en magicien, tient là un des meilleurs rôles de sa carrière. Et répétons-le, dix fois, cent fois, le corps de ballet a l'air heureux, épanoui. Quel est le philtre que lui a versé M. Bourmeister ?

CHRISTINE DE RIVOYRE.

EXPOSITIONS

Vélasquez

● ***A Madrid, Max-Pol Fouchet a vu tout ce qui constitue le « vélasquénien ».***

C'EST dans un Madrid gelé que l'on a célébré le troisième centenaire de la mort de Vélasquez. Des bises d'une intransigeance castillane transformaient en glaciers la Gran Via et Alcalá ; les banques qui bordent ces rues composaient une moraine aux profils délirants. Pourquoi n'a-t-on pas honoré Vélasquez en été ? Les amateurs eussent été moins frustrés, les visiteurs plus nombreux. Le peintre est mort en août 1660.

Autre regret : on rêvait d'une exposition unique, d'un seul tenant. Elle est divisée en deux. Le Prado présente ce qu'il a toujours présenté. Avec des soins renouvelés, il est vrai : l'éclairage abrupt a été modifié par un écran, les tableaux sont mieux groupés et, si je ne me trompe, la couleur des murs a été éclaircie. Ce que les touristes de l'été ne connaissent pas, savoir les peintures de jeunesse, les tableaux dispersés dans les musées provinciaux ou les collections étrangères, les toiles d'attribution incertaine, les œuvres de ceux qui furent les maîtres du maître et celles des peintres qu'il influença, en bref, tout ce qui constitue le *vélasquénien* se trouve rassemblé au « Casón » du Buen Retiro. Cet étrange bâtiment composite a été fort bien aménagé pour la circonstance. L'exposition qu'il présente est intelligente. Elle permet d'entrer dans la vérité de Vélasquez.

Non. C'est trop dire. De la mieux approcher, sans doute, mais non de la dénuder. L'œuvre semble évidente, offerte, alors qu'elle est des plus ambiguës et se prête au contresens. Elle élude certaines questions, pour en poser d'autres. Le XIX[e] siècle s'engoua de Vélasquez : il était l'un des pères du Réalisme. Soit. Les « Cribleuses » de Courbet sont les petites-filles des « Fileuses » de l'Espagnol. Mais les « Infantes », en fin de compte, sont plus proches de Ravenne que d'Ornans. Il y a chez Vélasquez, « peintre de l'individualité », une tentation de l'archétype. Cet art est plus secret qu'il n'y paraît, il l'est moins qu'on ne le dit parfois. Il berne les amateurs de peinture classique, mais il n'est pas exclu qu'il en fasse accroire aux autres.

Apollon des faubourgs

Que valent ici les secours de l'histoire générale et de la bibliographie ? Pendant trente-sept ans, Vélasquez est au service du roi d'Espagne. Triste roi, ce Philippe IV, qui vérifie la parole de Calderon de la Barca : « Toda la vida es sueño y los sueños sueños son ». Le songe des songes, c'était l'Empire Universel de Charles Quint, le catholicisme totalitaire de Philippe II. Le songe devient mauvais sommeil. Pour comprendre le destin, il suffit de mettre face à face le portrait de Richelieu par Champaigne et les images de Philippe IV par Vélasquez, tout comme on l'eût compris, un siècle plus tôt, en rapprochant le visage d'Henri II et l'effigie de Charles Quint, victorieux à Mühlberg, par Le Titien. La puissance espagnole se dégrade. La face du roi se dégrade dans les trente-quatre portraits qu'en donne Vélasquez. Mais la dégradation est molle, blafarde, passive, nullement romantique. Ici ne résonne pas le tragique « tout est grandeur et décadence » de Delacroix. Nul expressionnisme. Vélasquez ne participe à l'histoire qu'en spectateur. Même « La reddition de Bréda » est une composition, peinte dix ans après l'événement : une rhétorique admirable, mais à froid. Vélasquez regarde. Son époque est pourrie. Le roi, son maître et ami, est un obsédé sexuel triste. Son protecteur, Olivarès, une fripouille vaniteuse. La reine Isabelle, une gourgandine... L'œuvre se fonde sur un effet d'éloignement. Vélasquez opère, à l'égard de son temps, une « distanciation ».

Lui, Vélasquez, qui était-il ? Un noble provincial qui voulut faire carrière et la fit. Il débute comme barbier (ou presque) du roi, devient son familier, et il meurt avec la croix de Saint-Jacques sur la poitrine. On s'étonne parfois que ses contemporains aient méconnu l'artiste qu'il était, mais il se présentait d'abord comme un haut fonctionnaire, chargé de la direction des Beaux-Arts et de l'embellissement des séjours royaux. En Italie, il refuse la chaîne d'or offerte par Innocent X : le cadeau convenait à un peintre, non à un grand commis. Bon mari, bon père, bon serviteur. Ce n'est pas lui qui se tranchera l'oreille, ni sombrera dans l'alcoolisme.

Voici le miracle. Il est l'un des trois Espagnols qui inventent la peinture moderne. Ce que font Greco pour la forme et le mouvement, Goya pour l'expression ,Vélasquez le fait pour la touche et le métier : il libère la peinture. Les expositions actuelles le rappellent clairement. Avant son départ pour Madrid, le jeune Sévillan qu'il était devait presque tout au Caravagisme. Il y a, dans ses œuvres de jeunesse, la même expression du volume par une lumière scénique, la même nostalgie des valeurs tactiles et sculpturales. Déjà il rejette la Beauté traditionnelle. Apollon n'est pas son modèle, ou c'est un Apollon des faubourgs, les pieds crasseux de poussière, un habitué des tavernes, buveur de vin lourd. Comme la Beauté l'ennuie, le Mystère lui échappe. Il est gêné pour peindre l'indicible de la Foi : il s'en tire parfois si mal que Saint-Sulpice n'est pas loin. Ortega y Gasset a raison : Vélasquez est le merveilleux peintre de l'absence de merveilleux. Les dernières attaches se rompent avec le moyen âge et la Renaissance.

Liberté solitaire

Cette libération serait insuffisante si elle ne s'accompagnait de celle du métier. La forme précise, le ton local, la structure continue des plans, le dessin, tout ce que le jeune homme de Séville respectait et « rendait » selon son respect, tout ce que l'honnête visiteur du Prado croit voir, tout cela cède la place, dans « Les Ménines » ou « Les Fileuses », à une dissolution de la forme dans la couleur, à une évaporation du contour dans la lumière, à une diffusion des volumes en taches colorées (1). Manet n'a plus qu'à venir. Et Renoir. Et Picasso, jouant avec « Les Ménines », rend à Vélasquez la monnaie de sa mise en pièces. Désormais, l'œil sera actif : il lui faut tout recomposer à partir d'un art qui va se fonder sur la sensation optique. Désormais la beauté n'est plus dans la chose représentée, mais dans la représentation. L'acte de peindre l'emporte sur l'œuvre. Déjà la peinture est liberté solitaire.

Mais Vélasquez, lui, que pensait-il ?

MAX-POL FOUCHET.

(1) Dans un excellent petit livre, M. Lafuente - Ferrari, l'un des « spécialistes » de l'art de Vélasquez, s'aventure à parler de « tachisme ». (Skira, coll. « Le Goût de notre temps ».)

ODÉON
THEATRE DE FRANCE
RENAUD - BARRAULT
Mer. 28 décemb., Dim. 1er janvier (soir.)
Vendredi 6 janvier Dernière
CHRISTOPHE COLOMB
Jeudi 29 déc., Mar. 4 janvier
Dim. 8 janvier (soirée) - Dernière
RHINOCEROS
Vendredi 30 décembre - Lundi 2 janvier
JULES CESAR
Sam. 31 déc., Dim. 1er janvier (matinée)
Jeu. 5 janv., Sam. 7 janv., Lundi 9 janv.
OCCUPE-TOI D'AMÉLIE
Dimanche 8 janvier (matinée)
LA CERISAIE

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-60

(42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOI

J. F. parlant anglais cherche emploi lui permett. utilis. cette langue et rapp. av. clientèle Conn. dact. N° 7187 L'Express, 19, r. Marignan-8e

OCCASIONS

1 manteau astrakan
1 manteau castor
1 tailleur cuir noir
coupe moderne
MIGUEL, 6, rue de Cerisoles - ELY. 00-46

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

BONNES ADRESSES

PHOTOGRAPHIE au m2
pour DECORATION
Photothèque noir et couleur
CHEVOJON 9, rue Cadet, PARIS (9e)

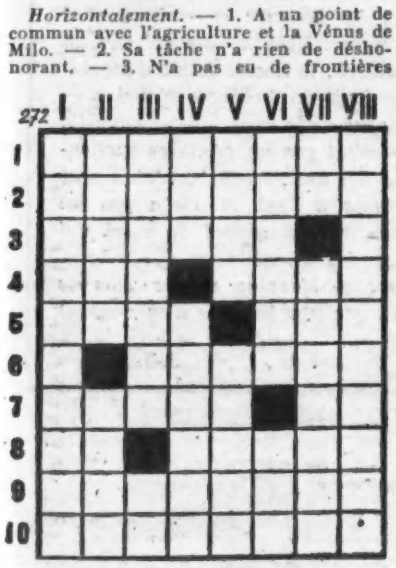
MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
La plus importante organisation française pour la fabrication et la pose des moquettes clouées, tapis d'escaliers et carpettes de laine est toujours à votre disposition, samedis et lundis compris. Échantillons et devis gratuits. Prix de gros moins remise de 5 % lecteurs Express. Paiement très échelonné, 18 mois ! Par les M.C.F. la moquette devient une heureuse et réalisable nécessité. Votre visite s'avérera utile. M.C.F. (Dermagne S.A.), 16, rue Logelbach (17e). WAG. 77-80.

CAPITAUX (Demandes)

INSTITUTEUR 100 km. Paris cherche
PRET 3 à 4.000 NF
Garant. Ecr. n° 7199 L'Express, 29 r. Marignan-8e

Mots croisés n° 272

Horizontalement. — 1. A un point de commun avec l'agriculture et la Vénus de Milo. — 2. Sa tâche n'a rien de déshonorant. — 3. N'a pas eu de frontières pendant près de vingt siècles. — 4. Dans une devise qui ne convient pas à l'extrémiste. Dans la ville de cet archevêque, il n'y avait encore ni cathédrale, ni grande équipe de football. — 5. Ne resta pas en queue. Fut témoin. — 6. Manque de naturel. — 7. On ne voit pas bien comment on pourrait l'améliorer. Précède un prénom et un nombre. — 8. En épelant, traverse les Garrigues. Peuplée par le second des Antonins. — 9. Réclamée avec plus ou moins de vigueur après la poire. — 10. Expirent sans discrétion.



Verticalement. — I. Le second prit fin en même temps que la République. — II. Fut un peu surpris par la visite de Napoléon. Voit la fermeture de petites paupières. — III. Ecrite avec vigueur. Résultat d'un contrat ou d'une contraction. — IV. Ce que fit César ou de Sade. A fini par l'avoir, son Oriane. — V. Adopter un comportement qui ne doit pas être excessif. De part et d'autre du dos. — VI. Attendue avec impatience de 1914 à 1918. Les autres. — VII. Plus près de Dieppe que de Boulogne. Le tout est de bien la remplir. — VIII. Suivi avec moins de satisfaction que touché.

271	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	M	E	R	I	E	R
2	O	P	U	L	E	N	T	E
3	M	I	S	A	■	D	E	S
4	P	■	E	M	E	U	■	I
5	E	M	S	■	T	I	P	S
6	T	A	■	R	A	T	A	T
7	E	N	R	A	G	E	R	A
8	N	I	E	C	E	■	O	N
9	C	O	P	E	R	N	I	C
10	E	C	U	R	E	U	S	E

Solution du n° 271

CAPITAUX (Offres)

FAITES FRUCTIFIER
LARGEMENT
VOS DISPONIBILITES
EN TOUTE SECURITE
avec garanties immobilières notariées 1er rang
INVESTISSEMENTS IMMOBILIERS
SETIF - PARIS, 1, rue du Louvre - CEN. 00-03

LOCATIONS (Offres)

TROCADERO Elégant 4 pièces, tout confort, bien meublé, moquette, téléphone - 1.500 NF
P. MASSONI - 21, rue Lesueur - POI. 27-95

SAINT-CLOUD Beau living + 2 ch. tout confort, non meublé, sur jardin - 700 NF
P. MASSONI - 21, rue Lesueur - POI. 27-95

Près FOCH Imm. neuf, living, 40 m2 + chambre, gr. conf., non meublé, 900 NF, charges comprises
P. MASSONI - 21, rue Lesueur - POI. 27-95

APPARTEMENTS (Ventes)

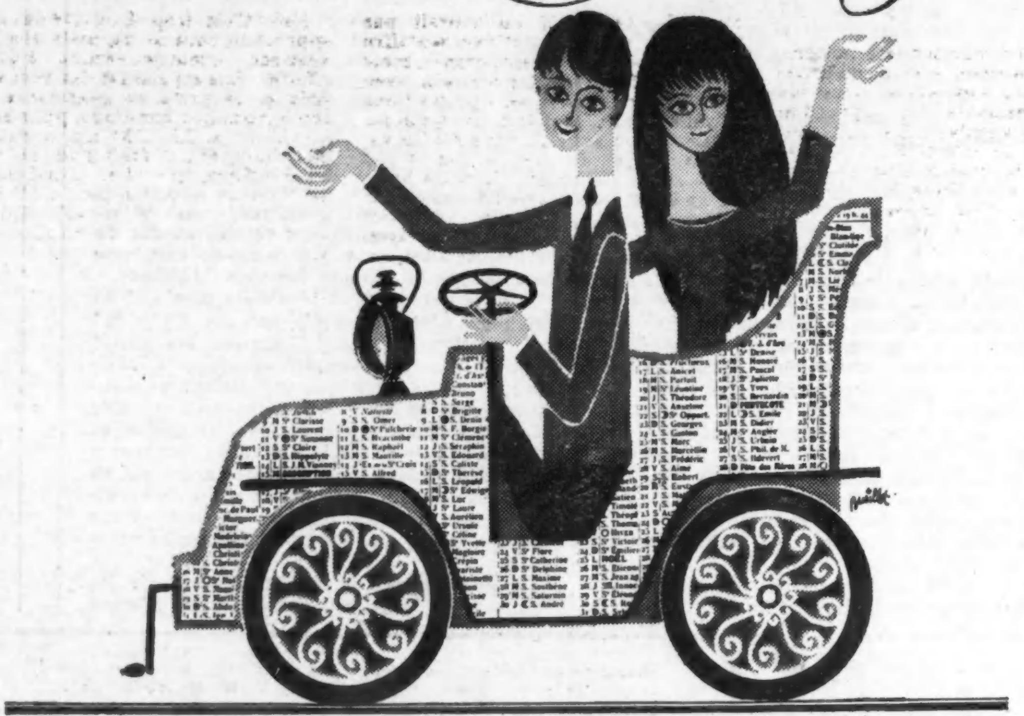
RUE SPONTINI Neuf, 2 gr. pièces, cuis. install., belle salle de bains, peintures faites
P. MASSONI - 21, rue Lesueur - KLE. 84-16

PORTE D'AUTEUIL 5 p., ch. serv. 135 m2, 2e ét. sans ascenseur - 115.000 NF
P. MASSONI - 21, rue Lesueur - KLE. 66-37

NEUILLY sur PARC près métro, bon standing, coquet 2 pièces - PRIX INTERESSANT
P. MASSONI - 21, rue Lesueur - PAS. 85-24

De la Bastille à l'Etoile... les hebdomadaires sont présentés dans les cadres originaux PUBLINEL (spécialiste de la publicité sur le lieu de vente)

UNE ANNEE qui *Roule* bien



c'est ce que vous souhaite l'alliance

ABONNEMENT AUTOMOBILE — *Système* **EUROPCARS**

ORGANISATION FRANÇAISE N° 1 DE

LOCATION SANS CHAUFFEUR

3000 voitures plus de 100 villes

ABBEVILLE - ALES - AIRE-SUR-LA-LYS - AIX-LES-BAINS - ALBI - AMIENS - ANGOULEME - ANNECY - ANTIBES - ARLES - ARRAS - BEZIERS - BIARRITZ BORDEAUX - BOULOGNE-SUR-MER - BOURGES - BREST - CAEN - CALAIS - CAMBRAI - CANNES - CARCASSONNE - CASTRES - CHALLES-LES-EAUX CHALONS-SUR-MARNE - CHALON-SUR-SAONE - CHAMBERY - CLERMONT-FERRAND - DIEPPE - DIJON - DINARD (Aéroport de Pleurtuit) - DOUAI DUNKERQUE - EVIAN - EVREUX - GRENOBLE - HAZEBROUCK - LE MANS - LENS - LILLE - LIMOGES - LOURDES - LYON - MACON - MARIGNANE (Aéroport) - MARSEILLE - MAUBEUGE - MAZAMET - MEAUX - MELUN - METZ - MONTAUBAN - MONTE-CARLO - MONTPELLIER - MORZINE - NANCY NANTES - NANTES (Aéroport) - NICE - NIMES - ORLEANS - PARIS - PAU - PERIGUEUX - PERPIGNAN - PORT-VENDRES - RAMBOUILLET - REIMS RENNES - ROANNE - ROUBAIX - ROUEN - SAINT-BRIEUC - SAINT-ETIENNE - SAINT-GAUDENS - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE - SAINT-OMER SAINT-QUENTIN - STRASBOURG - THONON-LES-BAINS - TOULON - TOULOUSE - TOURCOING - TOURS - TROYES - TULLE - VALENCE - VALENCIENNES VERSAILLES - VICHY - VITRY-LE-FRANCOIS.
ALGER - BOUGIE - MAISON-BLANCHE (Aéroport) - MOSTAGANEM - ORAN - LA SENIA (Aéroport) - COLOMB-BECHAR - RELIZANE - CASABLANCA - RABAT - TANGER - TUNIS, ETC...

Adresse à la lettre (E) dans l'annuaire local. Liste complète du réseau 1961 et tarifs sur demande.

11, RUE DU CHAMP-DE-MARS - PARIS-7e - INV. 96-77

PEP

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

NOEL 1960

Ce n'est pas que je n'aie rien à dire de la politique en cette sombre fin d'année, ni que le « non » de M. Tixier-Vignancour ou de M. Biaggi, qui rejoindra tous les « non » de notre valeureuse Gauche, me paraisse indigne d'un commentaire. Mais en ce jour de Noël, où nous débordons d'espérance, même si nous sommes humainement sans espoir, et où nous demeurons dans la paix malgré un horizon livide, tout chargé de grêle et de foudre, qui nous cerne de partout, j'ai choisi de poursuivre cet examen de conscience amorcé dans le dernier Bloc-Notes, touchant mes rapports avec « L'Express ».

Deux textes m'aideront à circonscrire le débat. L'un daté du 18 décembre (il s'est donc croisé avec mon Bloc-Notes) porte trois signatures : celle d'un prêtre, celle d'un agrégé d'histoire et la dernière d'un conseiller d'Etat. Ils me somment de quitter « L'Express », et le font au nom du Christ. L'autre lettre, en réponse à mon Bloc-Notes (presque toutes celles qui m'arrivent vont dans le même sens) est d'un éminent Religieux, qui me supplie au contraire de ne pas déserter, « de ne pas me replier sur ce Catholicisme de ghetto, si préjudiciable à l'Eglise ».

Les premiers, après avoir dénoncé dans le plus récent « Express » (ils l'aimèrent à ses débuts) une déformation systématique de la réalité, l'anticléricalisme de Siné, « un érotisme qui bafoue le mariage, la fidélité conjugale, toute notion de virginité et de chasteté, une perte du sens de l'homme... » me posent la question : « Etes-vous certain de faire le poids en faveur du Christ ? » Mais le Religieux proteste : « Le monde est ce qu'il est. Un journal comme « L'Express » ne peut guère éviter d'en être un reflet. Je vous supplie d'être le levain dans la pâte, de ne pas secouer la poussière de vos souliers, de ne pas abandonner à lui-même ce monde voué au mal. »

Si je fais état de ces deux appels contradictoires, ce n'est pas pour y chercher une facilité ou une excuse, et pour m'armer de cette contradiction. Aucun d'eux ne me convainc ni ne me rassure. Je renvoie mes conseilleurs dos à dos et me retrouve seul, terriblement libre : moi seul choisis, moi seul décide, moi seul serai jugé. Liberté redoutable, qui pourtant n'est pas celle de l'homme sans Dieu : il s'agit d'une liberté inclinée par la Grâce. Nous sommes libres, mais nous sommes inspirés parce que nous sommes aimés. Le tout pour le chrétien est d'agir de telle sorte que la volonté du Père s'accomplisse en lui, par lui, à travers lui, et donc de ne pas se laisser aveugler par l'intérêt humain.

Or, ici, l'intérêt personnel joue curieusement dans les deux sens. D'un côté, j'aime ce Bloc-Notes, ce public de « L'Express » si vivant, qui reste le meilleur de France, le moins asservi à l'argent et intellectuellement le plus honnête, bien que la Nouvelle Vague l'ait un peu recouvert. Si je pars, je ne retrouverai jamais cette tribune.

Et sans doute obtiendrais-je sans peine ailleurs les mêmes avantages matériels, mais nulle part cette liberté totale qui m'a été accordée ici.

Tout cela est vrai. Il n'empêche qu'à l'opposé, l'intérêt me souffle : il est temps de faire la retraite, d'entrer dans ton repos, d'assurer ta vie matérielle par quelque ouvrage de longue haleine, sans plus te mêler aux combats de ce monde, tout tourné vers cette Eternité si proche. C'est le privilège de la vieillesse que nul ne saurait lui reprocher ce repliement. Un chrétien de ton âge est ce voyageur qui, un peu avant de s'embarquer, demeure debout à l'extrémité du ponton : il tourne le dos à la ville confuse et à son vacarme et se tient immobile face à la mer, avec dans le cœur et sur les lèvres le cantique du vieillard Siméon : « Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace... » Et comme Siméon, le vieil homme, en attendant de s'embarquer, serre contre lui son Dieu enfant.

Ainsi suis-je divisé et mes conseilleurs ne me servent de rien. Mais aux uns et aux autres je vais dévoiler, entre tous les motifs du choix que je suis appelé à faire, une raison qui pèse plutôt dans le sens du départ, alors qu'elle devrait, à première vue, me retenir. Il est certain que le désir (qui me touche) de ne pas me perdre, fera régner au journal, au moins pendant quelque temps, un esprit de contrainte et de censure : certains dessins seront écartés, certaines dames tenues à l'œil... Eh bien ! j'ai horreur de cela. Au fond, je hais le moralisme. Ce qui est pour moi esprit et vie ne saurait apparaître aux collaborateurs de « L'Express », brimés à cause de moi, que comme une loi stupide, imposée du dehors.

Quelle explosion si je n'étais plus là ! Je ne puis m'empêcher d'y songer. Eh bien ! ce serait mieux ainsi ; j'inclinerais plutôt à m'en aller pour ne plus empêcher « L'Express » d'être lui-même. Que chacun soit ouvertement ce qu'il est virtuellement. Que Tim, que Siné, que Jean Effel se soulagent enfin de toute la haine dont ils débordent à l'égard de ce qui, de leur point de vue, est en effet haïssable ; qu'ils soient enfin débarrassés d'une censure imposée au nom d'une morale bourgeoise ou religieuse qu'ils récusent.

Si éloigné que je me sente d'eux, je les comprends. Dans son dernier livre, Simone de Beauvoir nous donne les raisons de l'amitié qu'inspirait J.-P. Sartre au récidiviste Jean Genet : « A la base de son entente avec Sartre, il y eut cette liberté que rien n'intimidait, leur commun dégoût de tout ce qui l'entrave : la noblesse d'âme, les morales intemporelles, la justice universelle, les grands mots, les grands principes, les institutions et les idéalismes. »

J'étonnerai sans doute ceux qui me lisent en les assurant que j'entre dans les raisons de cette phobie. En vérité, il existe un certain moralisme dont je me moque moi-même : « J'aime la pauvreté parce qu'Il l'a aimée... », dit Pascal parlant du Christ. Pascal n'aime pas la pauvreté pour elle-même, mais à cause du Christ. Il en pourrait dire autant de la pureté du cœur : il ne s'agit pas pour nous d'une règle qui assure l'ordre social, qui bride l'animal humain que le sexe rend fou, et qui le maintient dans les brancards. Non, c'est un commandement qui nous a été donné par quelqu'un que nous aimons plus que notre vie et en qui nous avons cru, et dont nous ne voulons être séparés ni en ce monde ni dans l'autre.

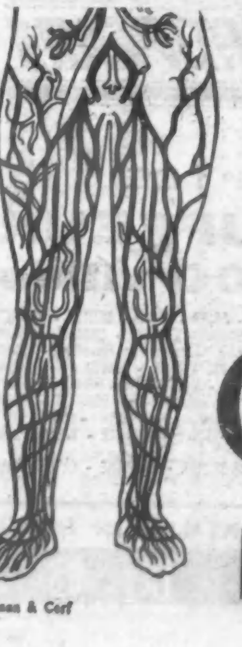
Je ne voudrais que personne à « L'Express » se sente tenu en laisse à cause de moi. Et c'est pourtant sous cet aspect-là que je crains d'y apparaître désormais — un aspect qui me répugne à moi-même plus que je ne saurais dire. Tout n'est que malentendu : nous n'en finissons pas d'enlever nos masques. Le dernier qui restera collé à notre figure, il n'est pas sûr que la mort elle-même réussisse à nous l'arracher.

F. M.

Directeur de « L'Express », j'assume l'entière responsabilité de tout ce qui s'y trouve publié. Non seulement en droit devant la justice, mais en conscience et devant chaque lecteur. Les reproches de François Mauriac concernant telle partie du journal, tels rédacteurs ou rédactrices, s'adressent donc à moi. Je ne m'en défendrai pas ; les lecteurs eux-mêmes sont meilleurs juges. Mais je dois préciser un point essentiel : la liberté totale d'expression dont jouit ici François Mauriac — et il en donne cette semaine une nouvelle preuve — n'est pas un privilège particulier : tous nos autres collaborateurs sont libres comme il l'est. Il n'y a pas un « Express » virtuel séparé de celui qui paraît par des interdits ou des tabous. Que François Mauriac veuille bien le croire ; et que nos lecteurs n'en doutent pas.

J.-J. S.-S.

Le SEL voici l'ennemi !
...l'ennemi des jambes lourdes



L'eau et le sel sont en proportion constante dans notre corps. Si nous absorbons du sel, notre organisme retient de l'eau ; votre médecin vous le dira : les tissus se gorgent de liquide, le cœur s'essouffle à pomper une circulation difficile, les jambes gonflent et s'alourdissent. Au contraire, celui qui ne boit qu'une eau très pure élimine du sel et son organisme se débarrasse d'un excès d'eau inutile, comme une éponge qu'on presse : les tissus se raffermissent, la circulation s'améliore. L'eau Charrier est la plus pure, la moins salée de toutes les eaux minérales naturelles de France. Recommandée pour l'alimentation de bébé, son goût de pureté en fait l'eau de table par excellence et, comme on a l'âge de ses artères, elle prolonge la jeunesse.

buvez

CHARRIER

EAU MINERALE NATURELLE

La moins salée des sources de France

Longuinos & Corf

60-14